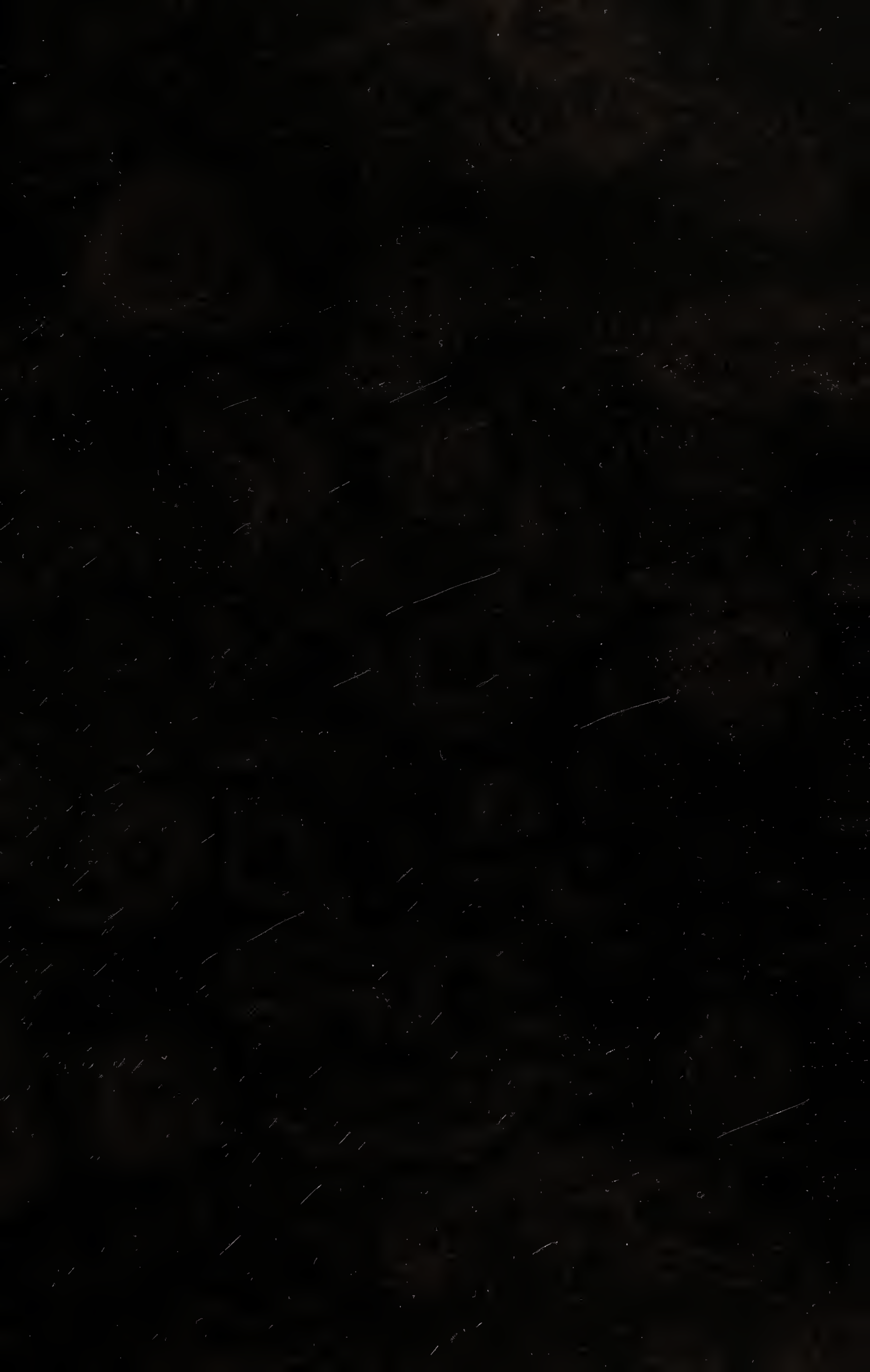






ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE BELGE.



CH. ONGHENA SC.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE LA
MÉDECINE BELGE,
AVANT LE XIXe SIÈCLE;

PAR C. BROECKX,

Docteur en médecine et en l'art des accouchements, secrétaire de la Société de médecine d'Anvers, membre correspondant de la Société de médecine de Gand, etc.

OUVRAGE COURONNÉ ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE GAND.

ORNÉ DE QUATRE GRAVURES SUR CUIVRE.

Domestica facta referre ausim.



BRUXELLES,

SOCIÉTÉ ENCYCLOGRAPHIQUE DES SCIENCES MÉDICALES,

RUE DE FLANDRE, N° 155.

1838.


WELLCOME
HISTOR
MEDI
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

La médecine, comme toutes les autres sciences, repose sur des vérités dont un grand nombre, il faut le dire, ont été connues des Anciens. Lorsqu'une science a été posée sur sa base naturelle, il ne lui reste plus qu'à grandir et à se développer par des acquisitions et des découvertes successives. Malheureusement la marche de l'esprit humain n'est pas toujours directement progressive : différentes causes font éclore de temps en temps des systèmes plus ou moins arbitraires qui, en retardant quelquefois le développement de la science, peuvent cependant avoir une utilité réelle, parce qu'ils découvrent de nouveaux points de vue, font appro-

fondir certains détails et ramènent la controverse sur des questions qui avaient été prématurément décidées. C'est ainsi que de nos jours, il est reconnu assez généralement que la forte tendance vers l'étude de l'anatomie et de la physiologie, dans le but de faire servir ces sciences de base à la médecine, n'a pas été toujours favorable au perfectionnement de nos connaissances pratiques, fruit de l'observation de plusieurs siècles. La confiance presque exclusive qu'on a eue dans ces belles sciences, a parfois conduit les médecins dans une mauvaise route : on a cessé d'apprécier, à sa juste valeur, l'art médical, tel qu'il fut enseigné par nos ancêtres, cet art plus d'une fois qualifié du nom de *vieille médecine,* comme si la vérité pouvait vieillir!

Les médecins des siècles passés avaient soin, dans leurs ouvrages, de noter ce qui avait été dit de plus important sur la matière qu'ils traitaient. Une telle méthode était infiniment préférable à celle assez généralement suivie par plusieurs modernes, qui veulent faire dater la science de notre âge. Toutefois, il est consolant de pouvoir constater l'heureuse réaction de l'époque actuelle vers les études solides : cette réaction aura les résultats les plus salutaires, et ne nuira en rien à la marche de ceux qui ont entrepris le généreux dessein de reculer les limites de notre art.

La connaissance de l'histoire de la médecine est devenue indispensable aujourd'hui. N'est-ce pas en

effet, comme Cicéron le dit très bien, vivre dans une enfance perpétuelle que d'ignorer ce qui s'est passé avant nous? Et n'importe-t-il pas de connaître les différentes phases de la science à laquelle nous nous attachons? L'histoire de la médecine nous fait voir lá lutte et la succession des systèmes, qui tour à tour ont gouverné la science, et qui tous ont été pronés comme l'expression la plus fidèle de la vérité. Les novateurs y paraissent et disparaissent successivement, éclipsés les uns par les autres. C'est par l'histoire de la médecine que nous apprenons à connaître les erreurs de nos dévanciers, et à éviter les routes qui pourraient nous y conduire nous-mêmes : elle n'est donc pas seulement pleine d'intérêt, son étude offre encore des agréments sans nombre.

En portant mes regards en arrière, en cherchant dans le passé les grands noms qui ont illustré la science, je découvris avec joie et orgueil que notre belle patrie avait produit un nombre imposant de médecins du premier ordre. Ce fut sous l'influence d'un sentiment auquel la gloire du pays n'était pas étrangère, que je pris la résolution de me procurer, autant que possible, les ouvrages de nos médecins, voulant prouver un jour qu'en médecine, comme dans toutes les autres sciences, la Belgique est en état d'apporter son contingent d'hommes illustres, et mérite, sous le rapport scientifique, de prendre une place honorable dans la grande famille des nations.

J'avais déjà rassemblé quelques notes, lorsque mon savant ami, M. le professeur *Serrure,* m'engagea à répondre à la question proposée par la *Société de Médecine de Gand* *. Le peu de confiance que j'avais dans mes forces me détourna de cette entreprise; je continuai cependant à employer mes heures de loisir à étudier les anciens et à prendre des extraits des ouvrages de nos médecins nationaux. Enfin quelques amis, qui avaient vu mes notes, m'engagèrent également à les mettre en ordre et à tenter les chances du concours. Enhardi par leurs encouragements, et quoique je n'eusse guère que peu de temps devant moi, je me mis à l'œuvre.

Décrire l'état de la médecine belge sous le rapport scientifique, politique et sous celui des institutions médicales, me paraissait résoudre complètement la question proposée. Mais je m'aperçus de prime abord que l'exécution de ce vaste plan aurait exigé un travail laborieux de plusieurs années. Je résolus donc de ne traiter que la première partie du plan général, et je m'empresse d'ajouter que je n'ai fait que l'esquisser, le temps et mes faibles connaissances ne m'ayant pas permis d'approfondir ce sujet, comme j'aurais désiré le faire.

* « Quel a été l'état des sciences médicales en Belgique, » depuis Vésale jusqu'à la suppression de l'université de Louvain, en 1796; et quels sont les médecins belges qui, pendant ce laps de temps, ont contribué par leurs écrits, aux » progrès de l'art de guérir? »

Notre pays n'a pas toujours eu la même étendue; j'ai souvent été embarrassé pour savoir positivement si, à telle ou telle époque, telle ou telle commune appartenait au territoire belge. Pour éviter, autant que possible, les erreurs, j'ai suivi l'Atlas historique de la Belgique ancienne et moderne, depuis Jules-César jusqu'à nos jours, par M. J. Jusseret. Bruxelles, 1835; in-folio.

J'ai divisé mon mémoire en plusieurs chapitres; chacun d'eux comprend l'état d'une branche spéciale des connaissances médicales, les découvertes et les progrès qu'y ont faits nos compatriotes. Il est résulté de cette division quelques répétitions de noms propres, qui paraîtront peut-être fastidieuses; mais je pense que l'étude de l'histoire de la médecine en sera beaucoup plus facile, et que cet avantage compensera amplement les désagrements. J'ai divisé en deux sections l'histoire des systèmes et des médecins observateurs, ou celui de la Pathologie interne. Le système de Van Helmont m'a paru établir une époque assez marquante pour autoriser cette division, à laquelle, du reste, je n'attache aucune importance.

Dans le jugement que je porte des auteurs, je ne me suis pas toujours fié à mon opinion personnelle : dès-lors il devient inutile d'ajouter que mon travail contient beaucoup de choses d'emprunt. J'indique à la fin de chaque chapitre les ouvrages sur l'histoire générale de la médecine, où j'ai puisé

des détails et que j'ai suivis quelquefois littéralement.

En faisant connaître les systèmes ou les opinions de nos auteurs, je me suis attaché à employer leurs expressions, que j'ai souvent traduites mot à mot, soit de notre langue nationale, soit du latin. J'ai pensé qu'il était plus intéressant de mettre l'auteur en scène et de le laisser lui-même exposer sa manière de voir. Je n'ai pas indiqué, à chaque ligne, le livre et la page que j'ai cités; car j'ai cru préférable d'annexer à ce mémoire un Essai bibliographique, plutôt que de le surcharger de renvois propres à en interrompre à chaque instant la lecture. En exposant successivement les systèmes qui tour-à-tour ont régné en Belgique, et en faisant connaître les modifications qu'y ont apportées les médecins belges, je n'ai pas passé sous silence les célébrités étrangères qui ont contribué à propager les doctrines médicales dans notre pays.

Je me suis étendu assez longuement sur nos épidémies, parce que beaucoup de nos auteurs en ont parlé : je ferai remarquer toutefois que, malgré tout ce que l'on en trouve dans leurs livres, il nous manque encore une histoire générale des épidémies qui, à différentes époques, ont désolé nos provinces.

Dans le chapitre relatif à l'université de Louvain, je n'ai pas prétendu donner l'histoire de cette institution célèbre; mon but a été de tracer succincte-

ment l'influence qu'elle a exercée sur le développement des études médicales.

Je réclame l'indulgence du lecteur, en considération des difficultés que j'ai dû surmonter, pour défricher un terrain encore vierge. En attendant la critique, dont je saurai profiter pour m'instruire, j'ai la confiance que mon travail aura contribué quelque peu à rehausser la gloire de ma patrie. Puisse un grand talent lui élever un jour un monument plus solide et plus digne!



ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE LA

MÉDECINE BELGE,

AVANT LE XIXe SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

État de la Médecine belge avant le seizième siècle.

La médecine est aussi ancienne que l'espèce humaine; elle a été connue chez tous les peuples et dans tous les âges. Hérodote toutefois, Pline et d'autres écrivains de l'antiquité, assurent que des nations policées ont su se passer de médecins; des voyageurs modernes rapportent que des peuplades sauvages, des insulaires, voisins de l'état de nature, ne les connaissent pas. L'homme sortant des mains du Créateur a dû mieux que nous résister aux causes morbides : mais les ressorts tendres et sensibles de son admirable

organisme n'ont pas toujours pu le soustraire à leur intensité. Il a dû connaître, il a dû pratiquer un art de guérir quelconque; car des accidents de toute nature ont dû causer des troubles dans ses organes : et c'est ainsi qu'il a été conduit vers la recherche des agents propres à effectuer le retour de la santé. Médication simple, naturelle, en rapport avec les besoins, dans ces temps primitifs vantés par les poètes, où les nombreux excès n'avaient pas encore engendré cette quantité de maux qui, dans la suite, ont pesé sur l'espèce humaine! Et semblable en cela à tous nos besoins, qui seuls ont tracé le vaste cercle de nos connaissances, elle a fait éclore ces notions qui constituent à la fois une science et un art, et sont comprises de nos jours sous le nom de science médicale.

Les historiens de l'antiquité nous ont laissé quelques faibles traces de cet état de la médecine, qu'il faut d'ailleurs considérer comme antérieur à la science médicale proprement dite : malheureusement il ne nous reste aucun monument historique, capable de nous dire quel était cet art chez les Belges avant que les Romains vinssent occuper nos provinces. Toutefois, vers le commencement de l'ère vulgaire, la médecine fut en honneur parmi nous, puisque nous voyons presque partout, ceux qui faisaient de l'art de guérir le sujet de leurs études, être l'objet d'une estime générale, recevoir même, après leur mort, les honneurs de l'Apothéose, et prendre rang parmi les divinités tutélaires. On est naturellement porté à croire que c'est ainsi que Belenus est devenu l'Esculape des anciens Belges.

Les prêtres de cette divinité, les Druides, étaient à la fois sacrificateurs, juges, médecins et devins. Divisés en trois classes, les Druides proprement dits s'occupaient de la législation; les Bardes s'adonnaient à la poésie; les Eubages se livraient entièrement à l'étude de la nature et de la morale. Ceux-ci, les seuls dépositaires du secret de l'art de guérir, mêlèrent à leurs cures les cérémonies et les pratiques superstitieuses qui caractérisent cette époque. Ils confièrent leurs doctrines et les secrets de leur art à la mémoire de leurs disciples; doctrines sacrées auxquelles la vénération défendait de rien changer, et qu'ils se transmirent comme un héritage passant de père en fils.

Toute la science des Druides consistait en quelques notions de Botanique et d'Hygiène. Le chêne était l'objet principal de leur vénération. C'est sous cet arbre qu'ils célébraient leurs cérémonies religieuses. Ils attribuaient au *gui,* qu'ils nommaient *guthyl,* la vertu de guérir toutes les maladies; le *gui,* pris en breuvage, rendait les animaux plus féconds, et était un remède efficace contre tout venin quelconque. Ils recommandaient beaucoup, pour guérir toutes sortes de plaies et d'affections, une herbe appelée *selago,* qui ressemble à la sabine; ils se servaient encore de la verveine et du samolus.

Semblables aux législateurs des premiers peuples, ces prêtres médecins surent s'entourer de prestiges surnaturels pour gagner la confiance et le respect du vulgaire, moyen dont les hommes de génie se servirent toujours avec avantage pour capter les

esprits. Ils feignaient un commerce immédiat avec les Dieux; c'étaient les Dieux qui leur dictaient les remèdes et les cérémonies qui les accompagnaient. Quoiqu'il en soit, nos Druides, au moyen de leur autorité, proscrivirent les inventions de luxe et les liqueurs qui pouvaient amollir et efféminer les hommes. C'est peut-être à leurs doctrines que nos pères étaient redevables de cet amour de la sobriété et du travail vanté par les auteurs latins. On n'était point chez eux trop replet impunément. A certaines époques, on mesurait les jeunes gens avec une ceinture déposée dans un lieu public, et celui dont l'embonpoint excédait la mesure, était condamné à une amende. Les bons effets de la Gymnastique ne leur étaient pas inconnus : la jeunesse se trouvait fréquemment aux jeux publics, et acquérait dans ces exercices des forces pour supporter la fatigue.

Tels sont les faibles restes qui sont parvenus jusqu'à nous des connaissances de nos premiers médecins. On pourrait les regarder comme les premiers efforts de la science au berceau; mais on aurait tort d'en induire avec quelques auteurs, que les Druides aient eu des connaissances profondes dans l'art de guérir; dépositaires des sciences, comme tous les prêtres des nations primitives, ils peuvent avoir connu les vertus de quelques simples; mais de même que chez ces derniers, les pratiques superstitieuses dominaient dans leurs préceptes. Il est également permis de douter qu'ils aient eu quelque notion d'anatomie. La chute et les palpitations des victimes humaines qu'ils immolaient à leurs divi-

nités leur servaient uniquement à deviner l'avenir. Peut-être ces barbares auraient-ils reculé devant l'idée de fouiller les chairs d'un cadavre?

Parmi les disciples ou confidents des Druides, nous pouvons placer leurs femmes, nommées *Alraunes,* qui donnaient des soins aux guerriers blessés; elles recueillaient les plantes auxquelles elles attribuaient des vertus magiques. Elles prêtaient aussi leur secours aux femmes en couches.

Cependant à considérer le commerce des Belges avec les Romains, le grand nombre de chrétiens préposés à la garde du Rhin, et les monuments historiques découverts en plusieurs endroits, il est vraisemblable que dès les premiers siècles de notre ère, le christianisme avait pénétré dans quelques-unes de nos provinces. Or, on sait que nos premiers apôtres établirent dans les églises des écoles où l'on cultivait les lettres et les sciences, et l'on peut admettre que ces évêques éclairés ne négligèrent point dans ces institutions philanthropiques l'art de guérir, si étroitement lié à leurs vues d'améliorer le sort de leurs semblables.

Ces établissements étaient sans doute propres à donner l'impulsion à la science, s'ils eussent eu le temps de se former et de se perfectionner. Malheureusement l'invasion des peuples du Nord, vers la fin du IVe siècle, vint détruire les belles espérances de ces hommes courageux. Les faibles traces de civilisation disparurent sous les pas des barbares, et la Belgique, comme tout l'Occident, retomba dans l'ignorance, où elle resta plongée jusqu'à l'avènement de Charlemagne.

Vers cette époque, les efforts du clergé relevèrent les études; mais elles étaient exclusivement la part des ecclésiastiques, et celles qui regardaient les sciences profanes étaient très-imparfaites. Quelle idée d'ailleurs doit-on se former de cette médecine, que les moines exerçaient depuis le VIe siècle comme une œuvre de piété et de charité, comme un devoir attaché à la vie monacale?

Charlemagne mit la Belgique à l'abri des incursions des peuples du Nord, et s'appliqua à conserver et étendre les connaissances humaines. Il multiplia dans son vaste empire les écoles, dans lesquelles il fit enseigner, d'après les ébauches de *Marcien Capella*, de *Cassiodore* et de *Bède*, les sept arts libéraux, ou, comme les appelle Boèce, le *trivium* et le *quadrivium*. Il fit enseigner la médecine dans une académie attachée à sa cour. Ces institutions provoquèrent partout une activité intellectuelle, sans exemple depuis l'invasion des barbares; et c'est en effet du règne de ce grand monarque que date la restauration des études dans la Belgique, restauration que l'on ne fait ordinairement commencer qu'à l'époque des Croisades.

A cette aurore pleine d'espérances, succéda bientôt une nuit profonde. Charlemagne mourut au commencement du IXe siècle; et cet événement fut le signal des désastres qui fondirent sur la Belgique. Les peuples du Nord qu'il avait fait trembler, reprirent courage et débordèrent de nouveau sur nos provinces, répandant partout la dévastation. En regard du triste tableau que nous fournit ce siècle de calamité générale, il est consolant, pour l'ami des scien-

ces, de voir les ecclésiastiques sauver les débris précieux des productions de l'esprit humain.

L'amour des lettres qui, malgré les divisions intestines et les irruptions des Normands, avait jeté dans ces contrées de profondes racines, trouva un asile dans quelques cloîtres et dans un petit nombre d'écoles épiscopales qui avaient échappé à la destruction universelle. Là, les études prirent insensiblement un nouvel essor, et plus tard ces institutions firent naître les écoles célèbres de Liége, de St.-Amand, et d'autres du même genre, qui plus d'une fois fournirent des professeurs habiles à la France, à l'Allemagne et à l'Angleterre.

La médecine cependant ne partagea pas cet élan général. Toute la science se renfermait dans les bornes étroites de l'empirisme : on se contentait d'appliquer certains remèdes dont le hasard et l'expérience avaient fait découvrir l'efficacité; on ne pensa ni à rechercher la cause des maladies, ni à observer l'action des remèdes employés. Quoiqu'il en soit, le nom de *Physique,* que la médecine portait à cette époque, prouve qu'elle était regardée comme faisant partie de la philosophie naturelle; il est également constaté que les personnes qui l'exerçaient, jouissaient d'une grande considération personnelle.

Parmi les causes qui contribuèrent dans notre pays au développement des sciences médicales, les guerres religieuses, les Croisades, tiennent une place distinguée. Si elles exercèrent une heureuse influence sur la prospérité du commerce et de l'industrie, l'impulsion qu'elles donnèrent à l'étude des lettres et des sciences ne fut pas moins forte. Quant à la mé-

decine en particulier, on peut supposer avec quelque vraisemblance que les Croisés rapportèrent en Belgique le système médical des Orientaux. Il est vrai que les Académies maures, en Espagne, offraient une voie plus courte pour s'instruire dans la médecine, et que les professeurs de l'école de Salerne connaissaient les ouvrages des Arabes long-temps avant l'époque des guerres contre les infidèles; mais il n'arrive que trop souvent de voir que l'on saisit avec empressement l'occasion de s'instruire, lorsque le hasard y conduit, tandis qu'il répugne d'aller à la recherche immédiate de la science. C'est ainsi que nos physiciens qui avaient suivi les armées en Asie, se sont trouvés dans le cas d'apprendre la langue arabe, et de parcourir les livres écrits en cet idiome, qui traitent spécialement d'un art qu'ils affectionnaient. Nous savons que quelques princes croisés, amis et protecteurs des lettres, firent traduire en latin plusieurs manuscrits arabes.

Depuis cette mémorable époque, le cercle des connaissances s'étendit considérablement. Nos médecins portèrent leurs vues sur les doctrines des Arabes. Malheureusement le fanatisme qui enchaîna les esprits durant tant de siècles, fut un grand obstacle au perfectionnement des études. La philosophie mystique des Orientaux ne coopéra pas moins à retarder ce début d'émancipation. Au lieu d'approfondir les lois de la nature, ceux-ci s'engageaient dans des discussions interminables, portant sur des subtilités, ou se bornaient à commenter quelques passages difficiles des auteurs grecs, dont les livres étaient d'ailleurs très-infidèlement traduits. Le plus souvent,

nos médecins imitèrent ce fatal exemple, et ce fut la cause de la lenteur de leurs progrès.

Tout le moyen-âge, et même les siècles qui suivirent la renaissance des lettres, se caractérisèrent par des discussions de cette espèce. Aussi tout ce laps de temps fut-il perdu en grande partie pour les sciences. Des disputes sans aucun but utile ne pouvaient nécessairement pas amener de résultat favorable. Elles détournèrent de l'étude du vrai et du positif, offusquèrent les esprits par des préjugés, et compliquèrent ainsi les questions les plus simples, par les raisonnements les plus absurdes.

C'est au XIIIe siècle, que nous rencontrons les premières traces du rétablissement des sciences. Plusieurs circonstances heureuses avaient concouru à produire cet effet : en premier lieu, l'établissement des *communes*. Quelques-unes étaient déjà constituées dans la Flandre au Xe siècle; on les trouve toutes établies au XIIe. Or, la Belgique avait précédé les autres nations dans la voie du progrès; l'état avancé de sa civilisation dut naturellement amener le développement des sciences. Notre patrie n'était-elle pas l'asile des Beaux-Arts, à cette époque, et nos nombreux vaisseaux pénétrant dans tous les ports du monde, n'introduisirent-ils pas dans son sein le commerce et l'opulence, dont alors, comme toujours, le plus noble attribut était d'encourager les arts? Ajoutez à cela, la haute protection que nos princes et quelques grands seigneurs accordèrent aux savants. La création des universités dans les pays voisins fit également accroître l'amour des études en Belgique; c'est dans ces institutions que plusieurs

de nos compatriotes allèrent d'abord s'instruire, tant dans la médecine que dans les autres sciences. Il est d'ailleurs permis de dire que jamais il ne s'est fait en Europe de mouvement scientifique auquel la Belgique soit restée étrangère.

Tandis que tant de causes diverses semblaient concourir à la propagation des lettres et des sciences, de grands obstacles empêchèrent celles-ci de prendre tout l'essor dont elles étaient susceptibles. Elles n'étaient guère cultivées que dans l'enceinte des cloîtres; et là, malheureusement, l'on suivit toujours une méthode vicieuse, celle de se livrer à des disputes qui n'avaient le plus souvent pour but que de soutenir des absurdités. En effet, ceux qui étaient chargés de répandre l'instruction, avaient moins à cœur de communiquer leurs connaissances, que de se faire admirer par leurs disciples, en embarrassant leurs adversaires par des sophismes et des argumentations de toute espèce.

L'enseignement de l'histoire naturelle ne roulait que sur des fables et des suppositions mal fondées. La nature et l'expérience n'étaient jamais consultées : on ne cherchait la vérité que dans des traductions inexactes des livres d'Aristote. Et cet auteur était-il infaillible? En avait-on fait un examen assez approfondi pour s'être convaincu que ses écrits ne contenaient rien que de vrai? — C'était là un défaut de l'époque. Au lieu de compulser les ouvrages des Anciens, de juger consciencieusement leurs systèmes, chaque savant s'attachait exclusivement à un auteur de son choix, en soutenait aveuglément les principes, et s'obstinait à fermer les yeux sur les rai-

sonnements les plus persuasifs de son antagoniste.

Il en était de même de la médecine : Galien, Averrhoës, Avicenne, étaient simultanément regardés comme des juges infaillibles. Les pratiques astrologiques et superstitieuses, très en vogue à cette époque, paralysaient en grande partie les études et empêchaient les esprits de parvenir jusqu'à la connaissance du vrai.

L'égoïsme et l'intérêt personnel venaient aussi arrêter les progrès de la médecine. Alors comme aujourd'hui, des familles étaient dépositaires de médicaments, de formules conservées religieusement, envisagées comme des secrets, se transmettant le plus souvent par droit d'hérédité, ou bien par contrat de vente, et toujours sous le sceau du secret. C'est de cette époque que date cette masse de formulaires qui ne contiennent que la manière de préparer des remèdes, et le nom de la maladie à laquelle ils sont spécialement applicables. Tels sont entre autres : *Van den schat der armen,* operâ Heym. Jacobi ; *Dat profyt der vrouwen; Den troost der armen,* etc.

Au milieu des nombreux écarts de ce siècle, il est satisfaisant pour nous d'apprendre qu'un Belge s'éleva, un des premiers, au-dessus du vulgaire des médecins. Jean de St-Amand, premier médecin belge dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous, montre par ses écrits tant imprimés que manuscrits, qu'il fut un des plus grands médecins de son siècle. Aussi ses œuvres étaient tellement estimées qu'en 1395, on conservait encore avec un soin tout particulier, aux archives de la faculté de Paris, son livre

intitulé : *Concordantiæ Joannis de Sancto Amando*. Le doyen était spécialement chargé de la garde de cet ouvrage, et devait le remettre à son successeur. Jean de St-Amand professa avec le plus grand éclat à la même faculté. Ce savant, qui a traduit et commenté les œuvres d'Hippocrate et le traité de Galien sur les maladies aiguës, était plus attaché à la doctrine des Grecs qu'à celle des Arabes. On trouve dans son Antidotaire une thérapeutique générale, qui contient les principes d'une véritable philosophie médicale. Les règles qu'il propose pour établir les indications, prouvent sa sagacité et son esprit observateur. Il expose d'une manière excellente, quoiqu'un peu subtile, ces indications et les précautions à observer dans l'emploi des purgatifs et des émétiques. Parmi les dix-sept contre-indications qu'il fait connaître, celles qui suivent sont les plus importantes: 1° L'état de santé du corps et un bon régime; 2° une plénitude récente que les efforts de la nature suffisent pour guérir; 3° l'accumulation du sang dans les parties nobles; 4.° une évacuation sanguine antérieure; 5° la tendance au vomissement; 6° la congestion de matières nuisibles dans des parties qui ne sont pas nobles, et la crainte d'en opérer la métastase; 7° un trop grand degré de chaleur ou de froid; 8° un obstacle astrologique, la conjonction de la lune avec Saturne, etc.—Le traitement symptomatique doit suivre les indications fournies par les causes; cependant on est libre de le choisir à volonté dans les circonstances suivantes : 1° lorsque la douleur est très-vive; 2° quand d'autres accidents menacent d'un danger imminent; 3° lorsque les forces de la nature

sont opprimées; 4° quand la chaleur est trop considérable. — Un symptôme passager ne doit pas épouvanter le médecin, et lui faire abandonner de suite son traitement général; mais encore moins doit-on constamment faire usage d'un seul et même moyen. —On trouve les contre-indications des répercussifs dans le distique suivant, qui toutefois ne me paraît pas fort intelligible.

Nobile, plethoricum, crisis, centaurea, forensis :
Crassities, frigus, congestio, copia, virtus.

Sa théorie de l'action des médicaments est en harmonie avec l'esprit alors dominant. Les vertus des remèdes sont essentielles, accidentelles ou réelles; les moyens échauffants agissent de la manière suivante : 1° ils atténuent les humeurs stagnantes; 2° ils abstergent; 3° ils exaspèrent; 4° ils ouvrent les voies sans pénétrer dans la substance de la partie; 5° ils ouvrent directement ces voies; 6° ils amollissent; 7.° ils attirent les humeurs, soit uniquement par leur complexion, soit en corrodant, rubéfiant et excitant des démangeaisons, soit enfin en donnant lieu à un ulcère; 8° ils détruisent les parties solides; 9° ils détruisent la putréfaction; 10° ils altèrent sans détruire aucun tissu, ou sans exciter la putréfaction; 11° ils excorient. —Notre auteur rejette entièrement l'usage des opiats, surtout dans les fièvres intermittentes, à moins qu'ils ne soient combinés avec l'huile ou l'eau de rose.

Le XIVe siècle vit s'élever une lutte entre les préjugés et le servilisme scientifique; mais durant cette période, les sciences médicales restèrent dans

l'état de torpeur où elles s'étaient trouvées pendant le siècle précédent, et nos médecins persévérèrent dans leurs anciens errements. Au lieu d'observer et d'interroger la nature, ils considéraient toujours les auteurs grecs et arabes comme des guides infaillibles, et s'imaginaient que les théories, les méthodes et les aphorismes des Anciens étaient applicables à tous les âges, à tous les temps et à tous les climats. Ils croyaient que leurs devanciers avaient pénétré les mystères les plus profonds de la nature et qu'il ne restait plus rien à faire après eux. Aussi les voyait-on copier servilement les erreurs les plus grossières et les plus étranges.

Jamais on ne consultait ni l'expérience ni l'observation; une proposition était admise sans examen, pourvu qu'elle s'appuyât sur l'autorité d'un nom imposant, ou qu'elle réunît un grand nombre de suffrages. Cette tendance était une vraie soumission d'esclaves attachés à la glèbe. Pas de liberté dans la pensée à cette époque! Jurer par les paroles du maître, était la seule loi qui fût admise.

Quelques hommes cependant, prévoyant la mission que la médecine serait un jour appelée à remplir, s'élevèrent contre les préjugés des écoles; mais leurs efforts ne furent pas couronnés de succès. La domination des Grecs et des Arabes était trop solidement assise pour pouvoir être ébranlée pendant ce siècle par les attaques isolées de quelques hommes; il fallut des efforts multipliés, dirigés de tous côtés, et, comme on le verra par la suite, le bras vigoureux du père de l'anatomie, pour renverser des autels de la nature les idoles qui les avaient si long-temps occupés.

Le préjugé superstitieux qui faisait regarder les cadavres humains comme des objets sacrés et inviolables s'était insensiblement affaibli, au point qu'en 1315, Mondini de Luzzi, professeur de Bologne, disséqua publiquement deux corps de femmes. Cependant il est juste de dire que ce premier pas de l'anatomie n'exerça pas une influence bien grande sur les études médicales de notre pays. De même que les sciences naturelles, elles continuèrent à être enseignées d'après les anciennes méthodes. Les traitements curatifs étaient pour la plupart aussi vicieux qu'absurdes : nos médecins étaient persuadés que l'astrologie formait une branche essentielle de l'art de guérir.

La chirurgie durant ce siècle n'avança pas davantage, quoique l'invention des armes à feu lui eût ouvert un nouveau champ : les plaies causées par ces instruments meurtriers ne furent étudiées, d'une manière spéciale, que dans les siècles suivants.

L'histoire des épidémies pestilentielles qui, en 1319, 1349 et 1369, désolèrent la Belgique, nous démontre que l'influence des préjugés, d'un côté, et l'ignorance des médecins de l'autre, étaient dans toute leur force, et contribuèrent l'une et l'autre à augmenter les ravages du fléau. Selon les supputations faites par les historiens, la première épidémie emporta le tiers des habitants, et la seconde fut tellement meurtrière que l'on disait que, du temps de Noë, l'ange exterminateur n'avait pas fait périr autant de personnes.

C'était une croyance assez générale que les épidémies, comme tous les autres fléaux de la nature,

étaient des punitions du Ciel, contre lesquelles les remèdes ordinaires ne pouvaient rien, et qu'il fallait les combattre par des moyens extraordinaires. Dans plusieurs endroits, les Juifs furent accusés d'avoir donné naissance à la peste, en empoisonnant les sources. Cette idée absurde obtint croyance auprès d'une populace ignorante et fanatique : les malheureux Juifs furent cruellement persécutés, et plusieurs furent brûlés vifs. Heureusement que le pape Clément VI vint mettre un frein à ces barbaries.

Les ravages de la troisième épidémie furent encore plus horribles que ceux des deux autres. La terreur rappela les hommes à la piété, et celle-ci ne tarda pas à dégénérer en fanatisme, en donnant naissance à la secte des *Flagellants*. Dans la Flandre, le Hainaut et d'autres provinces, ceux-ci parcoururent les villes et les campagnes, chantant des cantiques et se déchirant le corps à coups de discipline. Ces fanatiques se livrèrent ensuite au brigandage, et il fallut les forces réunies de deux Puissances pour réprimer cette secte.

Une observation importante à faire relativement aux trois épidémies dont nous venons de parler, c'est qu'au milieu de toutes les pratiques superstitieuses mises en usage dans le traitement, il y avait cependant des mesures efficaces : de ce nombre était l'isolement des malades auquel, en tout temps, on a eu recours avec avantage : déjà le législateur des Hébreux avait consigné, dans les livres sacrés, ce précepte qu'on a vu partout mettre en pratique.

Parmi les événements qui, au XVe siècle, con-

tribuèrent à modifier en Belgique la face des sciences, et en particulier celle de la médecine, un des plus intéressants pour nous est la création de l'Université de Louvain, en 1426. Cette institution affranchit en grande partie les Belges de l'obligation d'aller acquérir des connaissances médicales chez leurs voisins. Ce serait ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur l'influence que cette université a exercée sur la médecine belge; mais comme je me propose de parler séparément de cet objet, je me bornerai à faire remarquer que de prime abord l'enseignement médical ne fut pas, à cause de l'établissement encore trop récent de ce foyer de lumières, capable de rivaliser avec les écoles médicales de France et d'Italie. Aussi plusieurs de nos compatriotes, après avoir fréquenté les cours de la faculté de médecine à Louvain, allèrent-ils perfectionner leurs études en Italie, en assistant aux démonstrations anatomiques qu'on continuait à y faire sur des cadavres.

La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, força les savants de l'empire grec à quitter leur patrie et à se réfugier dans l'Occident, où ils donnèrent une nouvelle impulsion à l'étude des auteurs grecs, et firent renaître le désir de puiser la science à des sources primitives.

Cette impulsion a dû naturellement se communiquer en peu de temps à la Belgique, qui, par la prospérité toujours croissante de son industrie et de son commerce, étendait incessamment ses relations de tous côtés. Le pavillon national flottait sur toutes les mers, les marchandises et les médicaments de l'Orient

affluaient en abondance dans nos cités commerçantes *.

Vers la même époque, la découverte de l'imprimerie vint faciliter l'extension des limites des connaissances humaines et exerça une puissante influence sur la civilisation des peuples européens en général, et sur les progrès des sciences en particulier **.

Ces causes réunies étaient sans doute de nature à imprimer à la médecine une marche progressive; mais le funeste engouement pour les subtilités scolastiques et les absurdités de l'astrologie, était trop invétéré pour qu'elle pût se développer dans la même proportion que les autres sciences : un grand nombre de médecins et de professeurs de la nouvelle école trouvèrent plus commode de suivre la route battue, que d'ouvrir une voie nouvelle; adorateurs superstitieux des écoles des Arabes, ils restèrent, comme les médecins du siècle précédent, imitateurs aveugles de leurs prédécesseurs et des empiriques ignorants. Dans tous les temps, le sort de l'art médical a été de ne recevoir que fort tard, parmi les connaissances humaines, l'influence bienfaisante d'une raison éclairée et d'une sage philosophie.

* Les historiens rapportent qu'en 1486, on vit arriver en un même jour cent cinquante vaisseaux étrangers dans le bassin de Bruges, et qu'Anvers, qui ne tarda pas à surpasser sa rivale en splendeur, semblait être le rendez-vous commun de toutes les nations de la terre. On y parlait la plupart des langues de l'Europe.

** Thierri Martens, d'Alost, porta le premier cet art dans sa ville natale, en 1473. Ses éditions, et en particulier celles de quelques auteurs grecs, sont très-belles et très-correctes.

Avant le XVe siècle, les pharmaciens n'étaient que des droguistes et des confiseurs, ne préparant pas les médicaments, mais les faisant venir d'Italie ou de France. C'est dans ce siècle que les apothicaires furent soumis à la surveillance des médecins de la faculté.

Parmi les médecins belges les plus remarquables de cette époque, je citerai JACQUES DESPARS, médecin de Charles VII, roi de France, et du duc de Bourgogne. La considération dont il jouissait comme professeur de la faculté de Paris, porta ce corps à le nommer un de ses délégués au Concile de Constance en 1414. S'étant prononcé ouvertement contre l'abus des bains, il s'attira l'animadversion des baigneurs et fut obligé de quitter Paris. Comme il était chanoine et trésorier de l'église de Tournay, il se retira dans cette ville, où il mourut en 1465. Ce médecin a laissé un long Commentaire sur Avicenne, et plusieurs autres ouvrages, tous écrits dans le goût du temps et hérissés de subtilités. Riolan lui attribue avec raison la première description de la fièvre pétéchiale. Despars introduisit l'usage de diviser les livres en chapitres, usage qu'on ne remarque pas dans les auteurs grecs et arabes.

Un autre médecin distingué est JEAN SPIERINCK, médecin de Philippe III, duc de Bourgogne et de Brabant. Il était chanoine de l'église de St-Pierre à Louvain, et fut deux fois recteur magnifique de l'université de la même ville. Il avait la réputation d'un praticien consommé; sa prévention contre les

médicaments étrangers lui fit faire beaucoup de recherches sur les simples qui croissent dans nos contrées. Il en préféra constamment l'usage à celui des plantes exotiques, parce que, disait-il, les peuples qui recueillent ces dernières les altèrent pour nuire aux chrétiens.

Les Bogaert, de Louvain, qui ont fourni plusieurs professeurs à l'université de cette ville, ne doivent pas non plus être passés sous silence. Le plus célèbre, nommé Jacques, pratiqua son art avec tant de distinction, qu'en 1480, il fut appelé à Louvain, et par contrat avec la régence de cette ville, il s'engagea à occuper pendant dix ans, avec un traitement de 50 *peeters* ou *florins*, la chaire que Jean d'Inchy venait de quitter. Le docteur Bogaert fut revêtu cinq fois du rectorat et a laissé cinq volumes in-folio de Commentaires sur Avicenne, que j'ai vus en manuscrit à la bibliothèque publique d'Anvers, sous le titre de *Collectorium in Avicennæ practicam.*

Gillis de Hertoghe s'appliqua beaucoup à la médecine d'observation, et nous a transmis entre autres l'histoire curieuse d'un fœtus mort, qu'une femme porta pendant treize ans dans son sein.

Ainsi que la famille des Asclépiades en Grèce, celle des Vésale en Belgique s'est illustrée par les grands hommes auxquels elle a donné le jour. Pierre, Jean et Everard ont tous trois cultivé la médecine avec éclat et pratiqué avec succès. Ils nous ont laissé de savants Commentaires sur Avicenne; le second

fut professeur à Louvain. Un quatrième, qui les éclipsa tous, est André, né à Bruxelles au commencement du XVI[e] siècle. Nous aurons l'occasion de le faire connaître et de l'apprécier plus spécialement dans la suite.

Dans le cours du XV[e] siècle, plusieurs nouvelles maladies, telles que la *suette*, le *scorbut*, la *coqueluche* et la *syphilis*, vinrent, pour la première fois, désoler l'Europe. Comme les écrits des Anciens ne contenaient aucune mention de ces maladies, on serait en droit de supposer que les médecins, qui jusqu'alors avaient suivi aveuglément les préceptes de Galien et d'Avicenne, auraient dû perdre la confiance superstitieuse qu'ils avaient en leurs idoles, et reconnaitre que la source à laquelle ils avaient puisé n'était point intarissable. Mais il n'en fut pas tout-à-fait ainsi. L'esprit humain, si lent dans sa marche, ne put pas encore se soustraire entièrement à l'empire des préjugés. Or, ce fut seulement pendant le XVI[e] siècle que ces épidémies si désastreuses pour le genre humain furent étudiées plus soigneusement. Aussi n'est-ce que plus loin que nous pourrons examiner jusqu'à quel point ces nouvelles maladies exercèrent de l'influence sur les progrès de la medecine.

Consultez *Dewez*, Histoire générale de la Belgique. Bruxelles, 1807, 7 vol. in-8°. — *J. J. De Smet*, Histoire de la Belgique. Gand, 1832, 2 vol. in-12. — *G. F. Verhoeven*, Algemeyne Inleyding tot de aloude en middentydsche Belgische Historie. Brussel, 1780, in-4°. — *Moreri*, le grand Dictionnaire historique, ou le Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane,

qui contient en abrégé les vies et les actions remarquables des patriarches, des juges, etc., des auteurs anciens et modernes, des philosophes, des inventeurs des arts, etc. Amsterdam, 1740, 8 vol. in-folio. — *Fleury,* Discours sur l'histoire ecclésiastique. Paris, 1720, in-8°. — *F. Schlegel,* Histoire de la littérature ancienne et moderne, traduite de l'allemand par W. Duckett. Louvain, 1829, 2 vol. in-8°. — *Tennemann,* Manuel de l'histoire de la Philosophie, traduit de l'allemand par V. Cousin. Louvain, 1830, 2 vol. in-8°. — *D. Leclerc,* Histoire de la Médecine, où l'on voit l'origine et les progrès de cet art de siècle en siècle, les sectes qui s'y sont formées, les noms des médecins, leurs découvertes, leurs opinions et les circonstances les plus remarquables de leur vie. La Haye, 1729, in-4°. — *Portal,* Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, contenant l'origine et les progrès de ces sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes, et un catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, etc. Paris, 1770-1773, 6 vol. in-8°. — *Eloy,* Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne. Mons, 1778, 4 vol. in-4°. — *Mahon,* Histoire de la médecine clinique, depuis son origine jusqu'à nos jours. Paris, 1807, in-8°. — *W. Black,* Histoire de la médecine et de la chirurgie, leurs progrès, imperfections et erreurs, traduite de l'anglais par Coray. Paris, 1835, in-8°. — *K. Sprengel,* Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au XIX[e] siècle, traduite de l'allemand par A. J. L. Jourdan, et revue par E. F. M. Bosquillon. Paris, 1815-1820, 9 vol. in-8°. — *Paquot,* Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liége, et de quelques contrées voisines. Louvain, 1765-1770, 3 vol. in-folio.

CHAPITRE II.

—

SECTION I.

État de la Médecine belge, depuis le XVe siècle jusqu'à l'apparition du système de J. B. van Helmont (1500-1648).

Une aurore d'espérance avait lui sur l'horizon littéraire et scientifique du XVe siècle; un brillant soleil éclaira le XVIe. A cette époque, nos Ducs servaient de modèle aux monarques par la protection généreuse qu'ils accordaient aux sciences et aux arts. *Philippe-le-Bon,* qui avait plus d'un titre à la reconnaissance et à l'admiration publiques, se déclara leur protecteur, et *Charles-le-Hardi* les cultiva au milieu du bruit des armes. Si *Charles-Quint* imita dignement le noble exemple de ses illustres ancêtres, *Marguerite,* sa tante, et *Marie,* sa sœur, accueillirent les savants d'une manière non moins distinguée: elles firent plus pour les progrès des arts que les plus puissants souverains de l'Europe.

L'immense prospérité dont jouissait la Belgique, contribua beaucoup au développement des sciences et des lettres : le grand essor qu'avait pris la presse belge concourut efficacement à les faire fleurir. Les travaux typographiques des *Badius* et des *Plantin,*

attestent l'éclat dont brillaient alors dans notre pays les lettres et les arts.

Pendant le XVIe siècle, les sciences médicales firent les progrès les plus rapides et les plus éclatants. Les médecins, osant approfondir la nature, lui arrachèrent successivement quelques-uns de ses mystères, et préparèrent ainsi la voie aux célébrités des siècles suivants. Les théories absurdes du moyen-âge subirent une grande dépréciation; l'esprit d'observation se fit jour à travers les préjugés et les superstitions; l'on se mit enfin à raisonner sur la science proprement dite, au lieu de disputer sur des subtilités.

Ainsi que nous venons de le voir, les ouvrages des Arabes avaient continué à être fort goûtés par nos médecins et nos professeurs. Pour en avoir un exemple, voici comment Cornarius parle, dans sa préface des œuvres de Paul d'Egine, au sujet de ce qui se passait dans les écoles au commencement du XVIe siècle. « On lisait et on expliquait Avicenne, qui était regardé comme le prince, ou le plus excellent des médecins. On expliquait Rhazès, et surtout son neuvième livre dédié au roi Almansor, dans lequel on s'imaginait trouver tout ce qu'il importe de connaître pour guérir les maladies. On ne se souciait pas plus des médecins grecs que s'ils n'avaient jamais existé; c'était tout au plus si l'on citait quelquefois Hippocrate, Galien et Dioscoride, et cela comme par acquit de conscience. Les autres étaient entièrement inconnus, et leurs écrits ne se trouvaient ni en grec ni en latin. On ne possédait que des traductions latines très infidèles et très-barbares de quelques-uns des écrits de Galien, que ceux qui les possédaient

gardaient soigneusement, comme quelque chose de très-précieux; il ne paraissait aussi d'Hippocrate que de petits traités, comme celui des Aphorismes et des Pronostics, aussi mal traduits et aussi fautifs que les précédents. On lisait dans les écoles quelques fragments de ces derniers auteurs, lorsque les princes arabes étaient d'humeur à leur céder la place, mais cela ne se faisait que rarement. »

Vers la même époque, nos médecins excités par l'exemple des Grecs modernes, réfugiés en Orient, remontèrent aux véritables sources, et s'occupèrent avec beaucoup d'ardeur de l'étude d'Aristote, de Platon et d'Hippocrate : ils n'écrivirent plus pour expliquer Rhazès et Avicenne, et abandonnèrent ces auteurs arabes, pour étudier les chefs-d'œuvre des Grecs; mais ils tombèrent, il est vrai, à l'égard de ces derniers, dans la même erreur qui les avait si long-temps aveuglés au sujet des autres, en les regardant comme des modèles inimitables et croyant encore une fois que la science avait atteint le suprême degré de perfection. Quoiqu'il en soit, il est constant que dès lors les études prirent une meilleure direction; l'on ne s'attacha plus aux ouvrages barbares du moyen-âge, et l'on commença à expliquer Hippocrate et Galien en langue originale.

Plusieurs de nos savants médecins travaillèrent ardemment à démasquer les erreurs des Arabes et à propager les principes des anciens Grecs. Jean Van den Eetvelde, professeur ordinaire de Louvain, qui avait fréquenté les écoles d'Italie, osa le premier fronder la pernicieuse maxime de juger les mala-

dies par la seule inspection des urines, et introduisit plus de simplicité dans la pratique de la médecine.

Jean Winther ou Gonthier, d'Andernach, propagea le goût de la médecine grecque par ses traductions de Galien, Oribase, Paul d'Ægine, Alexandre de Tralles et Cœlius Aurelianus, dont il fit paraître de très-bonnes éditions. L'étude de la médecine formait ses délices : professeur de langue grecque à Louvain, il eut une foule d'auditeurs dignes de lui, entre autres Sturmius et le célèbre Vésale.

Différents médecins belges firent connaître les doctrines des Anciens par de bons commentaires. Jérémie Drivère, natif de Braeckel, contribua beaucoup à introduire dans la science les vrais principes du vieillard de Cos. Il possédait des connaissances profondes dans la littérature ancienne. Ses Commentaires sur les livres d'Hippocrate, de Galien et de Celse se distinguent par d'excellentes remarques; ils assurent sa réputation et comme humaniste et comme médecin hippocratiste. Après avoir professé à l'école de Louvain avec le plus grand succès, il mourut d'une consomption causée par les veilles et l'étude.

Henri Mathisius, de Bruges, médecin de Charles V et de Philippe II, roi d'Espagne, travailla avec ardeur à rétablir la médecine hippocratique. Il traduisit les Aphorismes d'Hippocrate en latin très-pur. Cornille Henri Mathisius, également natif de

Bruges, et premier médecin de Marie, reine de Hongrie et gouvernante générale des Pays-Bas, s'était appliqué à l'étude des Anciens dans les écoles d'Italie. De retour dans sa patrie, il donna une excellente version latine d'Actuarius.

Nicolas Biesius, philosophe, littérateur et médecin, voyagea en Espagne et en Italie. Il mit au jour des Commentaires sur Galien, qui peuvent être utiles à ceux qui, dans la suite, donneront des éditions des ouvrages de ce médecin.

En publiant les œuvres de Paul d'Egine, Rembert Dodoens, de Malines, fit preuve de vastes connaissances, non seulement dans les langues, mais encore en médecine.

Nous devons aussi mentionner honorablement Guillaume Pantin, natif de Thielt, en Flandre, qui nous a laissé des Commentaires estimés sur Celse.

On s'étonnera peut-être de nous voir attacher tant d'importance à de simples commentateurs; mais il est utile de savoir que leurs travaux eurent l'influence la plus heureuse sur les esprits de l'époque où nous nous trouvons. En effet, dans un temps où les sciences naturelles étaient peu connues, où l'on n'était que trop habitué à accorder une aveugle préférence aux autorités, sans faire attention aux expériences nouvelles, une explication large et impartiale des opinions des Anciens était le meilleur moyen de combattre les erreurs accréditées.

L'étude de la médecine grecque avait conduit à faire remarquer que les principes des Arabes étaient très-souvent en contradiction avec ceux des Grecs. Des médecins conciliateurs voulurent expliquer les discordances signalées, et publièrent des ouvrages dans lesquels ils s'efforcèrent de juger, d'expliquer et de rapprocher les idées disparates ou même entièrement contradictoires des Grecs et des Arabes.

Philarète ou Gilbert Fuchs, natif de Limbourg, jouissait de son temps de la plus grande réputation comme médecin et comme littérateur. Son livre, dans lequel il cherche à concilier les principes du prince Avicenne avec ceux d'Hippocrate et de Galien, mérite d'être lu avec attention. On y admire surtout une vaste érudition, qui, il faut le dire, se rapproche souvent de la subtilité scolastique.

Cette comparaison établie entre des principes divers contribua beaucoup aux progrès de la médecine. On commença à s'écarter des dogmes, et à préférer la voie de l'examen à celle des traditions. L'autorité des anciens écrivains souffrit considérablement de cette heureuse innovation.

L'Histoire de la fameuse dispute qui, au XVIe siècle, s'éleva à l'égard de l'endroit opportun où doit se pratiquer la saignée dans la pleurésie, peut servir à nous donner une juste idée de la médecine belge à cette époque. Cette dispute paraîtrait oiseuse aujourd'hui; mais alors elle ne contribua à rien moins qu'à bouleverser les opinions des méde-

cins, en obligeant ceux-ci à observer plus attentivement la marche naturelle des maladies.

Jusqu'alors, les médecins avaient saigné dans la pleurésie du côté opposé au mal, et, d'après le système admis, on laissait couler le moins de sang possible. On craignait qu'au début de la maladie, au moment de l'afflux des humeurs vers la partie enflammée, la saignée, pratiquée dans son voisinage, ne les attirât encore plus, et qu'en faisant une déplétion sanguine trop forte, il ne s'en suivît une trop grande faiblesse. De plus, on croyait que le moyen le plus sûr de guérir les inflammations, était de ramener les humeurs vers leur source naturelle. Cependant, lorsque la maladie durait depuis plusieurs jours et qu'on ne découvrait aucune affection locale, on pratiquait la saignée du côté souffrant, mais toujours avec réserve, et dans la crainte de donner ainsi naissance à une congestion. Cet usage avait été adopté par les Arabes et par leurs imitateurs. On s'était tellement écarté des règles tracées par les anciens Grecs, qu'on avait fini par ne plus saigner que du pied, en laissant suinter le sang goutte à goutte, même dans les pleurésies les plus intenses.

Pierre Brissot, médecin de Paris, osa le premier combattre la prééminence accordée alors à la saignée révulsive. Il prétendit que cette doctrine était contraire à celle d'Hippocrate et de Galien, et n'était qu'une simple invention des Arabes. Une épidémie qui, en 1513, régna dans les environs de Paris, lui avait appris combien la saignée pratiquée

d'après la méthode d'Hippocrate était avantageuse. Cette opinion de Brissot suscita des discussions pendant un grand nombre d'années. Elle eut de zélés défenseurs, mais bientôt les préjugés s'élevèrent contre elle avec acharnement. Dans chaque pays, elle eut ses partisans et ses antagonistes; parmi ces derniers, se trouvait Jean Argentier, ennemi d'ailleurs de tous les préjugés vulgaires, et qui, pendant son séjour à Anvers, combattit avec ardeur les doctrines du médecin de Paris.

Jérémie Drivère, sans cependant adhérer au système des Arabes, se leva le premier en Belgique contre ce que l'opinion de Brissot paraissait avoir d'exclusif. Il se fondait sur des exemples tirés de la Thérapeutique de Galien et des livres d'Hippocrate, pour prouver que ces patriarches de l'art tentaient la révulsion au commencement des fluxions, et la dérivation ou la saignée dans le voisinage du mal, lorsque la matière s'était déjà fixée. Il distinguait donc deux états dans la pleurésie : dans le premier, il pratiquait la saignée dans une partie éloignée du mal, parce qu'il croyait attirer les humeurs hors de la partie malade; dans le second, il faisait la saignée dans le voisinage, parce qu'alors les humeurs s'étant déjà concentrées, une évacuation par la voie la plus courte devait amener un soulagement immédiat. Il voulait aussi qu'avant de pratiquer la saignée, on examinât d'où provenaient les humeurs affluant dans la partie affectée, afin de les obliger à retourner dans l'endroit qu'elles avaient quitté. D'après son opinion, l'on doit surtout avoir égard à

ce précepte dans les inflammations symptômatiques et métastatiques; ainsi dans la pleurésie produite par la suppression des menstrues, au lieu de saigner du bras, comme le faisait Brissot, il ouvrait la veine du pied.

Drivère accuse Brissot et Léonhard Fuchs, son apologiste, de n'avoir pas bien lu Galien, parce que, dit-il, s'ils l'avaient compris, ils n'auraient pas toujours pratiqué la saignée dans le voisinage du mal. Il ajoute que dans quelques affections de la tête, on peut en même temps opérer la dérivation et la révulsion, et nous fait connaître que la plupart des médecins belges de son temps avaient la coutume de faire une saignée révulsive au début de la pleurésie, et qu'ils perdaient fort peu de malades.

Les discussions animées sur ce sujet prirent une toute autre tournure par suite des découvertes anatomiques de Vésale. Les démonstrations qu'il donna sur la naissance et la terminaison de la veine azygos, firent voir que, dans la pleurésie, la voie la plus courte pour évacuer le sang est d'ouvrir la veine axillaire droite, parce que cette dernière s'abouche avec la veine cave à peu de distance de l'azygos. Cette opinion fut adoptée par la plupart des médecins contemporains. En réfléchissant à ce raisonnement, on acquiert la conviction que presque toutes les fonctions circulatoires étaient attribuées aux veines; et afin de concevoir pourquoi les auteurs de cette époque assurent sans cesse que le sang passe des gros troncs veineux dans les petits, et de la veine cave dans l'azygos, il suffit de se rappeler

qu'alors on n'avait pas encore connaissance de la circulation du sang.

La découverte des valvules dans les veines par *Amatus Lusitanus*, exerça une grande influence sur cette célèbre dispute. Vésale nia l'existence de ces valvules : cependant, au moyen de cette découverte, on combattit son opinion sur la nécessité de saigner du bras droit. « La saignée des branches de l'axillaire ne saurait, disait-on, évacuer le sang contenu dans les ramifications de la veine azygos, parce que les valvules de celle-ci opposent un obstacle insurmontable au retour du sang dans la veine cave. »

A la fin, nos médecins finirent par adopter l'opinion de Brissot et secouèrent insensiblement le préjugé qui leur avait fait attacher tant de poids à l'autorité des Arabes.

Les maladies nouvelles qui se développèrent pendant ce siècle, contribuèrent puissamment à détacher les praticiens de leur passion aveugle pour les systèmes exclusifs qui avaient dominé jusqu'alors, et à donner un libre essor à la pensée. Ne trouvant aucune trace de ces affections dans les Anciens, ils se virent naturellement conduits vers des idées nouvelles. Bientôt ils reconnurent qu'il ne fallait qu'observer, pour découvrir les moyens de guérir ces maladies, ou du moins de paralyser en grande partie leurs effets délétères. Aussi plusieurs grands médecins de ce siècle nous ont laissé, sur certaines affections, des histoires écrites avec autant d'indépendance que de précision, et accompagnées de

réflexions qu'on peut hardiment mettre en regard des meilleures descriptions modernes.

Parmi les maladies qui furent observées pour la première fois pendant cette période, se trouve entre autres *la Syphilis*. Le premier auteur belge qui ait écrit sur cette maladie, est Remacle Fuchs, plus connu sous le nom de Remacle de Limbourg. D'après lui, la syphilis est une maladie contagieuse, dont la cause prochaine existe dans le mélange de la bile avec les humidités froides. La débauche peut la faire naître; elle se manifeste par des éruptions cutanées, des ulcères et des douleurs atroces dans les os. Dans le traitement de cette maladie, il emploie le Gaïac, sous forme de décoction, et le regarde comme le moyen le plus efficace contre l'infection vénérienne : en excitant, dit-il, la transpiration, il guérit radicalement la maladie.

Henri Brucæus, élève du célèbre Pierre de la Ramée, et nourri des doctrines de ce dernier, a également mis au jour des propositions sur la syphilis. En voici quelques-unes : Cette maladie contagieuse attaque ordinairement la peau, et y fait souvent des ravages horribles. D'autres parties, telles que les cheveux, les dents et les os en sont aussi très-souvent affectées. — Dans le traitement de cette affection, il employait le mercure, la salsepareille, la squine, le gaïac et d'autres remèdes sudorifiques, et chassait ainsi la matière morbifique. On sait que Brucæus fut docteur de l'Université de Bologne et professeur à celle de Rostock.

La lèpre, cette maladie si générale au moyen-âge, devenait moins commune à mesure que la syphilis se propageait, sans que cependant elle abandonnât entièrement notre pays. Liévin Lemnius ou Lemmens, né à Zierikzée, en 1505, raconte que de son temps les lépreux étaient relégués dans un emplacement séparé, à quelque distance des villes, et que les lois belges avaient établi des censeurs publics chargés de reconnaître ceux qui étaient susceptibles d'être atteints de cette maladie. « Moi, dit-il, je tente un » essai sur l'urine, dans laquelle je jette de la cen» dre de plomb brûlé; si celle-ci tombe au fond du » vase, l'individu ne possède aucune particule de » cette maladie contagieuse; mais si la matière nage » à la surface de l'urine, je conclus qu'il est atteint » de la lèpre. Cette expérience démontre en effet » que les humeurs sont épaissies et qu'une matière » mélancolique, brûlée et corrompue a envahi tout » le corps. »

André Vésale observa dans l'Ile-de-France et en Allemagne un grand nombre de lépreux, parmi lesquels plusieurs avaient la peau d'une couleur analogue à celle de la rate. Il contribua à donner de la vogue à la squine dans le traitement des affections syphilitiques, et décrivit avec détail la manière d'administrer ce moyen.

Le scorbut, qui avait déjà fait des ravages dans le siècle précédent, fut mieux étudié par nos médecins pendant le XVIe siècle. Le docteur Jean Echt, né dans les Pays-Bas en 1515 et établi à Cologne, fit

savoir à *Jean Lange,* vers le milieu de ce siècle, que le scorbut régnait alors d'une manière générale à Cologne. Il pense que la cause prochaine de cette maladie est une humeur mélancolique ou du sang putréfié, qui, en s'évaporant, attaque les gencives et se manifeste à la surface du corps par des taches à la peau et des enflures aux jambes. Il fait usage des divisions scolastiques dans la description de la maladie : car il assure « que le scorbut est une maladie composée, à cause de la conformation, du nombre des humeurs mélancoliques, de l'intempérie inégale, et de la solution de continuité. » La difficulté de respirer qui accompagne quelquefois le scorbut doit être attribuée à ce que le suc mélancolique est retenu dans la veine-porte. Echtius semble croire que Pline, Avicenne, Paul d'Ægine et Alexandre Trallien, ont connu le scorbut. Il assigne comme cause productrice de la maladie, les aliments de mauvaise qualité, et l'eau corrompue. Sa médication est toute galénique.

Baudouin Ronss, dans son traité du scorbut, donne en véritable médecin observateur, d'excellentes considérations sur la manière d'observer les maladies dans telle région, dans tel climat, sous telle constitution. Il pense qu'Hippocrate sous le nom de *μεγαλοὶ σπλῆνες*, Pline sous celui de *Stomocace,* Galien sous celui de *σκελετύρβη*, ainsi que Celse, Cœlius, P. d'Ægine et Aëtius ont décrit le scorbut. Cependant les passages qu'il cite ne nous ont pas convaincu que cette maladie ait été réellement observée par les Anciens; comment ceux-ci auraient-ils pu connaître

un mal qui ne se manifeste que dans les pays septentrionaux, et pendant les voyages maritimes de long cours, par suite de la privation d'aliments frais? Les relations des Grecs, des Romains et des Arabes avec les peuples du Nord étaient fort restreintes, et les longs voyages sur mer étaient absolument impossibles avant la découverte de la boussole. Ronss réfute l'opinion de Langius, qui croyait que le scorbut était le *volvulus hematites.* Il distingue le scorbut en endémique et en épidémique, et attribue celui qui affecte les habitants de la Hollande à la mauvaise qualité de l'eau. Il observa en 1556 une épidémie scorbutique, produite par des pluies continuelles, accompagnées d'un vent violent du sud, et constata aussi un haut degré de gravité dans le scorbut qui régna en 1562, pendant une saison humide. Il pratiquait la saignée de la veine médiane du bras gauche, parce que, disait-il, à cause de la proximité et de la rectitude des fibres, on soulage immédiatement la rate; toutefois ce moyen n'était employé que chez les personnes robustes et au commencement du mal. Il faisait un grand usage du fenouil, du beccabunga, de l'absynthe, du cochléaria, et des bains ferrugineux des Ardennes. Les vomitifs étaient entièrement proscrits. Ronss, qui étudia la médecine à Louvain, sous le savant Jérémie Drivère, se fit une grande réputation dans son art. Il voyagea en Allemagne, où le duc Henri de Brunswick-Lunebourg l'attira à sa cour. Il pratiqua la médecine à Furnes, et mourut médecin pensionnaire de la ville de Gouda.

D'après Jean Weyer, le scorbut est produit par une humeur mélancolique, atrabilaire qui obstrue la rate, corrompt le sang et se manifeste par des taches purpuracées à la peau, des enflures aux jambes et l'hémorrhagie des gencives. Elle attaque surtout les individus qui se nourrissent d'aliments altérés et salés. Il soutient avec raison contre Baudouin Ronss que les Anciens n'ont pas connu cette maladie. Bien différent des médecins de notre époque qui décrivent les maladies comme des objets d'histoire naturelle, qui rapportent scrupuleusement les moindres détails nécroscopiques, mais ne parlent presque pas du traitement, Jean Weyer développe longuement sa méthode de traiter le scorbut. Au début, il prescrit la saignée chez les personnes jeunes et fortement constituées; chez d'autres, elle est nuisible. Si le foie est très-obstrué, on saignera du bras droit; si c'est la rate, on ouvrira la veine médiane du bras gauche. Quelquefois, il administre avec succès un léger purgatif; il recommande les antiscorbutiques, tels que le cochléaria, le sisymbrium, le nasturtium, le beccabunga. Il fait également usage des gargarismes alumineux. Weyer décrit une modification du scorbut, sous le nom de *Varena, loopende Varen,* maladie dont les principaux symptômes sont une enflure ou une distension périodique et douloureuse du corps. Les remèdes conseillés pour le scorbut étaient administrés avec succès dans cette variété morbide. Or, le traité du Scorbut de cet auteur est un véritable chef-d'œuvre, qui souvent a été copié par ses successeurs.

Un savant, dont notre pays s'honore à plus d'un titre, Rembert Dodoens, parle du scorbut dans sa célèbre Histoire des Plantes, et préconise l'usage du cochléaria. En traçant le tableau des causes, il fait l'excellente remarque que le dégout de la vie, un long chagrin, etc., provoquent souvent cette maladie, sans que l'infection de l'air ou de l'eau et les aliments altérés y prennent la moindre part. Ce qu'il rapporte d'une épidémie de scorbut, produite en 1556 dans le Brabant, par l'importation des grains de la Prusse, ne me paraît pas très-exact. Je pense qu'on peut admettre avec *Kurt Sprengel* qu'il a confondu le scorbut avec la *Raphanie*, maladie qui se montra pour la première fois sous une forme épidémique dans le courant du XVIe siècle, et dont les recherches des plus habiles médecins n'ont pu faire découvrir la cause. Dodoens est le premier qui en ait parlé.

Cet auteur, que nous avons déjà eu occasion de mentionner comme commentateur, naquit à Malines en 1518. Il fut médecin de Maximilien II et de Rodolphe II. Il voyagea en France, en Allemagne et en Italie. Il s'y mit en relation avec les plus grandes célébrités de l'époque, et acquit ainsi des connaissances très-profondes en médecine et surtout en botanique. Le démêlé qu'il eut avec *Jean Craton*, de Crafftheim, autre médecin des empereurs, et la confiscation des biens qu'il possédait dans les environs de Malines et d'Anvers, sous prétexte qu'ils étaient abandonnés, l'engagèrent à revenir dans sa patrie.

Henri Brucæus, d'Alost, auteur d'un Traité sur la syphilis, a également écrit sur le scorbut. Il habita toute sa vie des pays voisins de la mer, et mit cette occasion à profit pour observer cette maladie. Il admet comme cause prochaine de cette affection une humeur froide, produisant une cacochymie du sang. C'est par suite de cet état cacochymique que les femmes enceintes qui sont attaquées du scorbut, avortent fréquemment et que la maladie peut atteindre les enfants dans le sein de leur mère. Le mal est endémique en Hollande, et chez les habitants des bords de la mer Baltique. Une douleur des membres inférieurs, des taches livides à la surface cutanée, l'ulcération des gencives, une grande difficulté dans la respiration, en sont les principaux symptômes. — Il observe que les fièvres intermittentes, les hydropisies et le marasme prennent quelquefois le caractère scorbutique. L'armoise, l'absynthe, la cammomille et toutes les plantes antiscorbutiques citées plus haut, ainsi que le vieux vin du Rhin, sont les moyens qu'il conseille comme les plus énergiques.

La *Coqueluche* est une des maladies les plus remarquables parmi celles qui furent étudiées au XVIe siècle.

Liévin Lemnius la décrivit et assigna comme causes prédisposantes, le sol marécageux et l'humidité de l'atmosphère; il crut trouver la cause prochaine de cette maladie dans la métastase d'une pituite saline sur le tissu pulmonaire. Nous savons que Lemnius, qui acheva son cours d'humanités à Gand, et se

perfectionna dans les Belles-Lettres et la médecine à l'université de Louvain, se distingua tellement dans la pratique médicale, qu'il mérita l'estime de Vésale, de Dodoens et dè Jason Pratensis.

La coqueluche régna d'une manière épidémique dans notre pays en 1580. Jean Weyer en trace un tableau complet. La constitution paraissait avoir alors quelque chose de malin, aussi la plupart des enfants en furent victimes. Une toux continuelle, une forte céphalalgie, avec une fièvre intense en étaient les principaux symptômes. Les béchiques mêlés au bol d'Arménie furent préconisés comme les remèdes les plus salutaires.

Une épidémie de *Grippe* fit le tour de l'Europe au XVIe siècle; nous trouvons une bonne description de cette maladie dans l'ouvrage de J. Boeckelius, né à Anvers en 1535, et qui devint professeur à Helmstadt. Il donne à l'épidémie le nom de fièvre catarrhale, et l'attribue au froid humide auquel avaient succédé des chaleurs excessives, pendant l'été de 1580. D'après lui, la maladie ne fut pas seulement meurtrière pour les enfants, elle n'épargna pas davantage les vieillards. — Il conseille les sudorifiques, ainsi que de légers pectoraux, sans opposer des remèdes plus actifs à la malignité des accidents, et proscrit la saignée.

Les épidémies de pleurésie qui, pendant ce siècle, désolèrent notre pays, contribuèrent à rectifier les principes de nos médecins à l'égard de cette maladie.

En 1564, un hiver humide et chaud fut suivi d'un printemps tellement froid qu'au mois de mars on voyait encore des glaces sur l'Escaut devant Anvers. Une foule de personnes de tout âge et de toute classe furent victimes de l'épidémie, et les nécropsies apprirent alors, pour la première fois, qu'une véritable inflammation du parenchyme pulmonaire peut être compliquée de pleurésie. Dodoens, placé sur le théâtre de l'épidémie, saignait hardiment ses malades, et s'aperçut que les crachats jaunes étaient toujours un signe funeste. Weyer employait la thériaque, le bol d'Arménie et d'autres remèdes analogues, et refusait de reconnaître un vrai caractère inflammatoire à l'épidémie. Les douleurs, dit-il, sont simplement erratiques; les malades crachent du sang, mais l'indice de malignité doit faire exclure toute idée de pleurésie. Avant le règne de l'épidémie pleurétique, on avait vu apparaître un grand nombre d'angines qui devenaient mortelles en huit jours, et n'étaient accompagnées d'aucun gonflement de la région cervicale. La saignée et les purgatifs empiraient généralement la maladie.

Un air pur, une aisance générale parmi les habitants semblaient devoir mettre la Belgique à l'abri des maladies épidémiques; et cependant malgré les précautions les plus sages prises par les magistrats en faveur de la salubrité publique, notre patrie fut souvent désolée, pendant le XVI[e] siècle, par des épidémies meurtrières. Tous les médecins, tous les historiens, toutes les chroniques rapportent les terribles ravages des maladies pestilentielles de ce temps.

Nul doute que les relations commerciales de la Belgique, à cette époque, avec la plupart des nations du globe ne nous aient souvent attiré leurs maladies en même temps que leurs trésors. Le fréquent retour de ces affections fournit à nos médecins l'occasion de les décrire exactement, d'en rechercher les causes et d'essayer l'efficacité des moyens thérapeutiques.

En traçant l'histoire succincte des épidémies de peste qui désolèrent la Belgique, je démontrerai par des remarques tirées des ouvrages des médecins belges sur la nature, la cause et le traitement de ce fléau, que plusieurs praticiens de ce temps avaient adopté les principes de la médecine Hippocratique, et que les descriptions qu'ils donnent de cette maladie sont dignes des beaux modèles de la Grèce.

En 1533, la peste ravageait la ville de Huy et ses environs, enlevant un grand nombre de malades en peu de jours. *Everard de la Marck,* prince-évêque de Liége, craignant pour sa capitale, publia plusieurs moyens préservatifs, qui tous furent inutiles: l'épidémie pénétra dans la ville de Liége, et fit des milliers de victimes. Cette même maladie qui, en 1553, régnait à Cologne, fut introduite à Anvers par des marchands. Les médecins et les magistrats de cette dernière ville rivalisèrent de zèle; néanmoins le nombre des pestiférés, qui tous expirèrent dans un état comateux, fut très-considérable.

Jean Boschius, de l'évêché de Liége, qui enseigna publiquement la médecine à Ingolstadt, décrit une épidémie de peste accompagnée de céphalalgie, de fuliginosité de la langue, d'exanthèmes de toute

espèce et de bubons aux aines. Un délire tranquille terminait ordinairement le mal.

Jean Boeckelius trace le tableau de la peste qui, en 1565, ravagea la ville de Hambourg, et de là envahit notre territoire. Cette maladie fit chez nous de grands désastres : elle se manifestait par une forte fièvre, du délire, des vomissements, et se terminait par le coma; plusieurs malades moururent subitement.

Gabriel Ayala, d'Anvers, exerça la médecine avec une grande distinction à Bruxelles; il fut nommé médecin pensionnaire de cette ville, et nous a laissé un Traité en vers sur la peste. Toutefois il se borne à décrire brièvement ce que ses contemporains avaient développé plus au long dans leurs ouvrages.

En 1571, la peste enleva des centaines de victimes à Turnhout, et obligea ses habitants à se réfugier dans les villes voisines. Ceux-ci introduisirent la contagion dans la ville d'Anvers, malgré les nombreuses précautions que le magistrat de cette cité avait prises pour préserver ses concitoyens.

Mais ce sont surtout les années 1574, 1575, 1576 et 1577, que couronne une triste célébrité dans les annales des épidémies pestilentielles. Une ordonnance publiée en 1574, par les magistrats d'Anvers, nous apprend que « la peste régnait à cette époque » dans cette ville avec une telle intensité, que plu- » sieurs malades, qui avaient négligé d'invoquer du

» secours, mouraient sans être réconciliés avec le
» Ciel. »

Pendant le printemps de 1574, une fièvre demi-tierce, accompagnée de symptômes redoutables, régna dans le Brabant. A l'approche de l'été, elle dégénéra en une véritable peste, qui communément enlevait les malades dès le quatrième jour. L'accès n'était pas annoncé par un grand froid, circonstance dont on tira la conclusion que le sang était la seule humeur du corps qui fût tombée en dissolution. Le délire était calme et les malades n'exécutaient pas le moindre mouvement; ils demeuraient ordinairement dans un état comateux continuel. Les sueurs froides et les hémorrhagies indiquaient toujours un très-grand danger, quand elles paraissaient avant le septième jour. Plus l'urine était pâle, plus on devait craindre que la maladie n'eût une terminaison funeste; on pouvait au contraire concevoir beaucoup d'espoir, si elle était épaisse, et si le sédiment en était briqueté. La langue s'enflammait et devenait comme fendillée; souvent elle prenait une teinte verte, ce qui toujours était un signe de mauvais augure. Quelquefois la fièvre se compliquait d'entérite, et les déjections étaient accompagnées de l'excrétion d'une matière membraneuse ou caséeuse. La mort s'annonçait ordinairement par des convulsions effrayantes, un délire furieux, l'apoplexie et la léthargie. Souvent on voyait se développer des charbons, sans que l'on pût soupçonner l'infection.

Cornille Gemma, de Louvain, qui fut un des plus savants hommes de son siècle, et de qui les contemporains disaient que la nature n'avait rien de caché

pour lui, fit une observation précieuse, savoir : que l'urine épaisse et critique avait quelquefois dans son milieu un noyau clair et transparent, et que la guérison était presque assurée, dès que ce signe se rencontrait.

Le médecin Hippocratiste Dodoens nous a laissé une excellente description de la peste. « C'est, dit-il, une maladie contagieuse, qui attaque le cœur avec véhémence et détruit la force vitale ; elle n'est pas produite par un vice des humeurs, mais par un venin qui se communique au cœur. La peste diffère des fièvres putrides, parce que ces dernières proviennent de la putrescence des humeurs. Voici ses principaux symptômes : « D'abord il y a somnolence, » coma, violente douleur de tête ; ensuite surviennent » le délire, l'aspérité de la langue, le vomissement et la » difficulté de respirer. Aux aines et à la région sous- » axillaire, apparaissent des tumeurs, des charbons, » et le corps se couvre de taches noirâtres. Les matiè- » res fécales sont fétides et liquides. » Il fait la remarque que les enfants qui sont tourmentés des vers sont plus exposés à l'influence épidémique que les autres.

Ce ne fut pas seulement pendant le XVIe siècle que la peste laissa de traces de son passage destructeur, ce fléau ravagea aussi la Belgique pendant une partie du siècle suivant. Pour ne pas interrompre l'histoire de cette maladie, qu'il nous soit permis de faire ici mention de quelques médecins du XVIIe siècle, qui ont écrit sur la peste.

Le premier est Lazare Marcquis, qui naquit à Anvers et fut professeur à l'hôpital de cette ville. En

théorie, partisan de Paracelse, il regarde la maladie comme subordonnée à l'influence des astres, comme un effet direct de l'action d'une planète, d'une éclipse, d'une comète que Dieu, dans sa colère, nous envoie, et dont l'apparition précède ordinairement le fléau. Dans la symptomatologie, il paraît avoir profité des observations des médecins Hippocratistes. La maladie débutait par des maux de tête, quelquefois par des convulsions, ce qui était un mauvais signe; la langue était sèche, noirâtre au milieu et pâle sur ses bords. Il y avait diarrhée, dysenterie; la peau était couverte de pétéchies, de pustules; des bubons, des parotidites se faisaient voir en même temps.

Son fils, Guillaume Marcquis, fut médecin du même hôpital où il avait été professeur. On voit encore aujourd'hui son nom gravé sur la façade de la pharmacie de cet établissement, comme un témoignage de reconnaissance pour les améliorations qu'il y avait introduites. Il était recommandable par la variété de ses connaissances, et recherché à cause de ses talents réels dans l'art de guérir. Dans son *Decas pestifuga,* il traite les dix questions les plus controversées de son temps; l'on y voit qu'il s'était non-seulement nourri de l'esprit des chefs-d'œuvre de l'antiquité, mais qu'il était également au courant des travaux de ses contemporains. Il se demande si la peste est un venin, et si c'est toujours ce même venin qui produit cette maladie. Il examine cette question sous toutes ses faces, et conclut qu'il existe plusieurs espèces de venins, ou en d'autres termes, que la peste diffère selon les diverses constitutions

médicales, sous l'empire desquelles elle s'est manifestée. — L'arsénic, porté à la région du cœur, est-il un préservatif contre la maladie et peut-il la guérir? Après avoir mûrement examiné et discuté toutes les opinions, il se prononce pour la négative, quoique tous ses contemporains soient d'un avis contraire. Il indique aussi en quoi sa pratique est en harmonie ou en opposition avec les opinions des auteurs, en égard à l'emploi des purgatifs, des vomitifs et des déplétions sanguines dans la peste; il décide que les premiers conviennent très-peu, les seconds plus rarement et que la saignée ne peut être salutaire qu'au début, et seulement chez les individus robustes. Le savant Haller a commis une erreur en attribuant à *Thomas Marcquis* l'ouvrage de *Guillaume*.

Thomas Van den Berghe, né à Dixmude, eut, en 1645, la direction de l'hôpital Royal à Bergues-St-Winox. Plus tard il devint médecin pensionnaire de la ville et du Franc de Bruges: c'est alors qu'il publia son ouvrage sur la peste qui régna en cette ville en 1666; il dit qu'une comète, qui parut le 15 décembre 1664 et en janvier 1665, annonça la maladie introduite à Bruges par des étrangers qui avaient logé dans les hospices de *l'Empereur* et du *Chien vert*. Bien qu'en théorie il adhère aux idées de l'école spagirique, j'ai lu et relu avec une satisfaction extrême son septième chapitre contenant le tableau de cette affection: il est tracé de main de maître. « Si le virus pestilentiel a atteint le cœur, dit-il, le malade devient somnolent et ressent dans tout le corps une lassitude spontanée, accompagnée d'un sentiment de four-

millement désagréable; la langue devient extraordinairement sèche; la fièvre s'allume, et il ressent une anxiété et une oppression insupportables autour de la région du cœur; les yeux sont rouges, proéminents, l'appétit est nul, l'haleine fétide; il y a des nausées, de la tristesse et un abattement moral complet. Le mal augmentant, la masse du sang s'enflamme, se putréfie; une forte fièvre se déclare, accompagnée d'anxiétés, d'agitations, de lipothymies; la douleur de la tête devient lancinante dans les membranes du cerveau; le malade est au désespoir. La face est tantôt rouge, tantôt pâle, tantôt livide; quelquefois ces mêmes couleurs s'y trouvent toutes ensemble; il y a résolution de toutes les parties du corps, qui exhale une sueur fétide et abondante; quoique le malade délire, il est cependant enclin à la somnolence. Le corps se couvre de taches semblables à des morsures de puces, tantôt noires, tantôt livides ou rouges; ensuite la langue devient noire, scabreuse; l'intérieur de la bouche se couvre partout d'aphthes. Des tumeurs se développent aux aines, aux aisselles; les urines deviennent rouges et épaisses; les matières fécales liquides, fétides, et le malade expire dans le coma ou les convulsions. »

Van den Berghe distingue très-bien la peste des maladies pestilentielles, ou fièvres malignes, qui très-souvent, lorsqu'elles se développaient pendant une constitution pestilentielle, étaient confondues sous la dénomination générale de peste. Il observe que les pauvres étaient plus souvent atteints que les riches, et que les goutteux et les vénériens l'étaient plus gravement que les autres.

Bruxelles et plusieurs villes de la Flandre furent le siége de cette épidémie, qui l'année suivante envahit la ville de Mons. Louis Overdatz, d'Enghien, qui, après de bonnes études médicales, alla se fixer à Bruxelles, où en 1668 il était médecin du marquis de Castel Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas, nous a laissé une courte description de cette maladie. Il était partisan de Paracelse.

Paul de Sorbait, appartenant à la province du Hainaut, décrivit avec exactitude la peste qui, en 1679, fit des ravages affreux à Vienne, emportant dans cette capitale 76,921 personnes. Après de brillantes études, il obtint en 1655, une chaire dans les écoles de la faculté de médecine. Il est à regretter que ce médecin ait si fortement embrassé les idées spagiriques en vogue à son époque.

Ainsi que nous avons pu le remarquer, les opinions des médecins étaient divisées sur les causes et la nature de la maladie; la plupart croyaient que l'altération de l'atmosphère était la cause de la peste, et que cette circonstance suffisait pour la distinguer des fièvres malignes, qui ne sont jamais, d'après eux, engendrées par l'air. Cependant, ils admettaient aussi comme causes, la putréfaction de matières animales, les exhalaisons méphitiques des égouts et la mauvaise qualité des substances alimentaires. Quelques-uns y ajoutaient les différents aspects des constellations et la colère divine.

Un virus ou venin, portant son action délétère d'une manière immédiate sur le cœur et la force vitale, était assigné généralement comme cause in-

terne du mal. «L'archée (force vitale) s'élève contre la présence d'un hôte inconnu et ennemi, dit Van den Berghe, et si la température du corps est anormale (*intemperatum*), on voit se déclarer les symptômes pestilentiels. » D'autres, sous l'influence exclusive des idées de Paracelse, admettaient que dans la peste, il y a tantôt altération des esprits, tantôt altération des humeurs, et attribuaient chaque symptôme prédominant à un virus différent. Ainsi Lazare Marcquis croyait que, lorsque les malades sont tourmentés par une violente douleur d'estomac, le virus de l'aconit prédomine; que si le délire et l'inquiétude sont les symptômes les plus marquants, il y a ressemblance avec le virus de la Tarentule.

La nature contagieuse de la peste a été constatée par un grand nombre d'observations; et en effet, sans cette qualité, il aurait été étonnant qu'un pays comme la Belgique, renommé tant à cause de sa salubrité que de la propreté de ses habitants, eût pu être le foyer de tant de maladies pestilentielles. La plupart des épidémies y ont été introduites de pays étrangers, et presque toujours nos cités commerçantes en ont été atteintes les premières. On a souvent eu occasion d'observer que le principe contagieux se transmettait par contact et qu'il pouvait long-temps rester caché, surtout dans les étoffes de laine.

Ce fut le traitement appliqué à la peste, maladie si rebelle à tous les moyens thérapeutiques, qui dessilla les yeux de plusieurs praticiens, et diminua la confiance sans bornes qu'ils avaient eue jusqu'alors dans l'autorité des Anciens.

Tous nos médecins s'attachèrent à décrire scrupu-

leusement les moyens préservatifs, le régime, et les remèdes dont l'expérience leur avait indiqué l'efficacité. Ainsi, comme prophylactique, on prescrivait le changement d'air; on fortifiait les individus débiles; la saignée était ordonnée chez les personnes pléthoriques; s'il y avait des saburres, on les évacuait au moyen de l'aloës, de la rhubarbe ou des pilules de Ruffus. Jacques Gherin, médecin pensionné d'Anvers, décrivit en flamand les moyens préservatifs et curatifs employés contre la peste qui ravagea les environs de Gorcum, en 1596. Il recommande de prévenir toutes les émotions de l'ame et tous les excès en boissons ou en aliments, et préconise quelques antidotes, comme la thériaque et la mithridate, ainsi que plusieurs substances aromatiques. Thomas Van den Berghe recommande en outre la mastication du tabac. On regardait la purification de l'air comme un préservatif des plus efficaces , et l'on brûlait des substances odoriférantes et surtout de la corne *.

Liévin Lemnius prône les bons effets du vinaigre et recommande surtout la sobriété. On croyait que les odeurs fortes pouvaient prévenir l'infection : c'est ce qui a donné lieu au préjugé généralement admis, que la peste n'attaquait pas les rues habitées par les tanneurs ou les corroyeurs. Les conseils de nos médecins ne se bornaient pas seulement à l'indication des moyens propres à préserver le corps; ils tra-

* C'est de là qu'est provenu ce dicton populaire: *Wacht U, men brandt daer hoorens,* pour dire que la peste régnait dans les environs.

çaient encore des règles hygiéniques propres à raffermir le moral, et recommandaient aux populations menacées du fléau, de se réconcilier avec Dieu et de se conserver en état de grâce.

Les conseils que donne Dodoens sont excellents; cependant on ne voit pas sans surprise, qu'ainsi que d'autres bons médecins qui recommandaient de porter la topaze pour se préserver de la peste, il ait attaché une vertu préservatrice toute spéciale aux pierres précieuses, telles que le saphir et l'hyacinthe.

Le régime pendant le règne de la maladie était analeptique. Gérard Van Berghen, médecin juré d'Anvers, proscrit la chair de bœuf, de bouc, de lièvre, de porc et de brebis, à cause du délabrement de l'estomac; les viandes blanches conviennent; les fruits en général sont nuisibles; il défend le vin ordinaire et la bierre.

Tous nos médecins s'accordent à appliquer au traitement de la peste, le précepte d'Hippocrate : *quo natura vergit eo ducenda.* Toutefois, dit Thomas Van den Berghe, il ne faut pas donner trop d'extension à ce précepte, et faire transpirer les malades jusqu'à la mort; on doit, il est vrai, chasser le venin, mais fortifier aussi le cœur et relever les forces. Dodoens admet trois indications dans la peste : elles consistent à chasser au dehors la matière qui est au cœur, à employer des remèdes locaux et à traiter les accidents. Pour remplir la première indication, il prescrit le bol d'Arménie, la terre sigillée, la corne de cerf et de rhinocéros, la chélidoine, la contrayerva, le camphre et l'antimoine. Anselme De Boot, de Bruges, médecin de Rodolphe II, re-

commande le corail, dont le sel mêlé au vin du Rhin fortifie, dit-il, le cœur. A cause de la nature spirituelle de la maladie, Lazare Marcquis conseille de n'employer pas seulement les substances terrestres, mais il prescrit aussi des extraits, des quintescences, tels que l'esprit de zédoaire, d'impératoire et de tormentille.

Les déplétions sanguines dans la peste ont été le sujet d'interminables controverses; quelques-uns recommandaient la saignée dans les cas de nécessité absolue, chez les personnes jeunes et vigoureuses et au début de la maladie seulement; mais à une période plus avancée, lorsque des éruptions éclataient à la peau et que des charbons se montraient aux aines ou aux aisselles, on s'en abstenait. Cornille Gemma et d'autres firent remarquer que la saignée augmentait considérablement le danger et la proscrivaient positivement. Les purgatifs et les émétiques étaient généralement considérés comme nuisibles; cependant Thomas Van den Berghe dit avoir employé les vomitifs avec succès chez quelques malades, ainsi que chez lui-même.

On traitait les bubons par les sangsues, les cataplasmes et les scarifications; ensuite on y appliquait des ventouses pour vider ces tumeurs; d'autres fois on faisait usage du cautère potentiel ou des caustiques.

Dans ces temps de calamité publique, tout le monde se mêlait de traiter la maladie régnante; aussi les médecins se plaignent-ils amèrement dans leurs ouvrages de ce nouveau charlatanisme. Le frère Jean Van der Linden, entre autres, supérieur des

frères cellites à Anvers, et connu par son *Voyage à Jérusalem,* lança dans le monde un *Traité de la peste,* qu'il donna comme le fruit de trente années de pratique dans les hospices des pestiférés à Anvers, et qui n'était qu'un extrait informe de ce qu'avaient écrit les auteurs de l'époque.

La *Suette* n'est pas la maladie la moins remarquable qui se manifesta dans le courant du XVIe siècle; elle reçut le nom de *Sueur anglaise,* parce qu'elle parut pour la première fois en Angleterre; de là elle se répandit sur le continent et y exerça de terribles ravages. En 1528, elle désola la Belgique et décima la population d'Anvers au mois de septembre. On institua à cette occasion la procession, qui de nos jours se fait encore tous les ans, et qui est connue sous le nom de *Procession de la Suette.* De même que la peste, cette maladie fut décrite par les médecins, les historiens et les chroniqueurs.

Jacques Castrius, natif d'Hazebroeck, qui exerça son art à Anvers en 1528, écrivit aux médecins de Gand, une lettre *de sudore epidemiali quem anglicum vocant.* L'auteur, placé sur le théâtre de l'épidémie, donna une bonne description de cette maladie, caractérisée par des sueurs abondantes. Un nombre incroyable d'individus périssaient dans les premières 24 heures de l'invasion du mal. Il remarqua que la prostration extrême des forces et les syncopes continuelles étaient de très-mauvais signes; une soif inextinguible tourmentait les malades qui succombaient ordinairement dans un état comateux.

Il y avait espoir de salut, lorsque le malade éprouvait du soulagement dans les premières heures; les sueurs cependant augmentaient progressivement pendant plusieurs jours. Dans le but d'aider la nature, notre médecin avait recours aux diaphorétiques, tels que la terre sigillée, le bol d'Arménie.

Joachim Roelants, de Malines, ami du grand Vésale, qui lui adressa sa Lettre sur la squine, pratiqua la médecine dans sa ville natale. Il publia en 1530 un ouvrage sur la suette, qui lui mérita l'éloge de ses contemporains. Le fléau s'était déclaré en automne après un temps humide et nébuleux, et ce qu'il y eut de remarquable, c'est que, différente de la plupart des épidémies, celle-ci attaqua surtout les personnes riches, jeunes et robustes, et épargna les pauvres et les gens faibles. Roelants observa que plusieurs malades étaient tourmentés par la crainte d'une mort qui leur paraissait inévitable; quelquefois cette crainte les réduisait au désespoir. Une céphalalgie atroce, accompagnée d'un délire calme et suivie de la suppression des sueurs, faisait périr les malades à l'instant; la saignée et les autres évacuants paraissaient nuisibles et affaiblissaient encore davantage les personnes atteintes. L'expérience lui avait appris que le meilleur traitement consistait à favoriser légèrement la transpiraton et à relever les forces.

Lazare Marcquis nous parle aussi de cette épidémie; mais il ne fait que répéter ce que ses contemporains nous en ont fait connaître.

Après avoir réuni dans un seul cadre les remarques les plus importantes faites par les médecins de l'époque, sur la nature, la marche et le traitement des principales maladies épidémiques, nous allons passer en revue nos grands observateurs, les savants auxquels nous devons des traités spéciaux de médecine proprement dite ; et ce n'est certes pas sans quelque sentiment d'orgueil national que nous signalons ici les importants services que nos compatriotes ont rendus à la science médicale, en propageant le goût de l'observation clinique et en publiant le résultat de leur pratique, le plus souvent heureuse.

Parmi tous, André Vésale mérite sans contredit la palme; il porta le coup le plus terrible à cette confiance aveugle qu'on avait accordée jusque-là aux grands maîtres de l'antiquité; non-seulement, il travailla constamment à désabuser ses contemporains sur le compte des Orientaux; mais il combattit encore courageusement la nouvelle erreur dans laquelle la plupart des médecins de ce siècle étaient tombés, en reportant sur les Grecs l'estime exclusive qu'ils avaient d'abord accordée aux Arabes. « Nous devons, dit-il, étudier ces maîtres de l'art, mais nous ne devons pas croire qu'après Aristote, Platon, Hippocrate et Galien, il n'y a plus rien à dire, ni à découvrir. » En effet, il étonna le monde médical par ses découvertes anatomiques, dont l'influence fut toute puissante sur les progrès de la médecine; ses travaux excitèrent une émulation prodigieuse

parmi les médecins de tous les pays; la structure du corps humain, le siége et la nature des maladies devinrent les objets vers lesquels les esprits observateurs se tournèrent avec empressement. Les dissections faites par lui donnèrent le jour à l'anatomie pathologique, branche de la médecine qui avait été, pour ainsi dire, inconnue jusqu'alors.

Il est à remarquer que, du temps de Vésale, les médecins qui s'occupaient de recherches cadavériques n'accordaient pas à l'anatomie morbide cette importance exclusive que des auteurs modernes semblent y attacher; ils regardaient cette science comme un élément de l'enseignement médical; mais ils n'y voyaient point une unité scientifique, capable de fournir toutes les notions de la science pratique. Dès-lors on comprit que l'appréciation des symptômes peut avoir son importance, et que le résultat des médicaments administrés, jette parfois de vraies lumières sur les connaissances de la nature des maladies. On enseignait déjà à cette époque que chaque maladie a son génie propre, et que chaque constitution lui imprime un cachet particulier.

Vésale fut le premier qui décrivit et examina avec soin les calculs biliaires.

Dans un article spécial que nous consacrerons à l'anatomie, nous aurons occasion de faire connaître plus particulièrement ce grand génie, considéré à juste titre comme l'ornement du XVIe siècle, le père de l'anatomie descriptive et le fondateur de l'anatomie pathologique.

Après lui, Rembert Dodoens mérite une place distinguée; son ouvrage intitulé: *Praxis Medica*, renferme d'excellentes descriptions. La fièvre, selon lui, est une chaleur contre nature qui se communique au cœur; elle a son origine dans les esprits, dans les humeurs ou dans les parties solides. L'hémoptysie a lieu soit par anastomose, c'est-à-dire par l'ouverture des extrêmités vasculaires, soit par solution de continuité des vaisseaux, soit enfin par transsudation. On ne saurait guère le surpasser dans ce qu'il dit des causes productrices de la pneumorrhagie. Il fait de judicieuses remarques sur une fièvre intermittente cachée sous la forme d'un catochus et observée par lui.

Dodoens nous a laissé de nombreuses et d'excellentes observations d'anatomie pathologique; il raconte l'histoire remarquable d'un homme qui, après avoir été long-temps dans un état cachectique, fut atteint d'un vomissement purulent; le malade parut se porter bien, ne se plaignit du moins d'aucune douleur, jusqu'à ce qu'enfin la gangrène envahit spontanément le pied, et causa la mort du sujet. L'autopsie cadavérique fit voir les viscères abdominaux altérés à un point extrême et presque entièrement tombés en suppuration. — En 1565, Dodoens observa une angine épidémique, qui dégénéra en pneumonie; l'ouverture cadavérique ne faisait voir aucune trace d'altération dans la trachée-artère, mais les poumons contenaient une grande quantité de pus. — Un homme avait exhalé pendant long-temps une odeur fétide par la bouche; après sa mort, on découvrit un vaste ulcère

à l'estomac. — Chez un autre individu, un gonflement énorme du bas-ventre dura deux années entières et finit par entraîner le malade dans la tombe; à l'autopsie, on vit les intestins déchirés, et toute la cavité abdominale remplie de matières fécales. — Dodoens décrit un cas bien remarquable, suite d'une gonorrhée, observé sur le cadavre d'un prince français, qui long-temps avait été tourmenté par des douleurs néphrétiques: les reins étaient squirrheux, les uretères dilatés, les parois de la vessie coriaces, et les voies urinaires ulcérées dans toute leur étendue. — Chez une femme, il vit survenir l'hématémèse après la suppression des règles, et chez une autre un larmoiement sanguinolent. — On lit avec satisfaction l'histoire d'une phthisie déterminée par des concrétions pierreuses dans les poumons. — Ses réflexions sur le cas d'une femme qui rendait des vents par le vagin, sur une hydropisie de l'utérus, et sur une hydropisie abdominale, suite d'une strangurie, ne sont pas moins curieuses, eu égard à l'époque où nous nous trouvons.

Les observations que donne Jérémie Drivère, sur les périodes des maladies et sur l'opportunité d'employer les remèdes, sont fort sages, et présentées avec beaucoup d'érudition.

Nicolas Biesius, jouissant d'une haute considération dans l'université de Louvain, fut choisi pour complimenter le duc d'Albe, au nom de tout le corps académique; il ne négligea rien pour

propager l'étude de la médecine hippocratique. Sa théorie de l'art médical, quoiqu'un peu subtile en certains endroits, eut une grande vogue dans le temps.

Gérard Van Berghen, d'Anvers, s'occupa de l'observation pratique et fit beaucoup de recherches sur les maladies rebelles aux moyens curatifs. On lit avec intérêt ses Consultations et sa Méthode de guérir les fièvres, contre lesquelles il conseille le plus souvent un bon régime. Il fit un Traité sur l'Arthritis, dans lequel il rapporte s'être bien trouvé de la diète lactée et d'un régime sévère. Pour se préserver du mal, dit l'auteur, on doit s'abstenir des viandes de difficile digestion, des boissons alcooliques et éviter tous les genres d'excès.

Henri Garet, de Louvain, étudia d'abord la médecine dans sa ville natale, et se rendit ensuite dans plusieurs villes d'Italie; il pratiqua son art à Bruxelles, et passa de là à Mayence pour y remplir la charge de premier médecin de l'Archevêque et Électeur Wolfgang de Dalberg. Il recueillit diverses consultations des médecins ses contemporains sur l'arthritis, de sorte que son ouvrage sur cette maladie nous fait très-bien connaître l'esprit de l'époque. Son Traité de la Goutte était le meilleur de ce temps.

Pierre Bruhesius, qui naquit à Rythoven, a publié des Lettres sur la Goutte; mais il est facile

de voir qu'il n'avait pas su profiter des notions répandues par les médecins hippocratistes, ses contemporains.

Un des médecins dont nous pouvons nous glorifier à juste titre, est Jean Weyer, dit *Wierus* ou *Piscinarius*, né à Grave sur Meuse, en 1515. Il doit être mis au rang des premiers observateurs du XVIe siècle. Après avoir étudié à Paris et à Orléans, il passa en Afrique et alla demeurer dans l'île de Candie. Revenu en Allemagne, il remplit avec autant de distinction que de succès, pendant trente ans, la charge de médecin du duc de Clèves, et fut souvent consulté par les empereurs Charles V, Ferdinand I, Maximilien II, et Rodolphe II. Nous avons eu déjà l'occasion de mentionner honorablement son Traité du Scorbut. Il observa la *lycanthropie* qui paraissait ordinairement au printemps, et dans laquelle les malades, avaient la singulière manie d'errer dans les cimetières.

La prison, les cachots, les coups, la faim, formaient alors la base du traitement des aliénés. Un mépris superstitieux, une frayeur haineuse étaient les seuls sentiments qu'ils inspirassent, trop heureux si les bûchers du fanatisme ne s'allumaient pas pour eux! Jean Weyer commença par s'élever généreusement contre l'erreur générale; il entrevoyait les avantages qui devaient résulter pour ces malheureux d'une conduite plus humaine à la fois et plus médicale. Mais entraîné par les préjugés au milieu desquels il vivait, il

n'osa parcourir jusqu'au bout la nouvelle route qu'il s'était d'abord tracée; il croyait trouver une excuse à ses hésitations dans l'incurabilité, regardée comme absolue, de l'aliénation mentale; et en effet, peu de fous guérissaient sous l'influence d'un traitement capable d'ébranler la raison la mieux affermie.

Josse Van Lom ou *Lommius,* était de Buren, dans la Gueldre, et se livra à l'étude des langues et de la médecine à Paris. Ses talents lui méritèrent l'amitié de Fernel. Il exerça sa profession à Tournay, où il fut médecin pensionnaire; ensuite il passa à Bruxelles, où il jouit d'une grande considération. Tous ses ouvrages sont justement estimés; ils se distinguent et par un profond raisonnement, et par un style aussi pur et élégant que clair et précis : son diagnostic est exact et sa pratique judicieuse; son excellent Traité sur les Fièvres est écrit d'après les principes d'Hippocrate. Il suppose l'existence d'une fièvre aiguë simple; dans chacune des trois périodes de cette maladie, le début, l'apogée et la terminaison, il prescrit un régime et des règles d'après lesquelles on peut en pronostiquer l'issue : quelquefois, il émet des principes qui lui sont propres, par exemple, sur l'usage de la saignée et sur celui de l'eau froide dans les maladies aiguës, usage qu'il était très-disposé à restreindre beaucoup. Croyant la bile un principe chaud, il cherche à en accélérer la coction par les rafraîchissants et les sirops. Du reste, ce livre mérite d'être médité. Le Commentaire sur

le premier livre de Cornille Celse renferme les mêmes principes, qu'il développa amplement dans la suite.

Jason Pratensis, qui brillait vers 1520 par ses divers talents, doit être mis au nombre des médecins du XVIe siècle, qui n'avaient pas encore pris part aux réformes introduites par l'étude de la médecine grecque. Son livre sur les Maladies du Cerveau, dans lequel il traite de toutes les affections qui, suivant le système alors reçu, tirent leur origine de la tête, est écrit dans un style ampoulé et peu convenable au sujet; ce livre est en grande partie extrait des ouvrages des Arabes et des Arabistes. Pratensis désigne l'hystérie sous le nom de céphalalgie froide, et en donne une fort bonne description. Il guérit un seigneur de Camérage, atteint d'une inflammation du cerveau, en lui appliquant sur la tête une peau d'agneau, afin de déterminer la suppuration à s'établir extérieurement. L'opinion que l'épilepsie reparaît pendant le premier quartier de la lune, lorsqu'elle est humide, et pendant le dernier, lorsqu'elle est froide, doit être considérée comme l'expression d'une hypothèse favorite de l'école à laquelle l'auteur appartenait.

Je ne puis passer sous silence l'ouvrage de Jean Fyens, d'Anvers, sur les flatuosités. Comme cette matière avait été jusqu'alors entièrement négligée, ce livre mérite d'être lu à cause de son

originalité, quoique d'ailleurs il soit à regretter que l'auteur adhère fortement aux idées scolastiques du temps. Il tâche de prouver que les flatuosités n'appartiennent ni aux esprits animaux, ni aux esprits naturels, mais qu'elles sont engendrées dans les maladies, comme les vents de l'atmosphère le sont par les nuages et les vapeurs. Les aliments froïds pris en trop grande quantité, les fruits, les substances indigestes produisent d'après lui des vents, en diminuant la chaleur innée. Il ne mentionne nullement la véritable cause de ces maux, c'est-à-dire l'état morbide des intestins mêmes; les flatuosités, dont il existe plusieurs espèces, consistent, dit-il, dans une multitude d'esprits tumultueux engendrées par les aliments et les boissons, par une humeur pituiteuse ou mélancolique, par une diminution de la chaleur naturelle. Elles peuvent distendre et pénétrer plusieurs organes : ainsi elles s'insinuent par des voies occultes entre les deux méninges, dans le scrotum, la plèvre et jusque dans les racines des dents, dont elles distendent les nerfs et qu'elles accablent de maladies. Sa méthode curative consiste dans un régime de vie régulier et l'usage des carminatifs, tels que l'anis, la fenouil et la coriandre. Il s'étend longuement sur le traitement de chaque maladie que les vents produisent, même il décrit une odontalgie flatueuse.

Herman Van der Heyden, de Louvain, s'établit vers le commencement du XVIIe siècle à Gand, dont il devint médecin pensionnaire. Le tact mé-

dical dont il donna tant de preuves dans la cure des maladies, lui mérita l'estime universelle; et la connaissance qu'il avait des belles-lettres le fit rechercher par la plupart des hommes distingués de son siècle. Ce ne fut qu'après une pratique de cinquante années qu'il publia, dans ses célèbres Discours, le résultat de sa longue carrière; le style en ressemble à la diction naïve de Montaigne. Quoique en théorie il paraisse galéniste, il se montre en pratique excellent médecin hippocratiste. Selon lui, la cause du *Choléra-Morbus* n'existe pas dans des humeurs peccantes, mais dans quelque chose d'occulte, d'une nature maligne. Or, cette maladie qui enlevait quelquefois les personnes affectées au bout de peu d'heures, ne paraît pas avoir beaucoup différé du choléra qui affligea notre patrie en 1832. Voici le tableau qu'en trace l'auteur : « Les signes de cette maladie ou
» plus tôt symptômes se voyent assés évidemment
» à la furieuse vuydange par haut et par bas,
» laquelle emporte en peu de temps tant de sub-
» stance et force du corps, et y apporte tant
» de mal et de changement, qu'aucunes fois en
» moins de sept heures les domestiques ne trai-
» teroient tel patient de maître, ou parent, s'ils ne
» le sceussent estre ainsi : pour y voir au lieu de
» l'ordinaire, une vraye face comme on dit d'Hip-
» pocrate, qui signifie une exténuation parfaite
» et l'image de la mort, laquelle je puis dire avoir
» veu entre autres à un tel patient, où n'ayant esté
» appelé que tant seulement cinq heures après
» la première attaque de cette félonne maladie,

» je le trouvai accablé de tout ce qui pouvoit » servir de prognostication absolument funeste, » scavoir sans aucun pouls et parolle, n'estants » ses évacuations qu'une liqueur semblable au » clair laict, qui dénotoient la destruction de » nature y estre: auci ce furent les yeux si en- » foncés, qu'à grand peine on les voyoit, et les » bras et les jambes si retirées de la convulsion, » et si coyes qu'on n'y remarquoit point de mou- » vement, et si froides d'une moiteur luy de- » meurée de sa sueur froide et visqueuse, qu'à » le voir et le toucher on l'eut plus tot jugé » estre mort que vif, et ce nonobstant, par le » moyen de la susdite pillure contre toute espèce » de convalescence, il revint par la grâce de Dieu » à sa santé entière. » Le laudanum de Théophraste lui réussit souvent; les purgatifs augmentaient le mal.

Une *épidémie dyssentérique* ravagea la ville de Gand en 1539; des maladies de cette nature y régnèrent assez souvent du temps de notre auteur. Il employa avec succès les purgatifs et le petit-lait, fit usage des opiacés et des toniques selon les indications, et recourut rarement à la saignée. Dans la peste qu'il observa à Gand pendant sept ans, son traitement semble avoir été très-heureux; car il ne perdit que trois ou quatre malades; il croyait suivre les vœux de la nature en employant des diaphorétiques et des toniques. Il préconisait l'eau froide dans plusieurs maladies, notamment dans la congélation des membres et la goutte. Dans cette dernière affection, cet agent

formait avec la saignée locale la base du traitement. De nos jours, nous avons vu l'eau froide préconisée comme un agent thérapeutique nouveau; cependant les ouvrages de Van der Heyden et de Van Lom prouvent que ce moyen était déjà employé dans notre pays, il y a trois siècles.

Van der Heyden est le premier auteur qui se soit occupé des *maladies des poldres* de la Flandre, et, sous ce rapport, il mérite toute notre attention. Il dit que la fièvre intermittente paludeuse est causée par une vapeur maligne, puante, qui s'élève des eaux, et qui y est endémique. Ce sont, d'après lui, les enfants et les étrangers nouvellement arrivés dans le pays, qui sont le plus sujets à cette espèce de fièvre. Il avait déjà remarqué que les squirrhosités de la rate et du foie et l'hydropisie en sont fréquemment la suite. Sa méthode curative consiste dans la saignée chez les pléthoriques, les purgatifs et les vomitifs donnés pendant l'accès, et les toniques dans l'apyrexie.

Henri De Heers, de Tongres, se distingue au commencement du XVIIe siècle par son savoir en philosophie et en mathématiques. Il voyagea en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre, et profita du séjour qu'il fit dans ces pays pour s'adonner à l'étude des langues latine, grecque et hébraïque. Après avoir pris le bonnet de docteur en médecine, il s'établit à Liége, où nous le voyons pendant plus de trente

ans médecin des princes Ernest et Ferdinand de Bavière. C'était un homme de grande érudition, d'un esprit pénétrant et d'un jugement solide; il consacrait à l'étude de son art le peu de temps que lui laissait sa vaste clientèle. Selon le témoignage de Haller, Henri De Heers n'est pas seulement un écrivain ingénieux, il est encore un très-bon observateur. Tant de qualités ne furent pas inutiles à l'humanité; il publia un recueil très-intéressant d'observations médicales, avec les détails des autopsies cadavériques, et des remarques très-judicieuses sur la nature des lésions observées par lui. — Il raconte, entre autres, qu'un homme, après avoir reçu une blessure entre la quatrième et la cinquième côte, parut guéri au bout de neuf jours, mais fut pris tout-à-coup d'une syncope et mourut 24 heures après. A l'ouverture du cadavre, on trouva une lésion du diaphragme, à travers laquelle les intestins avaient pénétré dans la poitrine; la partie lésée de ce muscle était gangrénée et une grande quantité de pus remplissait la cavité du bas-ventre. Des réflexions du plus haut intérêt accompagnent la description de cette autopsie, ainsi que celle de tous les autres faits qu'il mentionne. — Un avocat, qui avait éprouvé des vomissements pendant quelque temps, se plaignait de douleurs lancinantes autour de l'ombilic; il mourut après quelques heures de souffrance. Le nécropsie fit découvrir une plaque gangréneuse dans l'estomac, et plus de douze livres de pus remplissant la cavité péritonéale. L'auteur pense que cette maladie peut avoir été produite

par un tubercule, un violent catarrhe, la déglutition d'un os, ou plutôt par l'administration de l'euphorbe, médicament que J. B. Van Helmont, de Bruxelles, avait administré au malade, et qui avait corrodé les tuniques du ventricule. — Un autre jurisconsulte, adonné aux boissons, présenta tous les symptômes d'un volvulus; De Heers, qui avait déjà obtenu de bons succès de l'emploi du mercure à l'état métallique, le conseille de nouveau, mais on s'y refuse. Après la mort, l'inspection du cadavre fait voir les intestins énormément tuméfiés et remplis de matières fécales.

Henri Smet, d'Alost, donna des preuves d'un génie précoce, en publiant, à l'âge de quinze ans, une traduction latine de la Batrachomyomachie d'Homère, et des paroles mémorables de Pythagore. Il étudia la médecine à Louvain et à Bologne, et fut reçu docteur à l'âge de vingt-quatre ans, ce qui alors était regardé comme une distinction rare. Le calvinisme qu'il professait l'ayant obligé de quitter sa patrie, il se retira en Allemagne, et il fut nommé professeur à l'université d'Heidelberg; il ne s'y occupa que de l'enseignement et de la pratique de la médecine. Après avoir recueilli des observations pendant quarante-huit ans, il publia ses *Miscellanea,* qui contiennent plusieurs excellentes dissertations sur les causes, la nature et le traitement de plusieurs maladies. Sa douzième lettre est dirigée contre la doctrine de Paracelse.

Jean Stull, de Grammont, qui étudia à Louvain et pratiqua à Courtrai, fit paraître en 1606, un ouvrage indiquant la méthode curative employée par lui dans diverses maladies. Il nous rapporte que, de son temps, les théories se succédaient avec une rapidité effrayante; mais qu'il n'adoptait que celles qui étaient sanctionnées par l'expérience. Il suivait en tout l'étude des faits et ne se laissait pas entraîner par son imagination.

Plusieurs discussions s'étaient élevées parmi les médecins belges sur la manière de traiter les fièvres. Adrien Van den Spieghel, de Bruxelles, publia en 1624, un ouvrage sur le traitement de la double tierce. Il est en outre le premier auteur qui ait donné l'histoire du ver solitaire; il croit que le tenia s'engendre dans les excréments, et pense que les portions du ver évacuées sont les seuls signes positifs auxquels on reconnaît sa présence. Ses recherches anatomiques lui ont fait voir des vers qui, après avoir perforé les tuniques des intestins, avaient pénétré dans la veine porte. Il rapporte quelques exemples de guérison et recommande les purgatifs drastiques, la fougère mâle, les pommes de grenadier et le mercure.

Remarquons que, pendant le XVI[e] siècle, nos praticiens, en abandonnant les théories trop exclusives de l'école pour s'attacher plus spécialement à la simple observation des faits, sapèrent jusqu'en leurs fondements les brillants systèmes

des Arabes et des Arabistes. Vers le milieu de ce siècle, la doctrine de Galien même fut attaquée de toutes parts, non seulement en Belgique, mais dans toute l'Europe. Il est satisfaisant de pouvoir répéter que personne ne contribua autant que VÉSALE à faire secouer le joug du médecin de Pergame : il fit voir combien on avait choisi un guide infidèle dans Galien, qui n'avait jamais ouvert un seul cadavre humain, et par conséquent combien peu cet auteur mérite de croyance, lorsqu'il discute sur le siége des maladies. Vésale redressa successivement la plupart des erreurs de ce médecin, et refusa d'admettre les nombreux esprits de l'école galénique. « Les esprits, disait-il, sont au moins des êtres imaginaires; car, suivant l'opinion de Galien, ils doivent être préparés dans le tissu réticulaire du cerveau, et ce tissu n'existe pas chez l'homme. »

La doctrine de *L. Botal,* qui, nonobstant sa condamnation par la faculté de médecine de Paris, fut goûtée en Belgique, porta en même temps un coup indirect à l'école galénique. Les médecins avaient presque tous adopté la méthode de purger dans la plupart des maladies, sans trop songer à pratiquer la saignée, qu'on n'employait qu'avec beaucoup de circonspection et dans des cas fort rares. GEORGE CASPIUS, du Hainaut, qui, vers la fin du XVIe siècle, avait acquis une grande réputation par ses connaissances médicales, se déclara partisan de la doctrine de *Botal,* et la défendit avec talent contre *Bonaventure Granger,* docteur

de la faculté de Paris. Il prétendit que la saignée n'était pas assez généralement employée, et qu'elle convenait non-seulement dans les affections compliquées de malignité, mais même dans la dyssenterie et la goutte. Consultant sa propre expérience, il dit que la saignée doit être pratiquée dans la plupart des cas où les humeurs sont altérées ou en trop grande abondance. S'il survient des accidents après l'emploi de ce moyen, on ne peut les attribuer qu'à l'ignorance des médecins qui l'ont prescrit mal à propos. Ses saignées sont de deux à trois livres, et il se loue des brillants succès obtenus par cette méthode. Le médecin hippocratiste JOSSE VAN LOM préconise aussi le fréquent usage des déplétions sanguines, mais il porte cependant un jugement très-sage à cet égard, en disant que les saignées sont utiles au début des maladies aiguës, lorsque les forces sont suffisantes; mais il se garde de les pratiquer au déclin de ces affections. Faire couler le sang dans les fièvres malignes et les maladies causées par l'altération ou la dégénérescence des humeurs serait, dit-il, agir contre les véritables indications. L'état des forces était toujours son guide dans l'appréciation de l'utilité de la saignée.

Quand on voit ces nombreux efforts, pour combattre la prétendue infaillibilité de Galien et les absurdités des Arabes; quand on se pénètre des utiles travaux de nos observateurs hippocratistes, on croirait que la médecine va marcher sans entraves vers la perfection et secouer entièrement le joug des

préjugés. Mais qu'on se détrompe: le goût du merveilleux, une sorte d'enthousiasme frénétique pour tout ce qui présentait un caractère mystérieux, multiplia prodigieusement le nombre des partisans du Paracelsisme, basé sur la cabale et la magie. Astrologue et grand chimiste, *Théophraste Paracelse,* suisse du canton d'Apenzel, bâtit un nouveau système de médecine sur les ruines des doctrines anciennes; il brûla du haut de sa chaire les ouvrages de Galien et d'Avicenne, parce que, disait-il, ces auteurs avaient ignoré la magie et la cabale. Il ne rougit pas de dire que Galien lui avait écrit des enfers, et que lui-même avait disputé contre Avicenne dans les abîmes des séjours ténébreux: il consultait le diable quand Dieu ne voulait pas l'aider, se vantait de guérir les maladies incurables au moyen de certains mots ou caractères, et avançait que par la chimie il pouvait tout produire, même des êtres humains. Il se glorifiait de posséder la pierre de l'immortalité: toutefois il se laissa mourir avant sa cinquantième année! Armé de cette prétendue science occulte, Paracelse s'était emparé de l'empire médical en vrai conquérant, et ses dogmes furent presque reçus partout.

Le séjour de ce charlatan dans les Pays-Bas, où il dit avoir guéri beaucoup de malades, a naturellement concouru à y propager sa doctrine et à y séduire quelques-uns de nos médecins.

Henri Cornille Agrippa, de Nettesheim, qui pratiqua à Malines et y publia son livre *de Vanitate Scientiarum,* favorisa le plus l'introduction de la cabale et de la magie parmi les médecins belges.

En 1585, Jean Michel, d'Anvers, se rendit à Londres pour y prêcher le Paracelsisme; cet imposteur trompa partout les crédules avec sa pierre philosophale et sa médecine universelle. — Il nous a laissé une apologie du faux système de son maître, dans laquelle il rabaisse avec une effronterie sans égale les plus grands médecins de l'antiquité et élève au contraire Paracelse jusqu'aux nues.

Il importe, pour achever le tableau de la médecine de cette époque, de dire ici un mot sur les sciences occultes.

La folie de certaines personnes d'une part, l'ignorance des causes et des effets physiques de l'autre, ont donné cours aux idées de magie dans les siècles qui ont précédé la renaissance des lettres. Malgré les lumières qui venaient d'éclairer le monde, ces idées existaient encore au seizième siècle; elles étaient entretenues et par les imposteurs et par des hommes de bonne foi, dont les illusions prenaient leur source dans les écarts d'une imagination déréglée. Se voyant le plus souvent considérés comme sorciers par tout ce qui les entourait, et même poursuivis comme tels au nom de la loi, ils croyaient qu'en effet leur science avait quelque chose de réel et de mystérieux qui les élevait au-dessus du commun des hommes. Ceux qui avaient la mission d'éclairer les autres, n'avaient point encore eux-mêmes les yeux suffisamment dessillés; tout ce qui était merveilleux leur paraissait extraordinaire. A les en croire, la plupart des phénomènes de la physique expérimentale pouvaient passer pour des effets contraires à

l'ordre de la nature. Préoccupés de ces principes dictés par l'ignorance, il n'est point étonnant qu'ils aient réclamé l'autorité de la justice, et engagé les tribunaux à sévir contre des hommes qui ne se disaient sorciers que parce qu'en effet ils croyaient l'être.

La postérité doit toute sa reconnaissance à l'excellent Jean Weyer, qui seul osa opposer les armes de la raison aux préjugés destructeurs de son siècle; les relations intimes qu'il eut avec son maître Agrippa, la connaissance des prétendus secrets de ce dernier et ses grands et nombreux voyages formèrent son jugement et éclairèrent son esprit. On doit bien s'attendre aussi à ce qu'ayant embrassé la défense des sorciers, tout en combattant en général les superstitions, Weyer lui-même ait été considéré par ses contemporains comme un grand magicien. Il découvrit à Fez et à Tunis les fourberies des prétendus sorciers de ces deux villes, et cette découverte fut peut-être la première cause qui le fit réfléchir sur les opinions régnantes.

Weyer écrivit sur les prestiges des démons, un livre immortel, dans lequel il tend à démasquer les funestes erreurs que les condamnations et l'horrible cruauté des inquisiteurs avaient accréditées contre les sorciers. Dans son épître dédicatoire à l'empereur, il le supplie de ne point faire couler le sang innocent des sorciers. Au début de son ouvrage, il a recours à un artifice, en admettant l'influence du diable, et rapporte à l'appui plusieurs anecdotes qu'il est bien loin de croire véritables. Il fait aussi un dénombrement chimérique des démons; il les divise en ban-

des et légions, leur donne des noms particuliers, dépeint leur figure, leurs mœurs, leur caractère et indique leurs emplois. Mais ensuite, il fait voir qu'on a tort d'attribuer une foule de phénomènes naturels à l'esprit malin, et que plusieurs prétendus miracles sont le résultat de la souplesse extraordinaire et de l'habileté des charlatans, sans que le démon y prenne la moindre part. « C'est une absurdité grossière, dit- » il, de croire que Satan se serve des sorciers comme » de ses ministres; car il n'a pas besoin d'eux pour » faire beaucoup de mal. Les possédés ne sont ordi- » nairement que des femmes hystériques ou mélan- » coliques dont l'esprit est aliéné. » Son traité sur les erreurs que l'imagination peut produire chez les personnes mélancoliques, mérite d'être lu. Il réfute la fable de la métamorphose des sorciers en loups; s'attache à détruire, autant que possible, tous les préjugés de ce genre par des raisons tirées de l'histoire, et démontre que les onguents magiques sont des moyens narcotiques, stupéfiants et enivrants qui dérangent l'imagination. Le cauchemar n'est point un démon, mais seulement l'effet d'un sang trop épais. Il rejette de même les récits fabuleux, généralement admis dans ce temps, de vomissements de matières étrangères, comme d'épingles et de noyaux de cerises qui germent et se développent dans le corps. Il termine par l'apologie des sorciers, qu'il dépeint comme des gens dont la mélancolie a troublé le cerveau, et qui s'imaginent avoir commerce avec le diable, durant l'accès de l'humeur noire qui les plonge dans de sombres et effrayantes rêveries. Pour lui, ces soi-disant sorciers sont plus dignes de compassion que de châtiment.

Weyer dut naturellement rencontrer beaucoup d'adversaires. Un de ses antagonistes recommande l'épreuve de l'eau pour reconnaître si un homme est ou n'est pas sorcier. L. Lemnius a également écrit sur les sciences occultes; mais son ouvrage *de Miraculis occultæ naturæ,* atteste seulement sa crédulité; il explique tous les miracles par la sympathie et l'antipathie des émanations. Ainsi, d'après lui, la noix muscade, suspendue au corps, est plus active chez l'homme que chez la femme. Il croit que la corneille conçoit par le simple aspect du mâle et par l'absorption des larmes; que certains poissons font leurs petits par la bouche, et que la vermine est le résultat de la putréfaction, sans qu'il y ait besoin de semence pour la produire. Les démons eux-mêmes n'engendrent point de maladies; mais ils se servent des humeurs des personnes mélancoliques pour faire naître en elles toutes sortes d'idées singulières, et pour tromper leurs sens. Il pousse la crédulité jusqu'au point de croire que le cadavre d'un homme assassiné saigne à l'apparition du meurtrier.

Jamais l'astrologie ne fut plus répandue et plus généralement étudiée comme une science utile qu'au XVIe siècle. Jamais on n'entendit tant parler de prédictions par les astres, les signes du zodiaque et par les songes, qu'à cette époque où tout courbait sous la domination du mysticisme. Chaque jour voyait s'accroître le nombre des enthousiastes et des fanatiques, aux yeux desquels une imagination ardente faisait apparaître tous les objets qu'ils désiraient voir. Chaque événement remarquable était précédé par quelque signe ou quelque miracle.

La coutume généralement établie de faire écrire par des médecins des calendriers, contenant l'annonce du temps et l'interprétation des constellations, contribua surtout d'une manière efficace à propager l'astrologie et à en faire une partie intégrante de l'art de guérir.

Parmi ces calendriers, nous rencontrons le grand et perpétuel almanach de *Van Bruhezen*, et non celui de *Rapardus*, comme *Sprengel* le dit à tort. L'auteur le composa vers l'an 1550, à l'usage de la ville de Bruges. Il le régla exactement sur les principes de l'astrologie judiciaire, dans laquelle il croyait avoir fait de profondes découvertes. Il détermina avec la précision la plus scrupuleuse le moment favorable à la purgation, aux bains, à la saignée; il poussa même son attention jusqu'à indiquer les jours et les heures les plus propres à se faire raser. Le magistrat de Bruges goûta extrêmement ce dernier article, et en conséquence, il ordonna « à » tous ceux qu'il appartiendrait, de se conformer » ponctuellement à l'almanach de maître *Bruhesius*, » faisant très-expresses inhibitions et défense à qui» conque exerçait dans Bruges le métier de barbier, » de rien entreprendre sur le menton de ses conci» toyens pendant les jours que le nouvel almanach » avait déclarés contraires à cette opération. »

Heureusement peu de médecins partagèrent l'opinion superstitieuse de Bruhesius. Plusieurs d'entre eux écoutèrent la voix de la raison, et y répondirent au point de fronder en face les préjugés astrologiques. De ce nombre fut François Rapardus, philosophe et médecin de Bruges : il fut indigné

de l'ordonnance du magistrat de sa ville natale, et ne négligea rien pour guérir le public de son aveugle crédulité. Pour mieux atteindre son but, il publia, à son tour, un almanach dans lequel il combattit les préjugés de son temps avec toutes les armes de la raison. Cornille Scutius, également de Bruges, mit au jour un almanach qui contient une bonne critique de l'almanach de *Van Bruhezen*, et qui, sous ce rapport, est loin d'être dépourvu d'intérêt.

A l'époque où nous nous trouvons, l'union de l'astrologie avec la médecine était regardée comme indispensable aux progrès de la science pratique; cette manière de voir était si répandue, qu'en général on en faisait dépendre le succès dans le traitement des maladies. Or, il n'est presque pas nécessaire de faire observer combien la saine doctrine a dû souffrir de cette union monstrueuse, et combien l'astrologie a dû contribuer à faire des victimes.

Henri de Lindhout, de Bruxelles, et Henri Brucæus, s'élevèrent courageusement contre des préjugés si éminemment ridicules. Les ouvrages du premier sur l'astrologie contribuèrent à dessiller les yeux de tous ceux qui n'étaient point absolument dépourvus du sens commun; les objections du second sont également très-sensées * : « Si l'on admet, dit l'au-
» teur, que les astres donnent naissance à tous les
» phénomènes sublunaires, et qu'ils influent sur les
» forces de l'âme et sur la moralité de l'homme, il est

* Elles se trouvent rassemblées dans les *Miscellanea* de H. Smet, d'Alost.

» impossible alors de croire au libre arbitre; nous » sommes, d'après cela, esclaves du Ciel et personne » n'est responsable de ses actions. »

Cette même tendance vers la chiromancie se retrouve chez Ronss, médecin recommandable toutefois sous d'autres rapports. Ce qui étonne vraiment chez lui, c'est l'aveugle confiance qu'il attache à des êtres, à des influences imaginaires. Ainsi il annonce pourquoi la corne du pied de l'âne sauvage et celle de l'âne domestique, qui n'a pas de taches noires, sont des spécifiques contre le maléfice nommé *Ligature* : c'est, dit-il, le naturel lascif de ces animaux qui imprime à leurs parties cette vertu. Ce n'est vraiment qu'avec peine que l'on voit chez cet auteur des observations du premier mérite être accolées à des erreurs si absurdes.

De toutes les branches de la magie, celle qui fut la plus ruineuse par l'influence qu'elle exerça sur la médecine, c'est l'alchimie, cette prétendue science qui apprend à perfectionner les métaux imparfaits, à les métamorphoser en or, et qui fut à la mode durant presque tout le XVIe siècle. Josse Van Balbian, d'Alost, était follement passionné pour la recherche du grand œuvre; l'ouvrage qu'il publia sur l'alchimie n'est pas toutefois dénué d'intérêt.

Plusieurs médecins attachaient des vertus merveilleuses aux *philtres*. Jean Boeckelius, dans un ouvrage publié en 1599, prétend les expliquer et les connaître.

Jean Taisnier, d'Ath, grand partisan de l'astrologie judiciaire et de la chiromancie, attache une haute importance à la vertu du magnétisme. Une dispute s'alluma à ce sujet entre Glocenius et le jésuite Roberti, de S.t-Hubert; elle fut des plus vives : Glocenius fut appuyé par Van Helmont, qui prit la défense du magnétisme contre Roberti; celui-ci toutefois sortit vainqueur de la lutte, et démontra, en parlant le langage de la saine raison, combien les arguments en faveur de cette science étaient futiles : il n'hésita pas à proclamer que les magnétiseurs et ceux qui les prônent ne sont, à tout prendre, que des imposteurs.

Si l'on se représente les nombreux écarts auxquels fut en butte l'esprit humain, et le règne tyrannique qu'usurpa la superstition pendant le cours de ce siècle, on ne s'étonnera guère de ce qu'un système, qui avait pour base le mysticisme, ait trouvé si facilement, et en dépit du bon sens, accès parmi le commun des hommes. Les écarts d'un esprit en délire, qui composaient le Paracelsisme, se présentaient sous des couleurs plus vives, et avaient sur les hommes un ascendant bien autrement fort que les conclusions sévères de la froide raison. Il nous est cependant agréable de pouvoir constater que plusieurs de nos médecins ont repoussé les doctrines spagiriques, et les ont jugées comme elles le méritaient. Henri Brucæus range Paracelse parmi les empiriques les plus grossiers. Dans une lettre adressée à H. Smet, Jean Van den Broeck, dit *Paludanus*, de Louvain, ne juge pas d'une manière plus favorable le Paracelsiste *Severin De Ribe*. Henri Smet, qui

avait fait ses études dans les écoles d'Italie, s'est donné une peine infinie pour renverser la théorie de Paracelse. C'est lui qui engagea Brucæus à attaquer la doctrine de cet alchimiste sur la nature des maladies; lui-même dévoila la jactance du fanatique qui prétendait guérir tous les maux incurables indistinctement, et montra que ces maux restaient cependant rebelles à tous les moyens thérapeutiques employés par lui.

Mais l'homme qui sapa le plus profondément le Paracelsisme, en même temps qu'il fit crouler le système de Galien, fut J. B. Van Helmont. Ce grand et excellent critique acquit ainsi un nouveau droit à la reconnaissance générale, et les doctrines qu'il professa marquèrent une ère toute nouvelle dans l'histoire médicale de notre patrie. Nous en parlons dans le chapitre suivant.

Consultez *J. J. De Smet,* Histoire de la Belgique, etc. — *Moreri,* le grand Dictionnaire historique, etc. — *Paquot,* Mémoires pour servir à l'histoire littéraire, etc. — *D. Leclerc,* Histoire de la médecine, etc. — *Eloy,* Dictionnaire historique de la médecine, etc. — *Mahon,* Histoire de la médecine clinique, etc. — *W. Black,* Histoire de la médecine et de la chirurgie, etc. — *K. Sprengel,* Histoire de la médecine, etc. — *Dezeimeris,* Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, ou Précis de l'histoire générale, technologique et littéraire de la médecine, suivi de la bibliographie médicale du dix-neuvième siècle, et d'un répertoire bibliographique par ordre de matières. Paris, 1828-1836, in-8°, deux volumes et demi en cinq parties. — *De Feller,* Dictionnaire historique ou Histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. Paris, 1821-1824, in-8°, 13 vol. — *Haller,* Hermanni Boerhaave, Methodus studii me-

dici cum amplissimis auctariis. Amsterdam, 1751, in-4°, en deux parties. — *Haller,* Bibliotheca medicinæ practicæ qua scripta ad partem medicinæ practicam facientia a rerum initio (ad annum 1707) recensentur. Bâle et Berne, 1776-1788, 4 vol. in-4°. — *Kestner,* Bibliotheca medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delectu circonscripta et in duos tomos distributa. Jenæ, 1746, in-8°. — *Foppens,* Bibliotheca Belgica, sive virorum in Belgio vita, scriptisque illustrium catalogus, librorumque nomenclatura, continens scriptores a clarissimis viris Valerio Andrea, Auberto Miræo, Francisco Sweertio aliisque recensitos usque ad annum 1680. Bruxellis, 1739, 2 vol. in-4° avec portraits. — *A. Miræi* Elogia illustrium Belgii scriptorum. Antverpiæ, 1602, in-12. — *Valerii Andreæ,* Bibliotheca Belgica, de Belgis vitâ, scriptisque claris præmissa typographica Belgii totius seu Germaniæ inferioris descriptione; editio renovata et tertia parte auctior. Lovanii, 1643, in-4°. — *F. Sweertii,* Athenæ Belgicæ, etc. Antverpiæ, 1628, in-folio. — *Castellani,* Vitæ illustrium medicorum qui toto orbe ad hæc usque tempora floruerunt. Antverpiæ, 1617, in-12. — Bibliothèque des Antiquités Belgiques, par E. Marshall et F. Bogaerts, Anvers, 1833-1836, 2 vol. in-8°. — *Biographie nationale,* ou Dictionnaire historique de tous les hommes morts et vivants nés dans le royaume des Pays-Bas, qui se sont rendus célèbres par leurs talents, leurs vertus ou leurs actions, par une société de gens de lettres. Bruxelles, 1828, 2 vol. in-8°. — *Becdelièvre* (le comte de), Biographie liégeoise. Liége, 1836, in-8°.

SECTION II.

État de la Médecine belge, depuis l'apparition du système de J. B. Van Helmont, jusqu'à la suppression de l'Université de Louvain.

Jean-Baptiste Van Helmont, le chef des spiritualistes et le plus puissant adversaire de la médecine de Galien, naquit à Bruxelles en 1577. Cette illustration belge, issue de la noble famille des *Stassart,* était seigneur de Mérode, de Royenburgh, d'Oirschot et de Pellines. Il suivit les cours de l'Université de Louvain avec un si brillant succès, qu'à l'âge de dix-sept ans on voulut lui conférer la maîtrise en philosophie; mais il refusa modestement cet honneur, alléguant que son esprit était plus meublé de mots que de science, et qu'il ne possédait en tout que l'art de la dispute. Il alla s'asseoir sur les bancs de l'école des Jésuites pour entendre les leçons sur la magie du fameux démonographe le père Martin Delrio. Entraîné vers les sciences médicales et naturelles, il étudia *Dioscoride, Fuchs* et *Fernel;* apprit par cœur les Aphorismes d'Hippocrate, lut deux fois les œuvres de Galien, d'Avicenne et de plusieurs autres médecins grecs et arabes, et étudia avec soin les ouvrages des modernes. Mais il fut peu satisfait de la doctrine exposée dans les écrits de ses devanciers; il sentait bien qu'il était en état de discuter sur toutes sortes de maladies; mais il devait avouer son impuissance à guérir le moindre mal. Une circonstance fortuite fut en partie cause de



CH. ONGHENA SC.

son éloignement pour les systèmes en vigueur à son époque : ayant porté les gants d'une jeune fille, infectée de la gale, il fut atteint de cette dégoûtante infirmité. Les médecins galénistes qu'il consulta, l'attribuèrent à la combustion de la bile, à l'état salin du phlegme, et lui conseillèrent des purgatifs qui l'affaiblirent sans le guérir. Dès-lors, il considéra comme trompeur et incertain le grand art de rendre la santé aux malades, et peut-être s'en serait-il tout-à-fait dégoûté si, dans une vision, il ne lui eût été enjoint de se faire médecin. Ainsi se trouva tracée la carrière qu'il dut parcourir.

Pendant trente ans, jour et nuit, Van Helmont travailla à réformer la médecine, et visita les principales contrées de l'Europe dans le but d'augmenter ses connaissances. De retour dans sa patrie, il se retira à Vilvorde pour s'y livrer à des expériences chimiques qui souvent manquèrent de lui coûter la vie. Il préféra le silence de son laboratoire aux offres séduisantes qui lui furent faites par plusieurs monarques, et quoiqu'il restât toujours sédentaire, il prétend avoir guéri par an plusieurs milliers de malades.

Un des titres les plus solides de la gloire de Van Helmont, c'est que nul autre n'a contribué autant que lui à la chûte du Galénisme dégénéré des écoles de son temps. On est frappé de la force de ses raisonnements contre la théorie galénique de la fièvre, et lorsqu'il cherche à combattre l'influence des humeurs cardinales sur les différentes espèces de fièvres, sa sagacité et sa justesse d'esprit sont vraiment étonnantes. Il réfute avec non moins d'énergie l'idée de la putrescence du sang en circulation.

Cette décomposition, dit-il, ne saurait avoir lieu, à cause de l'esprit vital qui réside dans le sang; mais dès que le fluide a quitté les vaisseaux, alors il subit un premier degré de dégénérescence, c'est-à-dire la coagulation qui se remarque, par exemple, dans la pleurésie. « Bacon, dit M. Dezeimeris, n'a » pas mieux dévoilé la stérilité de la méthode syllo» gistique ou aristotélique dans l'état des sciences, et » toute la physique hypothétique sur laquelle repo» sait là physiologie d'alors, croule sous ses attaques » comme sous celles des plus puissants promoteurs de » la physique expérimentale. »

Tant que Van Helmont se contente du rôle de critique, il est admirable; mais il n'en est pas tout-à-fait de même, quand il prétend construire à son tour; c'est ce dont on se convaincra tout-à-l'heure par l'exposition de sa doctrine. Il prend pour base de son système, les principes des spiritualistes, et range parmi les causes déterminantes des maladies, l'influence des mauvais génies, le pouvoir des magiciens et l'action occulte des sorciers. L'archée de Paracelse forme un des points capitaux de sa théorie; mais il y attache des idées plus claires et plus physiologiques: l'archée, qui est le principe le plus subtil du sang, est le fondement de la vie et de toutes les fonctions de l'économie animale. On peut voir au chapitre où je traite de la physiologie, que Van Helmont, dans son langage figuré, entendait par son *archée* ce qu'Hippocrate comprend sous le nom de *nature,* ce que Stahl désigna plus tard sous celui d'*âme,* et ce qu'on indique aujourd'hui sous la dénomination de *forces vitales.*

C'est en vain qu'on chercherait l'origine des ma-

ladies dans l'intempérie des quatre humeurs, puisque ces humeurs ne sont pas telles qu'on les conçoit, ou dans la lutte que les éléments ont entre eux, dans les qualités nuisibles des venins ou des matières contagieuses : elle réside uniquement dans l'état souffrant, la colère, la frayeur de l'archée ; la cause éloignée des maladies peut être considérée comme la semence idéale de cette dernière. — La maladie n'est pas un état négatif, c'est au contraire une réalité aussi positive que la santé elle-même. En veut-on la preuve ? elle est dans la marche périodique des affections et dans leurs crises, qu'on ne peut expliquer autrement que par les intentions et les impulsions morbides de l'archée qui, de l'estomac où elle commande en despote, envoie avec impétuosité son ferment vers d'autres systèmes organiques. C'est ainsi que Van Helmont expliquait l'épilepsie et l'aliénation mentale, dont il a donné une très-bonne description ; c'est également d'après les mêmes principes qu'il parle de la goutte, qui ne provient pas d'une fluxion et n'a pas son siége dans le pied douloureux, mais suppose toujours une erreur de l'esprit vital ; l'élément goutteux agit sur les semences dans lesquelles l'esprit vivifiant développe principalement son action, et c'est ainsi que la maladie se propage par la génération. Mais si pendant la vie, au lieu d'altérer les semences, elle se porte sur le suc articulaire, notre auteur y voit une preuve de la prudence de la nature, qui prodigue tous ses soins à la conservation des espèces et aime mieux altérer les humeurs des articulations que la semence elle-même. La goutte acidifie le suc articulaire qui se coagule par

les acides. — Le duumvirat, formé par l'estomac et la rate, est la cause de l'apoplexie et du vertige. — La pneumonie se développe parce que l'archée, dans un mouvement de rage, lance aux poumons des acides âcres qui en provoquent l'inflammation. — L'hydropisie prend naissance, lorsque la colère de l'archée empêche la sécrétion des reins.

Mais de toutes les maladies, la fièvre est celle qui paraissait le plus confirmer l'idée que Van Helmont s'était formée de la puissance sans bornes de l'archée: il partait du principe que la même cause, qui détermine les actions dans l'état physiologique, produit aussi les mouvements contre nature dans l'état pathologique. Les causes de la fièvre sont toutes plutôt propres à offenser l'archée qu'à produire une lésion dans la structure des parties ou à altérer le mélange des humeurs; les symptômes de cette maladie démontrent d'ailleurs ce principe : ainsi le froid est l'état de frayeur ou d'ébranlement de l'archée, la chaleur résulte de ses mouvements désordonnés, et prouve qu'elle est disposée à réagir. Il dit expressément que toutes les fièvres ont leur *siége dans les voies digestives* ou dans le duumvirat, et que l'archée exerce une influence spéciale sur l'estomac. Pour ne pas affaiblir par une traduction le tableau tout-à-fait poétique qu'il trace des fièvres essentielles qui ont leur siége dans l'estomac, j'en fournis ici le texte original : *Nidus ergo febrium in primis est officinis : extenditur scilicet a pyloro, per duodenum, et vasa ibidem multiplicia, intestina item, venas mesenterei, lienem, usque ad hepar. Meam de sede febrium doctrinam confirmant nausea præcipue carnium piscium,*

et quæ facile cadaveris instar olent, perhorrescentia, mox a febrium introïtu; sitis item, inappetentia, cephalalgia syncipitis, hemicrania sinistri lateris, deliria, sopor, vigilia, anxietates topicæ circa os stomachi, ructus nidorosi, consternata digestio, vomitus, linguæ quoque amaror, siccitas, fissuræ, nigredo, etc. — At saltem hinc patet, stomachum esse palæstram certaminis febrilis. Tum huic conceptui statim suffragatur sitis, plerasque febres comitans. — Appetitûs ergo subitanea aversio, horrorque ciborum, potuumque fastidiosus delectus in febribus, sitis pene insatiabilis, vomitus, nausea, anxietas cum suspiriis, vigilia subinde continua, non ravus denique sopor, vel deliria, locum, sive sentinam febrilem, detegunt, accusantque stomachum ejusve vicina. Cette citation prouve péremptoirement que l'idée-mère, la base du *physiologisme moderne* se trouve renfermée dans la doctrine de Van Helmont. Cette manière de voir sur les fièvres essentielles localisées dans l'estomac, qui a tant agité les médecins de notre époque, et dont M. Broussais a cru devoir se proclamer le fondateur, appartient primitivement, non-seulement à Van Helmont, mais aussi à une de nos célébrités du XVII[e] siècle, au savant et modeste Rega, qui a amplement développé cette doctrine, ainsi que nous le prouverons plus loin. Nous dirons seulement en passant que tel est à cet égard, le silence absolu du réformateur français, qu'il ne cite même pas les sources auxquelles on est porté à croire qu'il a pu puiser.

Au lieu d'attribuer, comme les Anciens, plusieurs maladies aux catarrhes et aux fluxions, Van Helmont

les regarde comme l'effet des erreurs de l'archée qui augmente outre mesure la masse du *latex,* humeur dont les Anciens ont entièrement méconnu la nature. Cette humeur est le sérum du sang qui n'a pas encore pris part à la nature saline de ce fluide; les mucosités expulsées par l'expectoration dans le catarrhe, et celles que rejettent les fosses nasales dans le coryza, ne découlent pas de la tête, et ne sont pas sécrétées par les artères, mais proviennent du superflu des aliments qui demeure adhérent aux parois supérieures du pharynx.

Ses idées sur l'inflammation, plus exactes que celles des dogmatiques ses prédécesseurs, sont très-remarquables; il dit positivement que la maladie tient à l'irritation et qu'elle attire le sang: or, dans son style toujours figuré, il désigne cette irritation par le terme d'*épine.* Dans la pleurésie, l'épine provient ou des affections de l'archée ou de l'air inspiré; l'archée envoie vers la plèvre les acides qui y coagulent le sang, irritent la trame organique et développent l'épine de l'inflammation. Mais, il est vrai, Van Helmont n'explique pas avec toute la clarté désirable, comment l'archée peut lancer son ferment acide dans les parties éloignées, puisque, suivant lui, la masse du sang ne subit jamais d'altération: cependant il nous fait connaître expressément que cet acide s'engendre hors des vaisseaux et qu'il contribue à la coagulation du sang.

On ne peut lui contester la gloire d'avoir *localisé* plusieurs maladies attribuées avant lui aux vices généraux des humeurs. D'abord il soutient que les maladies locales se manifestent, sans que le système

entier y prenne part, et blâme en plusieurs endroits les Galénistes pour avoir attribué la gale, les ulcères cutanés et les congestions aqueuses, aux vices généraux des humeurs, plutôt qu'aux affections de la force sécrétoire. Ainsi la dysenterie est due à une irritation locale du canal intestinal, et ne diffère des autres inflammations que par son siége. De même les flatuosités tiennent au développement local des gaz, de l'acide carbonique dans l'estomac, et du gaz inflammable dans les intestins; ce développement reconnaît pour cause la lenteur et l'inertie de l'archée.

Van Helmont croit que c'est l'estomac qui est d'abord affecté dans les maladies épidémiques, parce que l'air qui pénètre dans l'économie par la respiration, passe à travers le diaphragme, et porte les odeurs dont il est imprégné jusques dans l'estomac. C'est pour cette raison que la peste attaque d'abord le ventricule avec *fureur,* et c'est de là que proviennent les douleurs d'estomac et les vomissements.

Quoiqu'il affecte partout une prédilection pour le spiritualisme, il rend cependant hommage à l'anatomie, qu'il regarde comme une science essentiellement utile dans l'étude de la médecine; et il regrette que la partie pathologique de cette science soit encore si peu avancée: il rapporte même quelques autopsies, entre autres celle d'un pestiféré, dans l'estomac duquel il trouva trois escarres, qui avaient perforé les tuniques de ce viscère. Il ajoute qu'il a vu des escarres semblables dans l'estomac d'une fille qui s'était empoisonnée avec de l'arsenic.

La thérapeutique de Van Helmont consistait à

combattre les souffrances de l'archée, à la stimuler, à régulariser ses mouvements, tout en dirigeant son attention sur l'altération locale des humeurs. Pour parvenir à ce but, il avait recours à la diététique, et agissait sur l'imagination de ses malades : de-là cette foi superstitieuse qu'il avait dans l'efficacité de certaines paroles, pour la guérison des maladies de l'archée, et celles produites, selon lui, par les sortiléges et les mauvais génies; de-là l'enthousiasme avec lequel il embrassa la défense du remède universel, auquel il donna le nom de *liquor alkahest, ens primum salium.* Ses découvertes chimiques lui avaient appris la vertu de plusieurs remèdes du règne minéral : les mercuriaux, les antimoniaux, l'opium et le vin sont, dit-il, particulièrement agréables à l'archée, lorsqu'elle est en fureur dans les affections fébriles. — Parmi les préparations hydrargyriques, il recommande surtout le protochlorure de mercure, qu'il appelle *mercure diaphorétique,* et il l'emploie dans toutes les fièvres, les hydropisies, les maladies du foie, et les ulcères du poumon. Il fait usage du précipité blanc (hydrochlorate mercurio-ammoniacal) et du précipité rouge (oxide de mercure au maximun), à l'extérieur, dans les ulcères. Les principaux antimoniaux auxquels il a recours dans les fièvres, sont le soufre doré et l'*antimoine diaphorétique,* remis en honneur dans ces derniers temps par M. Recamier, de Paris, sous le nom d'*oxide blanc d'antimoine.*

Van Helmont ne s'attachait pas à combattre directement les altérations des fluides sécrétés; en effet, comme elles sont en tout subordonnées aux troubles éprouvés par l'archée, il veut qu'on régularise seu-

lement cette dernière, pour que les ferments acides et les autres acretés cessent de naître. Ainsi il dit que, dans la goutte, on ne doit pas avoir le moindre égard aux acides, qui sont toujours le produit de l'affection; et si ses disciples et ses sectateurs avaient médité cet excellent principe, l'on n'eût pas vu tant de pernicieuses erreurs se glisser dans le traitement de cette maladie, comme dans celui d'un foule d'autres affections.

« Le sang ne subit jamais d'altération tant qu'il est en circulation, les erreurs seules de l'archée provoquent la pléthore et la congestion, et la saignée devient une opération inutile : elle peut même devenir nuisible en diminuant la masse de l'esprit vital qui agit dans le sang, et produire l'étisie. » A cette époque où la saignée était inconsidérément et à tout propos recommandée par les partisans de L. Botal, Van Helmont rendit à la médecine pratique un grand service en démontrant les suites fâcheuses vers lesquelles conduit l'abus des déplétions sanguines, et surtout en faisant bien ressortir le résultat fâcheux qu'ont ces moyens sur la manifestation des crises, par la faiblesse extrême à laquelle souvent ils donnent lieu. Ce que l'*Hippocratisme* de l'époque actuelle a fait à l'égard du Broussaisisme outré, notre réformateur le fit pour ainsi dire à l'égard de l'école de Botal. Cependant on ne peut s'empêcher de dire que Van Helmont se montra par trop hématophobe, bien que tout ce qu'on a dit sur son refus de se faire saigner, lorsqu'il fut atteint de la pleurésie dont il mourut le 30 décembre 1644, ne soit qu'un tissu de grossiers mensonges.

Une altération quelconque des sécrétions supposant toujours aux yeux de Van Helmont un dérangement dans l'archée, et les évacuants étant presque tous de nature à épuiser les forces des malades, il avait sinon proscrit, du moins considérablement restreint l'usage de ces remèdes, et avait émis d'excellents principes au sujet de leur emploi. Ainsi, lorsque les premières voies sont remplies de saburres apportées du dehors, on doit, d'après ses prescriptions, avoir recours à ceux des purgatifs qui agissent avec le plus de douceur et sans affecter les forces.

Le traitement de l'illustre médecin brabançon, dans les maladies chroniques, consiste à réveiller l'activité de l'archée par les stimulants; mais il cherche à trouver des moyens spécifiques à chaque genre de maladie. Ce génie était né pour faire marcher la médecine dans la voie du progrès; il avait compris que les affections si nombreuses et si variées auxquelles l'humanité est sujette, doivent avoir des remèdes différents et propres à chaque espèce, à chaque individualité morbide.

La plupart des autorités médicales de nos jours placent Van Helmont sur la même ligne que Paracelse; mais la distance qui sépare ces deux hommes est immense. Les idées de Paracelse tiennent du délire, celles de Van Helmont annoncent un profond génie. On s'arrête avec plaisir sur les écrits du médecin belge, et c'est seulement en étudiant ses œuvres sans prévention, que l'on acquiert la conviction que, malgré son attachement aux idées superstitieuses de l'époque, il substitua des observations neuves, des vues ingénieuses aux hypothèses

qui avaient régné jusqu'alors, et qu'il sut signaler une foule d'erreurs théoriques et pratiques, tout en proclamant des principes admirables que les médecins, faute de connaissances historiques, ont depuis considérés comme le résultat des travaux entrepris par des modernes. Que les détracteurs du mérite de Van Helmont étudient la marche générale de la médecine pendant le XVIIe siècle, et ils se convaincront de la haute importance qu'offre le système de cette imposante célébrité, et des progrès incontestables qu'elle a fait faire à la médecine. En effet, à cette époque, les idées de Van Helmont se propagèrent dans toute l'Europe et y furent si bien reçues, qu'elles rencontrèrent une foule d'apologistes et peu d'adversaires.

Ainsi que nous venons de le dire, le système de Van Helmont ne fut connu que vers le milieu du XVIIe siècle: peu de médecins, il est vrai, l'adoptèrent sans y faire des changements; l'on doit en chercher la cause dans la propagation d'un système philosophique, dont les principes étaient directement opposés aux idées spiritualistes de notre auteur. C'est la philosophie de *René Descartes* qui rassembla des preuves à l'appui de la doctrine des ferments, qui rabaissa les principes spiritualistes de Van Helmont au niveau des êtres matériels, et qui dirigeant les théoriciens vers ses idées sur la forme des atômes, donna à la théorie médicale une face toute nouvelle. Les ferments créés par Van Helmont pour expliquer les fonctions du corps, devinrent la base du système de Descartes, et la plupart des médecins belges adoptèrent ses principes pendant

nombre d'années et avec tant d'empressement, que l'on peut affirmer sans exagération que la Belgique fut, pour ainsi dire, la patrie de la philosophie Cartésienne. En 1663, le nonce du pape à Louvain tenta d'effrayer les partisans de cette doctrine, afin de mettre obstacle à ses progrès ultérieurs; mais ses efforts restèrent sans résultat. Déjà la doctrine des ferments de Van Helmont et les tourbillons de Descartes étaient enseignés comme autant d'articles de foi. Nos philosophes et nos médecins tentèrent ensuite des expériences pour prouver l'exactitude des raisonnements mis en avant par Descartes, et la pratique ne tarda pas à subir toute l'influence des idées de ces deux célèbres réformateurs.

La découverte de la circulation du sang par le grand *Harvey,* répandit un jour nouveau sur les phénomènes de l'état de santé et de maladie, qui furent dès-lors envisagés sous un point de vue plus conforme à la raison. Cette importante découverte fit concevoir aux médecins une juste défiance des raisonnements philosophiques, et les engagea à prendre l'expérience et l'observation pour guides. La circulation Harveyenne fut connue à Louvain vers le milieu du XVIIe siècle, et, il faut le dire, y rencontra de puissants adversaires. Mais en 1652, le professeur Vopisc Fortuné Plemp, cédant à l'évidence de la vérité, passa publiquement dans le camp des défenseurs de la nouvelle doctrine : cette conversion eut l'influence la plus heureuse sur nos médecins, qui ne tardèrent pas à abandonner presque tous la doctrine des Anciens. Mais le nombre de ceux qui profitèrent réellement

de la grande découverte du médecin anglais, destinée à changer la face de la science, fut d'abord très-petit, et ce ne fut qu'après bien des tâtonnements qu'on atteignit enfin le but.

Le système de Van Helmont inspira François Deleboe Sylvius, dans la création de sa chémiatrie, théorie médicale évidemment modifiée de celles des ferments et des atômes, par conséquent dénuée du mérite de l'originalité. Le système de Deleboe ne laissa pas moins d'être très-répandu dans notre pays, vers la dernière moitié du XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe. Son auteur faisait table rase des principes de l'ancienne école, et attribuait toutes les fonctions et toutes les maladies à la forme et au mélange des molécules des humeurs, à la fermentation, à l'effervescence, à la précipitation, à la distillation des éléments chimiques. Sa méthode curative consistait exclusivement dans l'emploi des réactifs chimiques.

Ce système fit un mal sensible, en éloignant les médecins de la route de l'observation, en représentant les éléments de la nature, si souvent insaisissables, comme des choses appréciables par nos sens.

Passons en revue les principaux médecins qui ont écrit pendant cette période.

Dinghens de Dinghen, natif de la Campine liégeoise, docteur en médecine et professeur royal à l'Université de Louvain, admet avec Van Helmont un feu existant dans le cœur, qu'il considère comme le produit d'une espèce de fermentation développée dans

le sang. Il traitait de ridicule l'opinion de ce réformateur, qui ne voit dans la vie que des impressions de son archée. Dans l'explication des fonctions du cerveau, Dinghens suivait la doctrine cartésienne, dans laquelle la glande pinéale est considérée comme le siége de l'âme. Sa définition de la fièvre est : *Focus naturalis interdum magis, interdum minus, sed semper depravatim bulliens aut morbose fermentescens.*

Paul de Sorbait, du Hainaut, publia de très-bonnes observations pratiques; mais sa théorie ne se compose que d'un tissu de rêveries paracelsiques et cabalistiques; sa Médecine théorique et pratique ne mérite guère d'être lue.

François Van den Zype, professeur d'anatomie à l'Université de Louvain, sa ville natale, florissait vers la fin du XVIIe siècle. Il s'acquit déjà l'estime générale, lorsqu'il n'était encore que lecteur d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles; ce qui amena son élévation au grade de professeur. Ce médecin, partisan du système chimique et de la circulation du sang, a donné un Résumé des connaissances médicales de l'époque. La faculté de médecine de Louvain a conservé long-temps cet ouvrage au nombre de ses livres classiques.

L'infatigable Philippe Verheyen, de Verrebroek, se montrait partisan des principes des Anciens; toutefois il ne répudiait pas ceux de Van Helmont, de Descartes et de Deleboe. Selon lui, l'apoplexie est pro-

duite par un obstacle survenu au cours des esprits, occasionné par les humeurs séreuses et pituiteuses. Après la saignée, il conseille dans cette maladie les antimoniaux et les vomitifs comme révulsifs sur les intestins; le malade doit être couché la tête élevée pour empêcher l'afflux des humeurs. Dans les cas désespérés et quand même il ne soupçonne pas l'extravasation du sang, il ose conseiller l'application du trépan. Il admet avec Sylvius, que la cause de l'épilepsie consiste dans un acide volatil. « La fièvre est le simple résultat de l'effervescence violente et contre nature, du sang et des autres humeurs du corps, laquelle est suscitée soit par des causes externes, soit par les ferments internes, dans lesquels le suc nourricier se trouve converti, lorsqu'il se mêle à la masse du sang. L'effervescence des esprits vitaux est la source des fièvres quotidiennes, celle du soufre produit les fièvres continues, et les ferments externes de nature maligne provoquent les fièvres malignes. Tous les spasmes et toutes les convulsions reconnaissent pour cause l'explosion du sel et du soufre avec les esprits animaux. Les affections hypochondriaques et hystériques ont leur source dans le désordre des esprits animaux, dépendent ordinairement de la purification vicieuse du sang dans la rate, où un mauvais principe fermentescible, chargé de sel et de soufre s'unit avec ces esprits vitaux et les dérange. Verheyen s'écarte de la doctrine des chimistes de son temps en ce qu'il préconise la saignée comme un excellent moyen pour tempérer la fermentation contre nature.

François Mercure Van Helmont, fils de Jean-Baptiste Van Helmont, possédait des connaissances variées et passait généralement pour un homme universel. Dans les fréquents voyages qu'il entreprit, il contribua beaucoup à répandre la théorie de son père. Doué d'un esprit fantastique qui perce dans tous ses écrits, il croyait à la métempsychose et se plaisait à soutenir les paradoxes les plus étranges; il sut toutefois se concilier l'estime des savants les plus distingués, voire le célèbre Leibnitz, qui consacra une épitaphe à sa mémoire. François Mercure Van Helmont est le premier qui se soit occupé de l'éducation intellectuelle des sourds-muets. Il parvint à former une méthode, qu'il publia en 1672, à Sulzbach, et par laquelle il veut non-seulement rendre les sourds-muets aptes à comprendre ce qu'on leur dit, mais leur donner même l'usage de la parole. Cet homme ingénieux prétendait que, pour faire parler les sourds-muets, il fallait *leur figurer la parole*. Or, son ouvrage renferme trente-six gravures, représentant différentes expressions de la face; les joues ouvertes laissent voir l'intérieur de la bouche, le jeu de la glotte, de la langue, des dents et des lèvres, dans l'articulation des différentes lettres et syllabes. C'est avec ces tableaux exécutés en relief et un miroir, que ses élèves s'exerçaient eux-mêmes à articuler les sons, en plaçant les organes dans la position qu'ils avaient sous les yeux.

Le système de J. B. Van Helmont a exercé une puissante influence, non seulement sur l'art médical, mais même sur la philosophie. Ainsi on lit dans l'ou-

vrage de Michelotti * une lettre de Leibnitz, dans laquelle ce grand mathématicien prend la défense des ferments de Van Helmont. La théorie de l'archée a également influé sur la doctrine dynamique de Stahl. En effet, si à l'âme du médecin allemand on substitue l'archée, on cesse de s'étonner que l'Animisme ait pu prendre naissance à cette époque.

Les doctrines médicales de Van Helmont et de Deleboe, combinées à la théorie de Descartes, continuèrent à occuper les esprits philosophiques jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Des écrivains entreprirent bien de modifier ces doctrines, afin de les mettre à l'abri des objections de l'école iatromathématique; mais les changements qu'ils crurent devoir y apporter, furent peu importants.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur l'état de la médecine, ses progrès et les hommes qui, dans le cours du XVIIIe siècle, se sont tour-à-tour disputé l'empire médical en Belgique. Généralement on s'aperçut que la chimie était insuffisante pour expliliquer les phénomènes de l'économie animale : de toute part, des efforts furent déployés pour donner à la science médicale un caractère de spécialité qu'elle n'avait point, et dans toutes les contrées de l'Europe l'on vit surgir presque au même moment d'illustres réformateurs, qui ébranlèrent jusque dans ses fondements la doctrine des chimistes.

Parmi ceux qui exercèrent une grande influence,

* *De separatione fluidorum*. Venetiis, 1721, page 359, édition in-4°.

dans cette œuvre de réforme, on remarque *Borelli*, fondateur de la doctrine iatromathématique ou iatromécanique; *Boerhaave*, avec son immense réputation; *Stahl* et *Frédéric Hoffman*, armés chacun d'une théorie nouvelle. Ces quatre redoutables adversaires de l'école chimique lui portèrent de rudes coups, et contribuèrent ainsi puissamment à provoquer sa ruine totale. Dans ce temps, on comparait le corps humain à des machines, on calculait l'énergie des fonctions d'après les lois de la statique et de l'hydraulique; les solides jouaient bien un rôle principal, mais on ne cessait de les considérer comme des appareils, des canaux privés de la vie : on attribuait le mélange des humeurs au mouvement de ces tubes. Ainsi, si l'école chimique rabaissa le médecin au niveau du brasseur, l'école iatromathématique le réduisit au rôle de conducteur de machines.

Différentes causes favorisèrent le développement du système iatromécanique: d'abord la découverte de la circulation, fonction qu'entretiennent et le mouvement d'impression du cœur et la force de contraction des artères, prêtait à l'application du calcul dans l'appréciation de ces deux forces motrices; la philosophie de Descartes expliquait les changements et les phénomènes organiques par les figures et les mouvements des atômes; ensuite les recherches de Sanctorius, professeur à Padoue, soumettant au calcul la transpiration cutanée, inventant divers instruments pour déterminer la vitesse du pouls et le degré de chaleur; enfin le génie de Galilée, conduisant la plupart des savants vers les sciences mathématiques : et la médecine,

comme du temps des philosophes, fut encore entraînée dans ce torrent d'idées nouvelles.

Quant aux idées psycologiques de Stahl, elles ont été peu goûtées en Belgique, où elles furent introduites vers le milieu du XVIIIe siècle. Il n'en fut pas de même de la théorie mécanicodynamique d'Hoffman, si intéressante par elle-même, et surtout pour avoir contribué au développement de la doctrine de l'excitation : elle fut très-accréditée en Belgique.

On se convainquit de plus en plus qu'il ne faut point chercher la raison des phénomènes fonctionnels dans le mécanisme seul des parties et moins encore dans le mélange des humeurs : on eut donc recours, dans l'explication de ces phénomènes, à l'influence d'un principe immatériel, à l'âme, à celle d'esprits vitaux, qu'on considérait toutefois comme des agents en partie matériels; et indépendamment de ces agents, à l'exemple du célèbre Haller, on admit une force spéciale inhérente à la fibre : l'irritabilité sous un autre nom.

Une remarque à faire sur l'état des sciences médicales de cette époque, c'est que généralement dans la pratique on continuait à suivre les principes hippocratiques, malgré les nouvelles découvertes introduites de toute part dans les sciences physiologiques.

Entrons dans quelques détails, afin de faire ressortir et l'esprit médical et les bons observateurs de ce siècle.

Jean François Favelet, né en 1674, au fort la Perle, près d'Anvers, montra dès sa jeunesse une

grande aptitude aux sciences. Il étudia la médecine à Louvain sous les docteurs *Peeters*, *Somers* et *Verheyen*. Son savoir et son mérite le firent nommer médecin de Maximilien Emmanuel, électeur de Bavière et gouverneur-général des Pays-Bas. En 1705, la régence de Louvain lui confia le service de l'hôpital de la faculté, et Favelet put se livrer tout entier à son goût pour la pratique. Son vaste savoir lui avait acquis une telle réputation que sa nomination de professeur à l'Université et celle de médecin de l'archiduchesse Marie Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, se suivirent de très-près. Favelet a publié plusieurs écrits sur des questions médicales alors en litige. Il s'y montre partisan décidé du système de la fermentation et adversaire déclaré de celui de la trituration des aliments. Il n'épargnait rien, soit dans ses ouvrages, soit dans ses leçons publiques, pour saper les fondements de l'iatromécanisme. On voudrait ne pas avoir à lui reprocher le peu de ménagement qu'il a gardé à l'égard de ses adversaires, particulièrement dans une polémique avec Devillers, son collègue, autrefois son disciple.

La chémiatrie rencontra un redoutable antagoniste dans Servais Augustin Devillers, natif de Huy, docteur et professeur primaire de la faculté de médecine de Louvain. Il emprunta à Pitcarn et à Borelli une partie de leurs arguments contre les théories chimiques. Il fit à ce système le reproche fondé de ne pouvoir s'accorder avec les phénomènes de la circulation; car, observe-t-il, la fermentation est tumultueuse, et la circulation est régulière; la fermentation exige le

repos et le contact de l'atmosphère, et l'on ne trouve rien de cela dans le cours du sang ni dans les actes des sécrétions. Il est également impossible, dit-il, d'admettre un ferment gastrique capable de dissoudre les aliments les plus solides, sans lui donner la force de porter son action dissolvante sur les tuniques minces de l'estomac. Il ne conçoit pas non plus comment on digère mieux dans une saison froide et sèche que dans un temps chaud et humide, quoique ce dernier favorise la fermentation. Il disserte sur les hémorrhoïdes en vrai iatromécanicien, et décrit la communication de la veine-porte avec les veines hémorrhoïdales au moyen de vaisseaux intermédiaires. Après avoir admis différentes espèces de dilatations variqueuses à l'anus, il fait observer que les personnes qui, dans leur jeunesse, ont été sujettes aux hémorrhagies du nez, sont exposées aux hémorrhoïdes dans leur vieillesse. Celles-ci constituent un écoulement salutaire, un *flux d'or*, à cause du bien qu'elles procurent; dans une infinité de cas, il faut le respecter. Quand les hémorrhoïdes sont douloureuses et sèches, l'auteur conseille les scarifications, les sangsues, les émollients, les astringents et une diète très-sévère.

L'homme qui, pendant ce siècle, jeta le plus vif éclat sur la médecine belge, fut Henri Joseph Rega, l'une des plus hautes capacités de l'Université de Louvain. Il s'acquit une grande célébrité par ses ouvrages, dont le style est clair et précis, l'érudition agréable et nullement fastidieuse. Rega naquit à Louvain en 1690, et après avoir fait de brillantes études

dans cette ville, il alla se perfectionner à Paris. De retour dans ses foyers, il commença son travail sur *la Sympathie;* cet essai, qu'il publia en 1721, lui valut une approbation qui n'a encore rien perdu de sa valeur au moment actuel. On découvre dans ce beau travail un esprit nourri des chefs-d'œuvre antiques et contemporains, et surtout de la doctrine de Van Helmont. C'est à ce grand homme que revient la gloire d'avoir localisé les fièvres et établi clairement les principes sur lesquels, de nos jours, nous avons vu reposer la *Doctrine physiologique.*

Qu'on lise le livre du médecin belge sur la Sympathie, et il sera facile de voir que l'auteur de l'*Examen des Doctrines médicales* en a presque reproduit des passages entiers, tout en les formulant en propositions générales et les rendant plus exclusives.

Or, Rega enseigne qu'il n'est pas de lésions des fonctions sans lésions des organes *. — Il prouve que les maladies ont leur siége dans les solides et non dans les humeurs **. — Toutes les parties concourent, par une incompréhensible harmonie, à la conservation du corps***. — Dans l'état pathologique, tout organe exerce une sympathie physiologique ou morbide sur les autres organes malades. La lésion ne se fait pas toujours sentir là où est le siége du mal; quelquefois elle ne se montre que dans des parties éloignées.

* Broussais, prop. 460, 461, 462 et 463.
** Ib., 460, 461, 463, 464, 465 et 466.
*** Ib., 8, 9, 10, 11, 12 et 13.



CH. ONGHENA SC.

L'auteur, dans l'exposition des rapports consensuels des tissus, n'a point recours à de vaines hypothèses : c'est sur des exemples tirés des meilleurs ouvrages, sur des faits consciencieusement observés et analysés, qu'il base son opinion. Comment cette sympathie se développe-t-elle? Rega trouve dans la continuité des membranes, dans les communications nerveuses, l'explication des sympathies. Il attribue aux lois de la mécanique, à un froncement des membranes ou des fibres qui entrent dans leur composition, le défaut de sympathie existant entre certaines parties. Une telle organisation, dans sa manière de voir, empêche les oscillations vibrantes, cause essentielle des sympathies; celles de la tête s'exercent au moyen des méninges. Il rapporte à ce sujet qu'un fœtus acéphale vécut plus de vingt heures, parce que la pie-mère et la dure-mère de ce fœtus privé de cerveau et de moelle-épinière, formaient un canal vide dans le corps des vertèbres *.

L'identité des deux doctrines devient singulièrement frappante, quand Rega parle de la sympathie de l'estomac.—Il fait remarquer que les vomissements bilieux sont quelquefois idiopathiques, et d'autres fois sympathiques d'une affection cérébrale **. — Les affections de l'encéphale sont souvent sympathiques des affections gastriques ***. — De même dans les empoisonnements par les narcotiques, les symptômes

* Broussais, pr. 54.
** Ib., 118.
*** Ib., 119.

cérébraux, qui surviennent peu de temps après l'ingestion, sont sympathiques ****. — Les causes les plus communes des maladies résident dans les qualités des aliments, les affections morales et les changements de température, et ces causes agissent spécialement sur l'estomac. Il recommande dans le traitement de toutes les maladies, D'AVOIR TOUJOURS ÉGARD A L'ÉTAT DE L'ESTOMAC, PARCE QUE SON INFLUENCE EST UNIVERSELLE SUR TOUT LE CORPS. Ne croirait-on pas entendre parler M. Broussais lui-même! « Celui qui ne » sait pas diriger l'irritabilité de l'estomac, ne saura » jamais traiter aucune maladie. La connaissance de » la gastrite et de la gastro-entérite est donc la clef de » la pathologie *. »

Rega avait des idées claires de l'*irritation* et de l'*irritabilité*, qu'il connut avant Haller. Il regarde cette dernière comme la cause du battement du cœur et de l'accélération du pouls **. Il conseille de ne pas trop prodiguer les drastiques, vu que ces médicaments ne peuvent agir sans irriter les tuniques de l'estomac. Les fièvres n'ont nullement leur cause dans le sang; cette cause réside dans les solides; cependant le sang peut être vicié, mais toujours secondairement. Pour démontrer que la doctrine du physiologiste français est loin d'avoir le mérite exclusif de l'originalité, nous ajouterons que Rega a dit avant lui, que les *fièvres essen-*

* Broussais, prop. 307.
** Ib., 1, 2, 7, 110, 111.
**** Ib., 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257 et 258.

tielles sont produites quelquefois par une matière qui irrite les premières voies, mais plus souvent par L'INFLAMMATION DE LA MEMBRANE MUQUEUSE DE L'ESTOMAC *. Cet organe est le siége de la plupart des fièvres continues et de presque toutes les intermittentes. Il cherche la cause du retour des accès dans l'affection du pancréas et dans la sécrétion vicieuse du suc gastrique. Or, devant des principes aussi clairement tracés, il devient inutile d'ajouter d'autres témoignages.

L'illustre professeur de Louvain a publié un *Traité de Médecine*, dans lequel il se déclare l'ennemi de toute hypothèse. Dans son style toujours aphoristique, il démontre que les maladies, et en particulier les fièvres, ont leur siége dans les solides, surtout dans les trames nerveuses et membraneuses, et qu'il ne faut pas les chercher dans les humeurs.

Rega contribua puissamment à la ruine du système chimique : l'argument le plus solide qu'il opposa à cette école, c'est la diversité des lois d'existence entre les corps bruts et les corps organisés; il appréciait le tort immense qu'avait fait à l'humanité, l'application fâcheuse de la chimie à la médecine, en basant toute la thérapeutique sur ces décompositions, combinaisons, sublimations, que l'art peut bien provoquer dans un vase inerte, mais que dans le corps humain il ne saurait produire ni avec certitude ni sans danger. En attaquant la chémiatrie de Van Helmont, Deleboe, Willis, Tachenius, Bon-

* Broussais, prop. 112, 113, 130, 131, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143 et 144.

tekoe, Craanen, et de tous les sectateurs de cette école, il prouve que l'on n'est parvenu par aucune expérience à démontrer la présence d'un acide, qu'on prétendait trouver à toute force dans le sang. Rega rapporte aussi plusieurs ouvertures cadavériques.

La réputation que Rega s'était acquise comme praticien n'était pas moins brillante que celle qu'il obtint par ses publications comme physiologiste. Sa pratique était toute déduite de l'hippocratisme; la théorie et la pratique médicale ne sont admissibles, répète-t-il sans cesse, qu'autant qu'elles s'appuient sur la connaissance de la structure et des fonctions de l'organisme humain, et sur la connaissance exacte des sympathies qui lient entre eux les divers tissus; il dit que toujours il faut prendre pour guide l'observation et l'expérience, et que le raisonnement seul est capable de nous induire en erreur.

Disciple du précédent, Antoine François Broeucquez, de Belloeil, partisan de l'iatromécanisme, réfute les erreurs commises de son temps dans le traitement des maladies des enfants : il proscrit surtout les remèdes excitants.

L'an 1737, il régna à Renaix une fièvre maligne et épidémique qui fit périr beaucoup de monde. Le médecin Jean-Baptiste De Scheppere nous a laissé une description complète de cette maladie, dont la cause, selon lui, était la putréfaction des humeurs, suite d'une transpiration arrêtée. Les malades présentaient des symptômes nerveux effrayants. L'auteur avait remarqué qu'une diarrhée bilieuse, survenant

au début du mal et continuant pendant plusieurs jours, sans que le patient en fût sensiblement affaibli, était de bon augure. Si les pétéchies ne paraissaient pas dans le cours de la maladie, le malade en échappait plus facilement. Dans la pratique, De Scheppere suit les préceptes d'Hippocrate; l'administration des remèdes est déterminée par l'observation des symptômes dans chaque cas particulier; chez les personnes jeunes et robustes, il pratique les saignées générales et locales, même celle de la jugulaire, si des signes annoncent une congestion vers la tête ou la gorge. Les bains, les lotions, les vésicatoires, les purgatifs et les antispasmodiques sont également invoqués.

Dans le même siècle, H. M. Crantz, né à Luxembourg en 1722, professeur à l'Université de Vienne, se constituait l'antagoniste de Stahl. Il reprochait à celui-ci le peu d'importance qu'il attachait aux conditions chimiques et mécaniques du corps. Il blâmait la fausse application qu'on faisait de l'Animisme, et la méthode expectante du réformateur allemand. Crantz nous a laissé différentes dissertations, et celle qu'il a écrite sur la médecine hippocratique, annonce un vrai tact d'observateur.

Tandis que le Stahlisme était attaqué fortement par le professeur Crantz, ce système avait trouvé d'un autre côté un défenseur dans le philosophe Godard, né à Verviers, qui voulait aussi avec Stahl faire dériver d'une seule et même âme raisonnable, tous les mouvements internes et externes du

corps. On ne saurait, dit-il, dans un langage, il est vrai, qui nous rappelle les idées obscures de cette époque, attribuer ces effets à une autre force corporelle qu'à l'âme; les actes vitaux, actes viscéraux proprement dits, ne continuent à se manifester qu'aussi long-temps que l'âme est active, et il ajoute que cet être intellectuel opère avec liberté d'autres mouvements volontaires. Si l'âme n'a pas la conscience des mouvements organiques, c'est que dans les organes vitaux, elle ne jouit pas du sens de réflexion et qu'elle n'y peut être envisagée que comme âme végétative et sentante. L'âme raisonnable siége dans la tête; mais l'âme végétative est dispersée par tout le corps. Godard a écrit plusieurs mémoires académiques couronnés; on y rencontre une très-bonne description de plusieurs cas rares très-bien traités: entre autres, sa Dissertation couronnée sur les Antispasmodiques, fut extrêmement goûtée, et, contradictoirement à l'avis de M. Dezeimeris, elle nous a paru offrir un mérite incontestable. L'auteur n'admet pas, dans la nature, des agents possédant des qualités antispasmodiques, dans le sens voulu des péripatéticiens; il dit qu'il y a certains remèdes qui, dans des circonstances identiques, produisent constamment les mêmes effets, quoique ce résultat appartienne autant à l'action du corps qu'à celle de l'agent même. Le spasme, proprement dit, est une modification d'action excitée par un stimulant interne; une vibratilité excessive des nerfs, l'irritabilité contre nature des fibres, la sympathie des organes peuvent le faire naître, sous l'action de la cause la plus légère. Par conséquent, le mode d'agir des antispasmodi-

ques proprement dits, est relatif à l'appareil organique des fibres et à l'économie des nerfs. Aussi pour faire cesser ou prévenir un spasme, il s'agit tantôt de fortifier un tissu qui se laisse trop distendre, tantôt de relâcher celui qui ne cède pas, ou ne se prête point; quelquefois de recouvrir celui qui se trouve trop à nu: mais il faut dans tous les cas, s'attacher à détruire les causes irritantes, à brider et à modérer la fougue des esprits.

Des idées iatromathématiques sur la fièvre se remarquent dans les écrits d'un autre médecin de cette époque. H. F. Van der Stadt, partisan de Quesnay, exerçant l'art de guérir à Gand, dans un opuscule intitulé : *de Salubritate febris,* publié en 1768, établit en principe que la fièvre consiste dans l'augmentation et l'accélération de l'action du cœur et des artères, produite par une cause irritante; si d'autres maladies n'y mettent pas obstacle, la fièvre engendre la coction et détermine l'expulsion de la matière morbifique. — La fièvre simple est toujours salutaire; sa cause matérielle réside dans quelque chose d'âcre, d'hétérogène, qui la fait naître en irritant la fibre vivante. La résistance des vaisseaux capillaires, leurs spasmes, la densité du sang, ne l'expliquent pas. — Dans le traitement de la fièvre, on doit tâcher de combattre les maladies concomitantes.

Haller avait établi en principe que les ligaments sont insensibles. De Limbourg pense que la douleur du rhumatisme consiste dans l'affection de ces par-

ties. Il avait remarqué que le rhumatisme vague attaque rarement les fous. — L'âcreté des humeurs et la faiblesse des jointures sont la cause de la goutte. Si la maladie se promène d'une jointure à une autre, c'est la goutte vague. Si, au contraire, les douleurs rhumatismales, c'est-à-dire celles des jointures, des parties musculeuses et autres intermédiaires, changeant de place presque à chaque instant, se portent d'un membre à un autre, et surtout si elles attaquent tantôt les chairs, tantôt des parties plus profondes, et tantôt les jointures, alors on a affaire à un rhumatisme goutteux. Dans ces maladies, il suppose toujours un germe syphilitique, qui demande un traitement spécial. Les émollients et les purgatifs sont les moyens conseillés contre les douleurs rhumatismales.

En 1772, Anvers fut désolée par une fièvre bilieuse putride. Van Elsacker, médecin de cette ville, en donna une description très-exacte. La topographie et la constitution médicale d'Anvers précèdent l'exposition de la maladie. Cette fièvre, qui attaquait surtout la classe pauvre, sévit depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de décembre. Le temps avait été froid et humide pendant les premiers mois de l'année, et chaud durant tout le temps que la maladie régna. La cause du mal est considérée par l'auteur comme une humeur bilioso-putride, alcalescente, plus ou moins âcre, stimulante, séjournant dans l'estomac, le duodénum, le foie, la vésicule du fiel, les conduits biliaires, le pancréas et dans d'autres organes. Cette humeur irritant idiopathiquement ces organes, et

sympathiquement les autres, finissait, dans sa manière de voir, par corrompre la masse des humeurs. — L'indication dans cette fièvre consiste à corriger ou à évacuer la matière morbifique. Si l'individu est pléthorique, il pratique la saignée, mais seulement au début; il évacue ensuite au moyen d'un vomitif, d'un purgatif ou d'un vomi-purgatif; cette évacuation est suivie de l'emploi des toniques. Il ne néglige pas l'usage des émollients et des sudorifiques, si l'indication l'exige. Pendant la convalescence, il porte toute son attention sur le régime diététique. Son ouvrage se termine par des observations de fièvres bilio-soputrides, dans la relation desquelles l'auteur se montre praticien et bon observateur. Il doit occuper un rang distingué parmi les médecins naturistes.

Un autre médecin, excellent praticien, et qui enrichit la science médicale de différents mémoires curieux, est Jean-Baptiste Planchon, natif de Renaix, correspondant de l'Académie de Dijon, et de la Société royale de Médecine de Paris. Ses principaux écrits roulent sur les suites des couches, sur le mal de gorge gangréneux qui régna à Péruwelz en 1765 et 1766, sur les hémorrhagies scorbutiques avec éruption pétéchiale, qu'il regarde comme étant le scorbut aigu. Planchon s'annonce comme partisan de la médecine hippocratique, dans son livre intitulé : *la Nature considérée dans la maladie*. Le plan admirablement conçu de cet ouvrage offre un ensemble de détails du plus haut intérêt : ses tableaux sont tracés de main de maître, et transportent le lecteur au lit du malade. Planchon a rendu des services réels à la

science, et en ce moment encore, son ouvrage mérite d'être consulté : on y trouve toujours un guide sûr dans le traitement des maladies les plus compliquées.

Pénétrés de l'avantage incontestable que promet l'observation des faits dans le cours des épidémies, c'est presque à cet examen seul que nos médecins s'attachèrent pour déterminer le caractère de la *Dysenterie* qui se manifesta d'abord en 1779, et désola depuis nos provinces à diverses reprises. Ce fléau avait déjà envahi Bruxelles en 1739 et 1740; mais en 1779, il n'épargna ni âge, ni sexe, ni condition, et l'on vit les victimes succomber de tous côtés.

Parmi les ouvrages qui parurent à cette occasion, nous avons celui du savant Eloy, dans lequel nous trouvons la description de la dysenterie qui ravagea le Hainaut en 1779. Cette production est, à tous égards, la meilleure que nous possédions sur cette matière. L'auteur y fait voir que la température de cette année avait été extrêmement chaude et sèche; et après avoir jeté un coup-d'œil sur les différentes causes de cette épidémie, il dit que « les grandes chaleurs et la sécheresse doivent être mises au premier rang, et que les mauvaises eaux, le seigle mal récolté, les légumes gâtés, les fruits piqués de vers ou non parvenus à maturité, ont contribué à rendre la maladie plus active et plus meurtrière. La dysenterie était de nature bilieuse, et contagieuse dès le principe : quelques jours avant l'invasion, le sujet menacé du mal se plaignait de dégoût pour les aliments et de nausées; il accusait une constriction vers la région de l'estomac. L'attaque commençait par de

vives tranchées dans l'abdomen, suivies de copieuses évacuations bilieuses, prenant le caractère de diarrhée ou de vomissement. La diarrhée était muqueuse ou sanguinolente, et ordinairement accompagnée de tenesme et précédée de douleurs atroces; la plupart des malades étaient pris de fièvre. Lorsque le mal augmentait et qu'il résistait au traitement, le cours de la dysenterie s'étendait rarement au-delà de dix à douze jours sans se terminer par la mort. Quelquefois on se trouvait brusquement atteint de la maladie, qui débutait par des frissons suivis de fièvre, et par une subite prostration de forces, accompagnée d'une insensibilité complète : dans ces cas, il y avait complication de fièvre bilieuse. Parfois une fièvre putride se développait. L'épidémie se manifestait sous différentes formes : tantôt la langue humide et naturelle n'annonçait à la vue aucun signe de saburre bilieuse ; tantôt la maladie se caractérisait dès le principe par la rougeur presqu'inflammatoire de cet organe; c'était alors le cas d'une phlogose d'estomac, dont il était nécessaire d'arrêter le cours par la saignée avant de passer à l'usage du vomitif. »

C'est dans la bile qu'il faut chercher la cause de l'irritation qui a déterminé le cours des sucs séreux et lymphatiques vers les intestins. Tantôt cette humeur, si précieuse à beaucoup d'égards, lorsqu'elle conserve sa nature convenablement savonneuse, s'épaissit, croupit dans la vésicule du fiel, et ne sort de ce réservoir qu'après avoir contracté plus ou moins d'acrimonie; tantôt, composée d'huile et de sels trop concentrés, elle distille de ses couloirs avec une teinte d'âcreté si forte qu'elle ne tarde pas à

prendre un caractère alcalescent et putride. Eloy se borne à ces deux espèces de dépravations bilieuses; il les a remarquées à la suite des grandes chaleurs et de la sécheresse de l'été, et elles doivent être regardées comme causes prochaines de la dysenterie.

Eloy fait la juste remarque que l'intensité dans la propagation épidémique, croît en raison du nombre des malades, comme si le fléau, craignant de manquer de victimes, déployait sa rage avec plus de fureur.

Dans cette maladie, il tâche d'évacuer ce qu'il nomme la matière morbifique, par la voie la plus courte, au moyen de l'ipécacuanha, de la pulpe de tamarin et d'autres laxatifs. Dans quelques cas, il emploie la serpentaire de Virginie, la cascarille, le diascordium et la thériaque, même il applique *des sangsues à l'anus.* Les narcotiques, qui sont très-souvent nuisibles, ne doivent être mis en usage qu'avec beaucoup de réserve.

Cette dysenterie et celle qui s'était manifestée dans le comté de Namur, exercèrent de si grands ravages que le gouvernement autrichien jugea urgent de prendre des mesures pour la combattre. Les professeurs Van der Beelen et Michaux furent envoyés sur les lieux pour constater le caractère de la maladie et en régler la méthode curative. Après qu'ils eurent conféré avec les médecins du pays et visité les malades des endroits les plus infectés, on prit, conformément à leurs rapports, des mesures pour préserver les personnes saines de la contagion et pour guérir celles qui en étaient attaquées. Le gouvernement fit imprimer deux mémoires, l'un intitulé : *Direction*

pour se mettre à l'abri de la dysenterie qui s'est manifestée dans quelques endroits; l'autre, *Consultation faite par les ordres du gouvernement sur le choix des remèdes pour la guérison de la dysenterie qui s'est manifestée dans quelques endroits des Pays-Bas.* Eloy paraît avoir eu une grande part à la confection de ces mémoires.

La même épidémie vint ravager Anvers et porta la désolation dans cette ville en 1779 et 1783. Elle opéra aussi un vide affreux dans les populations des villages de Contich, Loenhout et Westwezel. Van Elsacker décrit briévement cette maladie; il admet différentes indications, et varie sa méthode curative selon les circonstances, et comme la bile lui en paraît la cause principale, il tâche de l'évacuer par la voie la plus courte. L'ouvrage de Van Elsacker ne paraît être qu'un commentaire de la Consultation publiée par les ordres du gouvernement.

Bruxelles a également eu à déplorer le sort d'un grand nombre de ses habitants, moissonnés par le même fléau depuis 1779 jusqu'en 1783. J. C. Jacobs, natif de Malines, nous a conservé l'histoire des ravages de cette maladie dans la capitale du Brabant. D'après l'excellente description qu'il en donne, l'épidémie de Bruxelles paraît devoir être assimilée à la dysenterie qu'Eloy observa dans le Hainaut. Il est à croire cependant que l'auteur s'est exagéré l'importance de soixante plantes qu'il énumère comme causes éloignées de la maladie. Jacobs paraît imbu des principes de Cullen, et admet un virus spécifique

comme cause de cette affection. Il assure qu'il n'a qu'à se louer de l'emploi des opiacés, dont il cherche à réhabiliter la vertu anti-dysentérique. Ceci prouve l'esprit observateur du médecin de Bruxelles, et nous fait voir qu'une même maladie, observée dans des endroits différents, exige quelquefois de grandes modifications dans le traitement.

Le même fléau n'épargna pas non plus les Flandres; les ravages qu'il exerça dans ces riches et belles provinces, pendant douze ans, ont été retracés par P. J. Van Baveghem. Ce médecin, pour combattre l'épidémie, employa avec succès l'opium, et prit la défense de ce médicament contre Zimmerman et Tissot. Il a décrit au long les diverses formes et toutes les complications de la maladie, ainsi que leur traitement spécial. — Dans son ouvrage, fatiguant à la lecture par sa prolixité, Van Baveghem parle de la fièvre putride qui a désolé le pays pendant dix à douze ans, et de plusieurs autres espèces d'affections fébriles. Selon lui, la fièvre est un effort que la nature emploie pour se débarrasser, par une action spéciale, de la matière morbifique. Il combat l'opinion de Cullen sur cette affection. Chaque paroxysme d'une fièvre intermittente lui paraît occasionné par le déplacement de la matière morbifique; en conséquence, si le malade a été débarrassé de cette matière, la fièvre intermittente reparaît rarement. La putridité des fièvres réside dans la dissolution des parties du corps, dont l'eau, l'huile et l'alkali occasionnent une fermentation. Il admet différentes fièvres putrides, et pratique la saignée dans la putride inflam-

matoire. Dans ses observations pratiques, il ne passe pas sous silence les fièvres erratiques et larvées: sa manière de les traiter est tout-à-fait hippocratique, et basée sur les tendances de la nature. Le régime est conforme aux mêmes principes.

En 1794, la Flandre était devenue le théâtre de la guerre; la ville de Courtrai, qui fut particulièrement exposée à ses fureurs, vit se déclarer dans son enceinte une dysenterie épidémique, qui bientôt s'étendit dans toute la province, mais n'immola nulle part autant de victimes que dans cette ville et ses environs. Cette épidémie fut, même par ses ravages, plus meurtrière que celle qui, en 1779, dévasta le Hainaut : car le nombre de décès, qui, depuis un quart de siècle, n'avait atteint que deux fois le chiffre de 600, s'éleva cette année à 1500, sans que l'on eût observé aucune autre maladie extraordinaire. Pendant les mois de juillet, août et septembre, que cette dysenterie sévit avec le plus de véhémence, on inhuma plus de 800 personnes, sans compter les militaires.

Van Dorpe, médecin à Courtrai, eut occasion d'étudier cette nouvelle épidémie, et remarqua que les remèdes conseillés dans la dysenterie par Sydenham, Sauvages, Tissot, Eloy et Zimmermann, paraissaient souvent augmenter le mal. Il combattit Stoll, qui voyait dans la dysenterie un rhumatisme des intestins, et d'autres qui avaient écrit qu'elle avait sa source dans la bile. Selon Van Dorpe, on doit chercher le principe de la maladie dans un miasme qui se communique au moyen de l'atmosphère. Il ne

veut pas hasarder d'hypothèse pour expliquer des choses qu'il ne connaît que par leurs effets, et tâche d'imiter en cela le célèbre Sydenham. Les effets du principe morbifique de cette maladie se manifestent par une irritation véhémente des tuniques intestinales, laquelle s'étend plus ou moins aux différentes parties du système gastrique. C'est à l'irritation qu'il faut attribuer les borborygmes et les contractions spasmodiques des intestins; c'est l'irritation qui détermine la grande affluence des humeurs vers les intestins. On voit par-là que Van Dorpe s'était pénétré des principes de Haller et de Cullen.

Ayant égard aux différents aspects de la maladie, l'auteur la divise en dysenterie légère, confirmée, inflammatoire, bilieuse et inflammatoire bilieuse. La première demande les émollients, les diaphorétiques, les anodins. Il dit avec raison que le caractère spécifique du principe épidémique nous échappe, et que nos travaux pour le détruire deviennent inutiles: cette opération d'ailleurs n'appartient qu'à la nature. Nous, nous ne devons, dit-il, nous attacher qu'à corriger les efforts souvent trop véhéments de cette puissance, lorsque celle-ci est aux prises avec le principe morbide, et à les ramener à un état de modération convenable. On atteindra ce but salutaire en diminuant la trop vive irritation des intestins, en détournant la trop grande impétuosité des humeurs, en modérant les évacuations excessives, en corrigeant les effets subséquents. Il s'est aperçu que les purgatifs conviennent rarement dans la seconde espèce de dysenterie, et il prescrit l'opium, afin de calmer l'irritation exces-

sive, et d'émousser la trop grande sensibilité des intestins. On doit soigneusement se garder d'augmenter l'irritation par des remèdes évacuants ou stimulants.

La troisième espèce, ou l'inflammatoire, s'observe plus souvent qu'on ne le croit communément; Van Dorpe prescrivait dans ces cas la saignée, les bains et les opiacés. Les vomitifs conviennent dans la quatrième espèce, mais ils doivent être employés avec circonspection. La dysenterie inflammatoire bilieuse est la plus dangereuse et demande un traitement mixte.

Les opinions que l'on s'était formées sur la nature de la *fièvre puerpérale,* n'ont pas moins varié, que les moyens conseillés et mis en usage contre cette maladie. Cette affection était très-meurtrière chez les personnes du sexe vers la fin du XVIII[e] siècle, tant en Belgique que dans d'autres pays. Ce fut en 1789, que Van Stichel fit connaître ses idées sur l'étiologie de cette fièvre et proposa sa méthode de traitement comme la plus rationnelle.

« L'on n'a pas assez réfléchi, dit ce médecin, sur » une cause qui existe généralement dans toutes les » femmes en couches, et qui seule produit la maladie » dont il s'agit; cette cause est la *pléthore laiteuse...* » Le sang est surchargé de cette humeur laiteuse, » qui, par sa quantité (et peut-être aussi par sa qua- » lité acescente), redouble l'action du cœur et des » vaisseaux, et par ce mouvement redoublé et l'aug- » mentation de chaleur qui s'en suit, s'est bientôt » séparée en serum et coagulum ou caillebottes;

» celles-ci s'empaquettent dans les vaisseaux capil-
» laires et mettant par-là un nouvel obstacle à la
» liberté de la circulation, augmentent la fièvre, au
» point que par sa violence, ces caillebottes sont
» transprimées des extrémités des vaisseaux capil-
» laires, ou dans le tissu celluleux, ou dans une des
» trois grandes cavités, ou dans un couloir naturel....
» Si la pléthore laiteuse se porte spécialement vers le
» cerveau, la fièvre puerpérale fera ses ravages sous
» le masque d'une frénésie, d'un coma, d'un ca-
» rus, etc.; si elle affecte principalement la poitrine,
» cette maladie aura les symptômes d'une péripneu-
» monie, d'une pleurésie, etc.... Ces affections, quoi-
» que très-différentes par leurs symptômes, dépendent
» cependant d'une seule et même cause, et requièrent
» le même traitement, pris égard seulement à la dif-
» férence de la situation et des fonctions des organes
» occupés par la pléthore laiteuse.... Les auteurs qui
» ont écrit sur le lait épanché avant 1789, parais-
» sent n'avoir pris en considération que *sa quantité*,
» et nullement *sa qualité acescente* et *sa tendance*
» au coagulum, qualités cependant, dont les sueurs
» des nouvelles accouchées, leurs selles, leurs urines,
» leurs lochies et l'ouverture des cadavres nous con-
» vainquent à l'évidence, et que je crois jouer le
» premier rôle dans la fièvre puerpérale.... C'est par
» cette raison qu'aucun de ces auteurs, que je sache,
» n'a songé à opposer un correctif approprié à la
» qualité *acescente* du lait et à sa *tendance* au coagu-
» lum. Tous se sont contentés de proposer son éva-
» cuation et sa dérivation. »

Dans cette intention, Van Stichel fait usage de

de l'huile de tartre par défaillance et s'exprime ainsi à ce sujet :

« Ma moindre dose est d'une drachme, la dose
» moyenne de deux, et la plus forte de trois drachmes
» par jour.... Comme ce remède agit le plus efficace-
» ment par les sueurs, j'ajoute souvent à la dose
» susdite quatre onces d'eau distillée de sureau... Tant
» que le lait reste également répandu dans la masse
» des humeurs, je me tiens uniquement à l'huile
» de tartre par défaillance seule ou entremêlée d'un
» doux purgatif; mais aussitôt que j'ai des indices
» d'infiltration, qui engourdit les organes au point
» de leur empêcher le mouvement nécessaire pour
» se débarrasser de la pléthore laiteuse, alors je
» n'ai pas peur d'agacer plus efficacement les so-
» lides, en ajoutant à ma mixture ou infusion al-
» caline depuis une demi-drachme jusqu'à une
» drachme de camphre, et même en y mêlant des
» purgatifs donnés à petite dose, mais souvent,
» de façon qu'ils agissent aussi bien comme fondants
» et stimulants que comme évacuants. Pour obtenir
» ce but, je mêle souvent à mon infusion alcaline
» camphrée un grain de tartre stibié, ou bien je
» donne séparément toutes les heures quatre grains
» de scammonée d'Alep... »

Malgré les progrès de la science, et les avantages pratiques qu'on était en droit de se promettre des nombreuses ouvertures de cadavres, l'emploi de l'huile de tartre n'est pas tombé en oubli, quoique son introduction dans l'art ne repose tout au plus que sur une hypothèse ingénieuse. En 1828, lorsque la péritonite puerpérale sévissait épidémiquement

sur les femmes à l'hospice de la maternité de Louvain, il était la seule ancre de salut, en dépit des idées phlogistiques dont on était alors engoué. Même aujourd'hui plusieurs praticiens d'Anvers ont recours à ce remède, et il n'est pas venu à notre connaissance qu'ils aient rencontré les dangers dont parlent M. Baudelocque et plusieurs autres.

Leroux, partisan de l'iatromécanisme, a décrit les maladies observées par lui dans les poldres. Dans les pleurésies, il n'employait jamais la saignée, vu les mauvais effets qu'il en observait; mais il obtenait un bon résultat de l'application des vésicatoires. En général, la saignée était nuisible dans la plupart des maladies des poldres.

L'*inoculation* de la petite-vérole a été un des objets les plus importants des recherches des médecins dans le cours de ce siècle. L'histoire déjà nous prouve quels obstacles les préjugés opposèrent aux progrès de la science, et comment les défenseurs de la vérité lui sont souvent défavorables, en affectant trop de zèle pour la faire triompher. Avant la découverte de la vaccine, l'inoculation de la petite-vérole excita dans notre pays, comme dans le reste de l'Europe, des discussions fort animées, et parmi les plus grands ennemis de cette opération, on doit placer Cremers, qui la combattit en 1778 et 1781; il assurait que l'inoculation ne dissipe pas toute crainte d'une nouvelle infection, qu'elle donne lieu à des épidémies varioliques, qu'elle n'est pas toujours bénigne, et qu'elle entraîne souvent des accidents fâcheux. Mais

De Brabant, de Gand, fit paraître l'apologie de cette opération, dans laquelle il fait valoir tout ce qu'on peut dire à l'avantage de celle-ci, et réduit au néant les arguments de son adversaire.

Jusqu'ici, nous avons vu l'influence, la lutte et la succession des différents systèmes qui, tour-à-tour, se sont disputé l'empire de la médecine dans notre pays; nous avons appris à connaître nos grands observateurs et les progrès incontestables qu'ils ont fait faire à l'art de guérir; nous avons donné le tableau des épidémies meurtrières qui ont désolé les provinces belgiques; maintenant nous allons étudier successivement l'histoire des autres branches des sciences médicales, afin de constater la gloire que plusieurs de nos compatriotes nous ont léguée par leurs immortels travaux et leurs précieuses découvertes. Commençons par l'anatomie et la physiologie.

Consultez *Eloy,* Dictionnaire historique de la médecine, etc. — *Paquot,* Mémoires pour servir à l'histoire littéraire, etc. — *Haller,* Bibliotheca medicinæ practicæ, etc. — *Haller,* Methodus studii medici. — *Biographie* nationale, etc. — *J. C. Barchusen,* Historia medicinæ in quâ, si non omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ, etc., pertractantur. Amstel. 1710, in-8°. — *Kurt Sprengel,* Histoire de la médecine, etc. — *Dezeimeris,* Dictionnaire historique de la médecine, etc. — *Becdelièvre,* Biographie liégeoise, etc.

CHAPITRE III.

SECTION I.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

L'esprit de l'homme est naturellement enclin à la crédulité, quand il se trouve appelé à explorer une science dont l'étude offre quelque difficulté et exige de la persévérance. C'est ainsi que les médecins, avant le XVIe siècle, écartèrent tout genre de recherche fastidieuse. Ce que Galien avait écrit sur la structure du corps humain et ses fonctions, était reçu comme un oracle. Ils juraient de par ce maître, et affectaient même ne pouvoir ni ne vouloir être plus savants que lui, comme si la nature avait eu recours à Galien pour se faire connaître! C'est au milieu de cette tendance, nullement progressive, que l'on vit arriver sur la scène médicale un de ces hommes supérieurs qui, osant s'affranchir d'une dépendance qui entravait la science, en reconstruisit tout l'édifice, et fit voir que l'anatomie humaine ne se trouvait point représentée dans les écrits de Galien, dont les descriptions étaient en tout applicables à la structure des animaux et non à celle de l'homme.

C'est André Vésale qui opéra cette audacieuse et salutaire réforme.

Il naquit à Bruxelles, selon Foppens, le 30 avril 1513, ou selon d'autres biographes le 31 décembre 1514. De même que dans la famille des Asclépiades, l'exercice de la médecine était héréditaire dans celle de *Vésale.* Fort jeune encore, il fut envoyé à Louvain, où il s'instruisit dans les langues grecque et latine, et il a dû avoir acquis des notions profondes dans cette branche des études, puisque le célèbre imprimeur *Aldinus Junta,* de Venise, le pria dans la suite de corriger le texte grec et la version latine de Galien. Son goût pour l'anatomie se déclara chez lui de bonne heure; étant encore enfant, il se plaisait à disséquer des animaux, tels que des rats, des taupes, des chiens, etc. : et lorsque plus tard il se livra à l'étude de l'anatomie humaine, sa passion pour cette science s'accrut avec une force extrême. On le vit à Louvain d'abord, ensuite à Paris, surmonter des dégoûts de toute espèce, braver des dangers réels, pour se procurer des cadavres : car de son temps, un obstacle invincible s'opposait aux progrès de l'anatomie : on regardait comme impie et sacrilége quiconque osait porter une main destructive sur le cadavre d'un homme; la loi même frappait de terribles supplices cette coupable témérité; mais Vésale se mit au-dessus des préjugés et des exigences de son siècle; et on le vit passer des nuits entières à déterrer des corps morts, soit à la butte de Montfaucon, soit au cimetière des Innocents.

Après avoir terminé ses premières études, il entreprit différents voyages, et se rendit d'abord à Cologne, et de-là passa en France où il s'arrêta à Montpellier, dont l'école jouissait alors d'une grande

renommée. La célébrité que s'étaient acquise les professeurs de Paris l'attira dans cette ville, où JACQUES DU BOIS (SYLVIUS), qui s'occupait presque exclusivement de l'explication des ouvrages de Galien, eut soin de s'attacher Vésale.

La critique judicieuse que notre auteur fit paraître sur Galien fut incontestablement un de ses principaux mérites; mais elle lui valut des ennemis parmi ceux qui désespéraient de pouvoir être ses rivaux; de ce nombre était Jacques Du Bois lui-même, qui d'abord s'était constitué son protecteur, et que l'on vit, sous prétexte de défendre Galien, s'oublier au point de faire un jeu de mots du nom de celui dont il enviait la réputation à peine naissante : « *Vesalium non esse*, dit-il, *sed Vesanum.* » Les professeurs FERNEL et GONTHIER agirent avec plus de bonne foi, et n'hésitèrent point à rendre justice aux talents de l'anatomiste belge.

La guerre qui avait éclaté, en 1521, entre Charles-Quint et François Ier, se poussait avec violence, ce qui obligea Vésale à retourner dans ses foyers, et il vint professer l'anatomie, à Louvain, en 1535. Plus tard, on le vit servir dans les armées impériales comme médecin et chirurgien.

Sa haute renommée le fit nommer professeur d'anatomie à l'Université de Padoue, où il attira la plupart des médecins de l'Europe à l'amphithéâtre de son école. En 1543, cédant aux prières des magistrats de Bologne et de Pise, il consentit à y enseigner l'anatomie, et l'empressement qu'on avait de l'entendre était si fort, qu'il se vit obligé de passer alternativement de l'une de ces villes dans l'autre,

pour donner ses leçons et satisfaire aux vœux qui lui étaient exprimés.

Ce fut à la fin de 1543, ou au commencement de l'année suivante que Vésale fut appelé à la cour de Charles-Quint pour y remplir la charge de premier médecin. La confiance dont l'honora ce grand monarque, lui fut continuée par Philippe II, après que l'empereur eut abdiqué en 1555. Devenu entièrement homme de monde, Vésale cessa de se livrer à ses investigations cadavériques, et son insouciance devint telle à cet égard que Fallope, son disciple et son ami, lui adressa un jour une lettre dans la quelle il indiquait des corrections notables à faire à l'ouvrage de son maître : comme Vésale n'avait pas même de crâne à sa disposition pour servir à ses démonstrations, il fut obligé de répondre de mémoire; aussi sa réponse abonde-t-elle en erreurs et n'est-elle réellement pas digne du grand homme.

Vésale jouissait de la position la plus brillante à la cour fastueuse et opulente de Madrid, qui alors exerçait une forte influence sur les autres états de l'Europe. Ses éclatants succès dans la pratique médicale et sa haute réputation éclipsaient tout le mérite de ses prédécesseurs; l'Europe entière partageait le sentiment d'admiration dont Vésale était l'objet à la cour d'Espagne. Semblable au livre du Destin, il rendait des oracles qui rarement étaient contredits par les événements. Et vraiment on eût dit que la nature n'avait rien de caché pour lui, tant ses sentences étaient exactes. Ainsi Vésale prédit la mort à Maximilien d'Egmont, comte de Buren, atteint d'une esquinancie; ce

seigneur mourut en effet au jour et à l'heure où la fatale prédiction du médecin devait s'accomplir.

La prospérité toujours croissante de Vésale ne manqua pas de lui susciter de nombreux ennemis, et la haine et l'envie planaient déjà de concert sur ses éclatants succès, lorsque, par un accident tout-à-fait insignifiant, la fortune qui pour lui semblait devenue constante, l'abandonna sans retour. L'histoire dit qu'un gentilhomme espagnol mourut, en 1564, à la suite d'une maladie dont la cause avait échappé à toutes les investigations de Vésale; celui-ci sollicita de la famille la faculté de faire l'autopsie; ce qu'elle lui accorda, toutefois non sans difficulté. Or, au moment où le cadavre fut ouvert, les assistants crurent voir le cœur palpitant encore. Saisis d'épouvante, et sans examen aucun, ils coururent chez la famille du défunt: bientôt Vésale comparut devant le tribunal de l'Inquisition, accusé d'homicide et d'impiété, où des juges impitoyables et fanatiques prononcèrent contre lui la peine de mort. Ce ne fut que par les prières de toute la cour et surtout par l'autorité de Philippe, qu'on obtint que la peine fût commuée en un voyage expiatoire à la Terre-Sainte.

Il passa donc en Chypre en 1564, avec Jacques Malatesta, général des Vénitiens, et de-là se rendit à Jérusalem. Il n'avait pas encore quitté la Palestine, que le magistrat de Venise, prévoyant tout l'éclat que ce génie colossal pouvait donner à ses écoles, lui fit les offres les plus brillantes pour l'engager à venir occuper la chaire d'anatomie à Padoue, devenue vacante par la mort de Gabriel Fallope,

illustre élève de Vésale. Il accepta et s'embarqua pour revenir en Europe. Mais pendant la traversée, une horrible tempête ensevelit son vaisseau dans les ondes, et il fut jeté seul sur une des côtes de l'île de Zante; là, dépourvu de tout, il périt de faim, selon les uns, ou de maladie selon d'autres. Un orfèvre de Venise qui échappa à la même tempête et qui aborda par hasard dans cette île, reconnut le cadavre et lui procura une honorable sépulture dans l'église de la Ste-Vierge. Il fit placer sur son tombeau l'inscription qui suit :

TUMULUS
ANDREÆ VESALII BRUXELLENSIS
QUI OBIIT IDIBUS OCTOBRIS, ANNO MDLXIV;
ÆTATIS VERO SUÆ L
QUUM HIEROSOLYMIS REDIISSET.

Quand Vésale parut, on n'avait seulement pas de notions exactes sur l'organisme humain; lui, le premier, sut étudier et approfondir la structure de nos organes, au milieu des ténèbres qui la cachaient encore à cette époque aux regards des médecins. La science anatomique n'était nullement cultivée, et eu égard aux nombreuses découvertes, aux perfectionnements importants dont Vésale enrichit la science, on n'hésitera pas à le placer au-dessus de tous les hommes marquants de son siècle.

Il serait difficile de donner ici une exposition complète des travaux de Vésale; on l'a dit avec raison, c'est tout un monde qu'il découvrit avant l'âge

même de vingt-huit ans. D'ailleurs, une analyse complète de ses œuvres dépasserait les limites de ce Mémoire. Nous devons donc nous borner à ce qu'ils renferment de plus saillant.

Galien avait dit que la mâchoire supérieure était plus solide que la mâchoire inférieure : Vésale fit voir l'erreur du médecin de Pergame. Dans la description qu'il donne de l'os maxillaire supérieur, il fait aussi une bonne exposition des sinus sphénoïdaux, maxillaires, ethmoïdaux et frontaux. L'os sphénoïde avec ses grandes et petites ailes et ses apophyses, est parfaitement décrit. Il démontre, contrairement à l'opinion de Galien, qu'il n'existe point de suture à l'os maxillaire supérieur, entre les dents incisives. Il admet cependant une fissure divisant la partie interne de l'apophyse palatine de cet os et venant se perdre dans l'intervalle qui sépare les dents incisives des canines. Il n'a pas oublié de faire voir qu'après l'extraction des dents, les parois alvéolaires se rapprochent. Vésale a découvert le vestibule de l'oreille interne, qu'il appelle *forum metallicum*, et le manche du marteau. Il n'a décrit que deux osselets de l'ouïe, le marteau et l'enclume; cependant il assure qu'il en existe quatre, mais sans en donner la description.

On peut toutefois faire à Vésale et à tous ceux qui ont copié ses Tables, le reproche d'avoir représenté l'os hyoïde beaucoup plus gros et plus long qu'il ne l'est réellement, parce qu'ils regardaient comme en faisant partie les points d'ossification qui se développent quelquefois, chez les personnes âgées,

dans les parties ligamenteuses en rapport avec cet os. En parlant du mécanisme de la voix, il nie que le son soit produit dans le larynx comme dans un instrument à vent, et enseigne le premier que l'air y fait l'office d'un archet.

La colonne vertébrale, les os de la poitrine, ceux du bassin sont décrits avec clarté et exactitude.

D'après Galien, les os du carpe sont dépourvus de moelle; Vésale releva cette erreur et rejeta également la grande courbure donnée à l'humérus et au fémur par le médecin grec. C'est lui qui, le premier, donna une bonne exposition des os de l'épaule. — La description de la cavité cotyloïde est faite de main de maître; le contour cartilagineux, le ligament rond et l'échancrure interne sont parfaitement bien indiqués. — Vésale n'a pas eu seulement le mérite d'avoir mis beaucoup d'exactitude dans ses descriptions, il a encore eu celui de ne point s'être laissé séduire par la force des préjugés. Ainsi, *l'os incorruptible, incombustible,* dont la *résurrection devait se faire,* et que Galien et tous les anatomistes, ses successeurs, plaçaient dans le cœur de l'homme, n'était, d'après lui, qu'une chimère; il ajoutait qu'il laissait à d'autres le soin de décider la question concernant l'existence de cet os.

Une connaissance exacte du système osseux conduisait à celle des muscles. Nous trouvons dans les ouvrages de Vésale des aperçus fort intéressants sur ces organes. Dans ce temps, on fit des recherches générales sur la structure et la force des muscles. Galien avait prétendu qu'ils sont composés de fibres tendineuses et nerveuses; Vésale fit voir qu'il n'y a

aucun rapport entre les nerfs et les muscles, que souvent de gros nerfs forment de nombreux plexus dans de petits muscles, tandis que des muscles très-forts, le cœur par exemple, reçoivent peu de filets nerveux. Il démontra que les tendons, entièrement différents des muscles, se rapprochent de la nature des ligaments; que la fibre musculaire, distincte de tous les autres organes, est douée par elle-même de la faculté de se mouvoir; qu'enfin les muscles ne perdent point de leur force quand on les fend dans le sens de leur longueur. Vésale mit au nombre des organes uniquement propres à certains animaux, le pannicule charnu, représenté par Galien comme doublant la peau humaine dans toute son étendue; il a le premier découvert et décrit le muscle ptérygoïdien interne.

Il est juste de dire que notre anatomiste n'avait que des notions fort incomplètes sur les muscles intercostaux et leurs fonctions; il n'ignorait pas cependant que les externes n'agissent pas en sens inverse des internes, ainsi que le pensait Galien, qui attribuait aux premiers l'usage de resserrer la cavité pectorale, et aux autres celui de la dilater. Il assure avec raison que tous se bornent à rapprocher les côtes. On trouve le coraco-brachial indiqué dans Vésale; le poplité est soigneusement décrit; il dit que ce muscle ne lui paraît nullement destiné à fléchir la jambe.

Pour ce qui regarde les ligaments, leur histoire est aussi complète que celle des muscles, dont Vésale a eu une connaissance des plus étendues. La méthode qu'il donne pour disséquer les muscles, pour prépa-

rer les ligaments ou faire des squelettes est digne des plus grands maîtres de nos jours.

En 1546, obligé de faire un assez long séjour à Bâle, il y prépara un squelette humain, dont il fit présent à la faculté de médecine. Ce squelette existait encore au commencement du XVIIIe siècle, avec l'inscription suivante, que les professeurs y avaient placée en signe de reconnaissance : *Andreas Vesalius Bruxell. Caroli V aug. Archiatrus laudatiss. anatomicarum admininistr. Comm. in hâc urbe regiâ publicaturus, virile quod cernis sceleton artis et industriæ suæ specimen anno christiano MDXLVI exhibuit erexitque.*

Les importantes découvertes qu'il fit en angéiologie, la perfection à laquelle il porta cette branche de l'anatomie, influa dans la suite sur un nouveau système de la découverte de la circulation du sang, qui changea complètement la face de la théorie et de la pratique de l'art médical. Vésale regardait les veines comme les principaux vaisseaux, comme les réservoirs du véritable sang; il attribuait à elles seules l'acte de la nutrition. Il confirma l'assertion de Galien que les artères contiennent toujours du sang. Il prouva par des expériences que le cours du sang se fait dans ces vaisseaux du cœur vers les extrémités; que ce mouvement est rapide et violent, et que quand le cœur se contracte, les artères se remplissent. Il s'aperçut que dans une artère coupée, le mouvement du sang cessait au-dessous de la section, et qu'il pouvait l'y rétablir en remplaçant par un tube la portion d'artère qu'on avait enlevée; il vit aussi qu'en appliquant une ligature

aux veines, la partie placée au-dessus de la ligature et du côté du cœur s'affaisse, et qu'en liant une artère, il survient un gonflement entre elle et le cœur. Il attribua ce phénomène à la suspension du cours du sang renfermé dans l'organe central; cependant comme le même effet ne se manifestait pas également dans les veines, il crut devoir l'expliquer par l'accumulation de l'esprit vital qui est mêlé au sang dans les artères. Il régnait dans ce siècle, une idée générale et invariable, savoir que le sang avance ou recule dans les vaisseaux suivant qu'il trouve çà et là des irritations, et que le mouvement inspiratoire le chasse dans l'intérieur de ces canaux, d'où il revient au cœur pendant l'expiration. Conformément à l'opinion d'Aristote, il soutint que la veine cave prend naissance dans le cœur : on se rappelle que Galien faisait provenir toutes les veines du foie.

Si Vésale n'a pas découvert les valvules sigmoïdes des veines pulmonaires, il est cependant le premier qui en ait donné une exacte description. Il montra au célèbre *Sylvius*, de Paris, les valvules de l'aorte que celui-ci ne pouvait trouver. On lui attribue aussi la découverte des valvules qui garnissent les orifices des veines hépatiques. Il indiqua d'une manière toute particulière la situation des veines du cœur, des vaisseaux spermatiques, et des vaisseaux obturateurs du bassin. Les descriptions qu'il donna de plusieurs sinus et artères du cerveau sont admirables; la position respective, les entrelacements mutuels des vaisseaux y sont très-bien indiqués.

Vésale insista fortement sur la solidité de la cloison

des ventricules du cœur, et soutint contre Galien que le passage du sang de l'une des cavités du cœur dans l'autre, au travers de cette cloison, est un chose presque impossible. Or, le sang ne pouvant passer par la cloison d'un ventricule dans l'autre, il faut qu'il passe dans les poumons. Ainsi, en réfléchissant aux profondes connaissances qu'il avait des vaisseaux et du cœur, on peut supposer avec fondement qu'il entrevit la circulation, ou que du moins il contribua puissamment à sa découverte.

Il fit le premier la remarque que chaque veine a une connexion intime avec l'artère qui lui correspond.

Ce fut encore lui qui découvrit *le canal veineux*, qui établit une communication entre la veine ombilicale, la veine cave et la veine porte; il lui donne un diamètre de moitié moins considérable que celui de la veine ombilicale d'où elle prend naissance.

Vésale réfuta l'opinion de ceux qui croyaient que les carotides, à leur entrée dans le cerveau, forment une espèce de réseau autour de la glande pituitaire; cependant il avait reconnu, entre les artères carotides et vertébrales, une anastomose qui lui servait à expliquer pourquoi la vie ne cesse point même après la section des carotides.

Vésale avait observé le mouvement d'élévation et d'abaissement du cerveau pendant l'inspiration et l'expiration. Ne connaissant pas bien la circulation, il fut obligé, pour se rendre raison de ce phénomène, d'admettre que les sinus de la dure-mère ont une structure artérielle, et de croire que les artères versent le sang dans leur intérieur. Il étudia la dis-

tribution des artères sous-clavière et axillaire. Il démontra que Galien n'avait pas suivi avec soin la veine axillaire profonde, et à cette occasion il indiqua les branches qu'elle fournit aux veines superficielles du bras. Il savait déjà que l'artère gastro-épiploïque gauche est fournie par la splénique, et admettait que les veines jugulaires externes ont des parois plus épaisses et sont plus larges que les internes; ce qui, toutefois, est contraire à l'observation.

On a vu plus haut que Vésale étudia la veine azygos d'une manière plus spéciale qu'on ne l'avait fait avant lui. Il réfuta l'opinion de Galien, qui avait prétendu que ce vaisseau s'abouche avec la veine cave dans la cavité du péricarde, tandis que la jonction s'opère toujours au dehors de cette poche membraneuse.

Vésale partageait l'idée admise de son temps, que le péritoine est percé à l'anneau inguinal, et qu'il ne fournit pas d'enveloppe aux testicules, lors de leur descente dans le scrotum. Il donna le premier une description de l'épiploon et de ses connexions avec l'estomac, la rate et le colon, et démontra qu'il ne descend pas aussi bas chez l'homme que Galien l'avait remarqué chez les animaux; il parla aussi des appendices du colon. Sa description du mésentère mérite d'être lue : c'est lui qui, le premier, a divisé ce repli membraneux en mésentère, mésocolon, mésorectum, etc.

A l'égard de l'estomac, Vésale rectifia l'erreur de Galien, qui avait admis dans le voisinage du pylore un corps glanduleux destiné à fermer cette ouver-

ture. Il fit connaître le premier, la véritable structure du pylore chez l'homme, et regarda comme une anomalie monstrueuse, la terminaison des canaux biliaires dans l'estomac.

Notre auteur rectifia une erreur qui dominait depuis le temps de Galien, savoir que le cœcum forme une cavité si vaste qu'on pourrait le regarder comme un second estomac. Il fit voir que l'appendice cœcal est plus petit chez l'homme que chez les animaux carnivores, chez lesquels Galien avait puisé vraisemblablement la description qu'il en a donnée. L'histoire de la rate, du foie et de la vésicule du fiel comprend plusieurs détails intéressants et beaucoup plus exacts que ceux qu'avaient fournis les anciens anatomistes. Il a décrit les ligaments coronaires et le ligament gauche du foie.

Quant aux viscères de la poitrine, Vésale est le premier qui ait étudié et décrit clairement le médiastin. Il relève surtout l'erreur des Anciens qui croyaient que cette duplicature de la plèvre forme une cavité, dans laquelle une portion des poumons se trouve renfermée. Il enseigne que chez l'homme, l'espace compris entre les deux lames du médiastin est rempli par du tissu cellulaire, et n'existe, à proprement parler, que derrière le sternum, où l'on peut très-bien démontrer sa présence en y poussant de l'air. Il rectifie l'erreur de Galien, relative à l'existence de deux membranes distinctes dans la plèvre, et démontre qu'il n'en existe qu'une seule: mais il trouva si souvent les poumons adhérents à la plèvre costale, que cette circonstance le déter-

mina à donner le nom de ligament du poumon à cette dernière.

La plupart des anatomistes admettaient deux glandes lacrymales; Vésale reconnut le premier cette erreur. Il distingue la glande lacrymale, située au côté externe de l'œil, de la caroncule du même nom, et pense que cette dernière sert à diriger les larmes vers les points lacrymaux, et à séparer les paupières. Il décrit la membrane sémilunaire ou nictitante, qui s'étend au-devant de la caroncule pour former une troisième paupière chez certains animaux.

La description du cœur est très-exacte: il en a connu la vraie position, et l'a, pour ainsi dire, remis dans la place d'où plusieurs auteurs l'avaient tiré. Il savait que les muscles seuls exécutent des mouvements dans l'économie animale, et que, sans l'action musculaire, toutes les parties seraient dans un repos parfait.

L'exposition des parties sexuelles de l'homme contient plusieurs faits dignes d'attention. Vésale a eu une légère connaissance des vésicules séminales. Il savait que la tunique albuginée du testicule livre passage à des canaux capillaires, de sorte qu'il paraît avoir connu les vaisseaux de Degraaf. La prostrate est décrite avec soin.

Vésale croyait l'hymen de nature musculaire, et le décrit comme tel dans l'examen qu'il fait des observations de Fallope. Il appelle muscles, les ligaments ronds de la matrice, dont il indique assez mal le prolongement : cependant il connaît les ligaments larges ou ailes de chauve-souris. Il blâme Galien d'avoir décrit la matrice des animaux en voulant parler de

celle de la femme; le tableau qu'il en trace lui-même est à beaucoup d'égards plus conforme à la nature : il admet trois plans de fibres musculaires dans l'utérus, et parle aussi de la structure vésiculeuse des ovaires, en sorte qu'on peut admettre qu'il a connu les œufs de Degraaf. Il fait également voir que les Anciens avaient été induits en erreur en admettant des cotylédons sur le chorion de la femme.

L'histoire du fœtus est tronquée : Vésale ne parle que de ses enveloppes; il en admet trois, le chorion, la membrane allantoïde et l'amnios : il soutient l'existence de cette deuxième membrane, et croit qu'elle sert chez l'homme, comme chez les animaux, à recevoir l'urine apportée de la vessie par l'ouraque.

Il enrichit de nombreuses découvertes l'anatomie du cerveau et celle du système nerveux. L'anatomiste belge donnait deux lames à la dure-mère; il connaissait la substance corticale du cerveau et la distinguait de la médullaire. Il décrivit les ventricules latéraux mieux que ses prédécesseurs, et réfuta le préjugé qui plaçait le siége de l'odorat dans leur corne antérieure. Il prouva de plus que ces cavités ne sont pas tapissées par une membrane particulière, et chercha à démontrer que leur seul usage est de conserver les esprits animaux. Il décrivit les plexus choroïdes et fit la découverte de deux nouvelles parties : le *septum lucidum* et la *voûte à trois piliers.*

Vésale démontra que les nerfs naissent du cerveau et de la moelle épinière, et non du cœur, comme le soutenait Aristote; les rameaux qui vont

aux viscères viennent plutôt du cerveau. L'entrecroisement des nerfs optiques, que Galien avait révoqué en doute, avait donné lieu dans le XVIe siècle à des recherches intéressantes. Vésale s'aperçut qu'après la perte de l'œil, le nerf du même côté diminue de grosseur et s'atrophie, non-seulement avant, mais derrière l'entrecroisement, jusqu'aux couches optiques. Il disait qu'au lieu de l'entrecroisement, il existe un simple accollement des nerfs ou une réunion incomplète de leur substance médullaire, sans que pour cela leur direction fût changée. Le nerf qui part de la couche droite se porte, d'après lui, à l'œil droit, et celui qui provient de la couche gauche se dirige vers l'œil correspondant.

Le restaurateur de l'anatomie, qui étudia les nerfs optiques, non-seulement chez plusieurs animaux, mais encore chez un homme à qui l'on avait tranché la tête, ne put y découvrir la moindre cavité, pas même à l'endroit où ils se réunissent. Les Anciens croyaient que l'intérieur des nerfs formait des canaux destinés à porter l'esprit visuel à l'œil. Selon Vésale, les nerfs optiques ont une structure fibreuse.

Il décrivit mieux que ses devanciers la marche et la distribution de la plupart des nerfs qui naissent du cerveau et de la moelle épinière: entre autres, le nerf facial, le nerf accessoire de Willis, le nerf hypoglosse sont très-bien indiqués. Il a laissé une bonne description des échancrures de l'atlas, par lesquelles sort la première paire cervicale, pour se distribuer dans les muscles du cou.

Vésale a fait sur les animaux, beaucoup d'expériences qui l'ont conduit à admettre une extrême

sensibilité dans la moelle épinière. Ses recherches sur le système de la circulation lui ont fait voir que c'est du cœur que le sang est poussé dans les artères, et que ces canaux ne se dilatent que par la force d'impulsion du liquide. Il s'est convaincu que le poumon n'offre plus de mouvement, lorsqu'on lie ou que l'on coupe les nerfs récurrents. Il a proposé de souffler de l'air dans les poumons d'un animal immédiatement après sa mort, afin de ressusciter l'action du cœur.

Les travaux anatomiques de Vésale amenèrent une révolution heureuse, qui donna une face nouvelle à la science de l'organisation. Les anatomistes qui succédèrent à ce grand homme, cherchèrent les uns à défendre les droits de l'infaillible Galien, les autres à s'engager plus avant dans la route que Vésale leur avait tracée. Son exemple enhardit ces derniers qui apprirent à réfléchir sur les anciens préjugés, au lieu de les adopter servilement, et qui tâchèrent de donner aux observations connues le degré d'exactitude qui leur manquait encore. Un grand avantage que Vésale eut sur tous ses prédécesseurs, c'est qu'aidé des célèbres artistes *Le Titien* et *Jean Stevens de Calcar,* il mit au jour des planches anatomiques, les premières qui fussent bonnes et fidèlement exécutées d'après nature.

Après cet exposé sur les travaux du grand maître, nous allons passer en revue les autres auteurs belges qui se sont occupés de l'anatomie et de la physiologie.

Liévin Lemnius nous a laissé quelques explications physiologiques des fonctions animales. Dans ses recherches sur l'origine des divers tempéraments et des différentes affections de l'humanité, il s'est occupé du moral plus que du physique.

Jean Boschius. En 1567, il publia quelques détails physiologiques et anatomiques sur la conception et le fœtus; mais ce qu'il a dit à cet égard n'est qu'un extrait des ouvrages de ses prédécesseurs, auquel il a joint des considérations qui lui sont propres.

Jean Boeckelius, professeur d'anatomie à l'Académie Julienne de Helmstadt, a publié un ouvrage sur l'anatomie, où parmi plusieurs bonnes descriptions on découvre quelques erreurs. On lit dans sa préface que ses cours étaient suivis par les médecins et les philosophes les plus distingués du pays. L'auteur est servilement attaché aux ouvrages anatomiques de Columbus : il soutient que les dents renaissent des racines restées dans l'alvéole, et ne connaît que huit muscles du bas-ventre. De la manière dont il s'exprime sur la position du cœur, il y a à présumer qu'il le croyait placé perpendiculairement au milieu de la poitrine : il donne l'assurance positive que la cloison des ventricules est percée. Ce qu'il y a de bien plus rationnel dans son ouvrage, c'est une remarque sur les noyés qui, dit-il, périssent plutôt par suffocation, que par l'eau qu'ils avalent.

Il existe un Traité de physiologie de Dodoens, que nous n'avons pu mettre à notre disposition. Aucun auteur n'en a donné l'analyse.

Les ouvrages que nous a laissés Jacques Bording, eurent une grande vogue en Allemagne. Ce médecin naquit, en 1511, à Anvers, fit des progrès rapides dans les Belles-Lettres, passa ensuite à Paris, où il étudia la médecine sous Jacques Sylvius, et alla se perfectionner à Montpellier. Ce médecin, qui devint professeur à Rostock et à Copenhague, eut des rapports scientifiques avec tous les savants de France, d'Allemagne et d'Italie. Il mourut médecin de la cour de Christiern III, roi de Danemarck. Son ouvrage sur l'anatomie parut seulement en 1591. Selon lui, les cheveux tirent leur origine d'une vapeur épaisse, fuligineuse et terreuse, qui se fraie une issue à travers les pores de la peau. Avant que les aliments se changent en sang nutritif, ils subissent une première concoction dans l'estomac, une seconde dans le foie, et une troisième dans chaque organe, par lesquelles ils se changent en substance propre de l'organe lui-même. Bording avait une idée de l'absorption, et connaissait l'élaboration du chyle dans le mésentère; mais il ne soupçonnait pas même l'existence des vaisseaux qui opèrent cette absorption. Il faisait provenir les humeurs de la chaleur du foie, qui est l'organe dans lequel se fait l'hématose. Il soutenait que le foie n'est pas divisé en deux lobes, et que le sang est distribué dans toutes les parties du corps au moyen de la veine cave.

Le professeur VAN VIERINGEN était de Louvain, où il fit ses études; après avoir pris le bonnet de docteur, il ne tarda pas à monter dans la chaire qui venait de vaquer par la démission de Guillaume Boonaerts. Van Vieringen, que son savoir éleva trois fois à la dignité de recteur de l'Université de Louvain, publia, en 1597, un Traité des os, qui n'est qu'un abrégé de celui qu'a donné Vésale sur le même sujet.

Dans ses ouvrages sur la formation du fœtus, THOMAS FYENS s'attache plutôt au moral qu'au physique de l'homme. Il fit des recherches fastidieuses sur la question de savoir quand l'âme se réunit au corps; ce qu'il prétend avoir lieu au troisième jour de la conception. De pareilles recherches étant naturellement au-dessus de l'esprit humain, Fyens, malgré son immense érudition, a embrouillé la question plutôt qu'il ne l'a résolue.

Nous avons lu avec plaisir des descriptions anatomiques exactes, amplement détaillées et exposées avec beaucoup de méthode et de clarté, dans les ouvrages d'ADRIEN VAN DEN SPIEGHEL. Ce célèbre anatomiste naquit, en 1578, à Bruxelles. Après avoir étudié à Louvain, il se rendit à Padoue pour y entendre Fabrice d'Aquapendente et Jules Casserius, de qui il reçut le bonnet de docteur. Après sa promotion, il voyagea en Belgique, en Allemagne et en Moravie. Sa haute réputation le fit rappeler à Padoue pour y occuper la principale chaire d'anatomie et de chirurgie, devenue vacante par la mort de Casserius. Il s'acquitta de cette fonction avec un grand

succès, et contribua beaucoup à rendre l'école de Padoue plus florissante qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Cet homme laborieux s'appliqua avec une telle ardeur à l'étude, qu'exténué par des travaux continuels, il fut pris d'une fièvre lente, suivie d'un abcès au foie, dont il périt au bout de six semaines, âgé seulement de quarante-sept ans. Sa mort prématurée ne lui laissa pas le temps de publier la totalité de ses ouvrages, où l'on trouve plusieurs observations pratiques et beaucoup de détails physiologiques.

Il fait observer les différences des parties, relativement aux âges, aux climats et aux tempéraments; il donne des preuves de connaissance en anatomie comparée, et souvent il en fait une juste application à l'homme.

Van den Spieghel procède de l'extérieur à l'intérieur, et donne la nomenclature et la description abrégée de toutes les parties extérieures du corps; son ouvrage est également utile aux peintres et aux médecins. En parlant de la taille de l'homme, il nie l'existence des pygmées et révoque en doute celle des géants. Il parle de plusieurs os de grandeur monstrueuse, trouvés dans le sein de la terre: mais l'auteur paraît douter s'ils n'appartiennent pas à quelque éléphant.

L'usage du muscle sous-clavier lui semblait connu : dans sa manière de voir, ce muscle ne peut servir qu'à abaisser la clavicule, et il ne peut en aucune manière élever la poitrine. Les valvules des veines ne lui étaient pas inconnues. Il n'ignorait pas non plus la communication entre la veine porte et

la veine cave. Selon lui, tous les cartilages du corps, excepté l'épiglotte et les deux cartilages tarsiens des paupières, s'ossifient avec l'âge. Il a décrit la communication de la veine azygos avec la veine émulgente, et a eu une idée des vaisseaux chylifères.

Van den Spieghel adopta la manière de voir des Anciens, en plaçant dans les poumons le foyer de la chaleur du corps. Il prétendit, contre l'opinion de Galien, que les muscles intercostaux externes dilatent la poitrine, tandis que les internes la resserrent, et que ces muscles sont avec le diaphragme les seuls organes destinés aux mouvements du thorax. La description qu'il donne de plusieurs organes parenchymateux est très-exacte: je ne rappellerai que celle du foie, dont un des lobes porte encore aujourd'hui son nom.

Quoique les écrivains du XVIe siècle eussent, par leurs travaux, largement enrichi l'anatomie du cerveau et celle des nerfs, cependant les progrès de cette branche furent peu rapides dans le cours du siècle suivant. Le goût des hypothèses et des théories subtiles empêchait encore les savants d'étudier la nature avec cette froide raison, qui est le vrai type de la sagesse.

Van den Spieghel adopta la doctrine des Péripatéticiens à l'égard des fonctions cérébrales. Dans son Traité des nerfs, on trouve même une foule de préjugés sur la gaîne qu'il croit que ces cordons reçoivent dela dure-mère, sur la tension et le relâchement qu'il leur suppose. Il ajouta aux sept paires de nerfs des Anciens les nerfs olfactifs déjà découverts, et par suite on en compta huit d'après son autorité. Il

prétend que la troisième paire envoie des rameaux de communication aux nerfs optiques; il confond la quatrième avec la branche frontale de la cinquième, erreur à laquelle il a été conduit par la connexion que ces nerfs ont entre eux; sa quatrième paire est composée des seconde et troisième branches de notre cinquième; il envoie la portion dure de sa cinquième dans le pharynx et le nez, ce qui prouve qu'il a confondu les rameaux d'anastomose du nerf facial avec la seconde et la troisième branches de notre cinquième paire; sa sixième enfin est formée par le glosso-pharyngien et l'accessoire de Willis.

La physiologie de Van Helmont trouve naturellement sa place ici : résumons les opinions de cet auteur, afin de donner encore une partie de ses idées.

Van Helmont n'admet que deux conditions d'existence des corps : le principe *ex quo* et le principe *per quod.* Il considère l'eau comme le principe élémentaire de tout ce qui existe, et exclut le feu du nombre des éléments, parce que le feu n'est ni une substance, ni une forme essentielle des substances. Il n'admet d'autres éléments que l'*eau* et la *terre,* lesquels ne se convertissent pas l'un dans l'autre, et ne subissent pas de changement essentiel par le froid ou la chaleur. L'eau donne naissance à trois principes chimiques, le *sel,* le *soufre* et le *mercure,* qu'il ne faut pas considérer comme des éléments ou des principes actifs. Contrairement au système de Paracelse, notre auteur dit que les principes sont produits par le feu et ne préexistent pas comme tels

dans les corps. Une disposition ou un mélange particulier de la matière ne sont pas nécessaires pour qu'un corps se forme. *L'archée,* selon lui, tire tous les corps de l'eau, lorsque le *ferment* existe. Chaque partie a son ferment; aucun changement, soit dans l'état physiologique, soit dans l'état pathologique, ne peut avoir lieu que par l'intermédiaire de celui-ci. Les ferments paraissent correspondre aux forces occultes des auteurs. Toutefois, veut-on savoir de Van Helmont lui-même ce que c'est que le ferment? Il vous dira que le ferment, en sa qualité de moyen qui détermine l'action de l'archée, n'est point un être formel, qu'il n'est ni substance ni accident, mais qu'il est neutre. Il préexiste à la semence qui est développée par lui, et qui renferme en elle-même un second ferment de semence, produit du premier. Le ferment répand une odeur qui attire l'*aura vitalis* ou esprit générateur de l'archée. L'archée crée tous les corps de la nature à son image; elle est le véritable fondement de la vie et de toutes les fonctions des corps organisés; elle ne disparaît qu'à la mort pour faire sortir une nouvelle création du corps, qui entre alors pour la seconde fois en fermentation. La semence n'est pas précisément indispensable pour que les animaux propagent leur espèce, il suffit que l'archée agisse sur un ferment convenable. L'auteur insiste pour démontrer que le froid et la chaleur sont des qualités abstraites. Il réfute l'existence des quatre humeurs admises dans le corps de l'homme par toute l'antiquité, et on doit lui tenir compte de cette précieuse remarque. A l'aide de son archée, Van Helmont

explique toutes les fonctions de l'économie animale ; il n'en exclut pas même les attributs de l'âme sentante, qui tient originairement son siége dans l'estomac. Une observation faite sur lui-même, porta Van Helmont à conclure que l'estomac est le siége de l'entendement, le cœur celui de la volonté, et le cerveau celui de la mémoire. Ayant un jour pris de l'aconit, il éprouva au bout de deux heures une sensation pénible dans l'estomac : la pensée et l'entendement lui paraissaient s'y être concentrés; il avait perdu le libre exercice de ses facultés mentales. Ce qui semblait le confirmer dans l'idée que l'estomac sert réellement de résidence à l'âme, c'est qu'il croyait avoir vu la vie se prolonger après la destruction totale du cerveau, tandis que les plaies d'estomac passaient pour être mortelles.

Outre l'archée principale, Van Helmont admettait des archées subalternes dans chaque organe; ou, en d'autres termes, il soutenait que chaque organe avait sa vie propre, ce que Bichat a prouvé plus tard. Dans l'état de santé, les archées subalternes obéissent à leur chef; la maladie est causée par la désobéissance d'une archée qui, détruisant l'harmonie de nos fonctions, jette le trouble dans l'économie.

C'est surtout sur la digestion que l'archée exerce une influence toute spéciale, ainsi que sur la rate et le foie. L'estomac ne peut agir sans le concours de la rate; ces deux organes forment un *duumvirat*. La digestion s'opère à l'aide d'un suc acide qui dissout les aliments d'après les ordres de l'archée. Van Helmont combat ceux qui prétendent qu'il existe dans l'estomac un degré de chaleur tel que les aliments

s'y putréfient. La chaleur, dit-il, ne favorise pas la digestion, car celle-ci ne s'opère pas mieux pendant la plus forte chaleur fébrile, que chez des animaux froids, comme les poissons. Le pylore ouvre et ferme l'estomac d'après les ordres de l'archée; c'est à lui qu'il faut attribuer les dérangements de la digestion, dont il est le directeur; il agit en vertu d'une force propre et immatérielle, d'un *Blas* qui n'est point une force musculaire. Le Blas, c'est l'essence, la force première, le principe d'action de chaque chose, à laquelle l'archée le fait présider. C'est la force motrice de l'archée et des astres, qui existe dans tous les organes.

Il établit six différentes espèces de digestion, suivant le système organique qu'occupe la masse alimentaire et ses produits. Le duumvirat opère la première digestion. Lorsque l'acide, qui est préparé par cet acte, passe dans le duodénum, la bile de la vésicule du fiel en provoque la neutralisation; c'est ce qui constitue la seconde digestion. Van Helmont donnait à la bile de la vésicule le nom de *fiel,* et la distinguait avec soin du principe biliaire répandu dans la masse du sang : il réservait à ce dernier le nom de *bile.* Selon lui, le fiel n'est pas un excrément, mais une humeur nécessaire à la vie, un véritable *baume vital,* qui n'engendre jamais aucune maladie. Les humeurs sécrétées n'éliminent jamais de bile dans l'état pathologique. Quoique l'urine, la transpiration cutanée et les matières fécales aient une teinte jaune, leur saveur n'est pas amère, et elles ne contiennent que le principe bilieux de la masse sanguine. Cette assertion est appuyée de plu-

sieurs expériences. La troisième digestion s'opère dans les vaisseaux du mésentère, où la vésicule biliaire envoie le liquide préparé. La quatrième a lieu dans le cœur, où le sang rouge devient plus jaune et plus volatil par l'addition des esprits vitaux, dans le passage de ceux-ci du ventricule postérieur dans l'antérieur, à travers les porosités de la cloison des ventricules. Alors se fait sentir le pouls, qui par lui-même développe la chaleur, mais ne la tempère point, comme les Anciens l'avaient prétendu. La cinquième digestion consiste dans la conversion du sang artériel en esprit vital; elle s'opère principalement dans le cerveau, mais aussi dans toutes les parties du corps. La sixième enfin, comprend l'élaboration du principe nutritif dans chaque organe, où l'archée prépare sa propre nourriture au moyen des esprits vitaux.

Van Helmont prétend que les nerfs ne sont pas les seuls organes doués de sensibilité, et que les membranes en jouissent à un haut point; il cite la dure-mère pour exemple. Le principe du sentiment et du mouvement n'est renfermé ni dans le cerveau ni dans les méninges; toutefois l'auteur n'allègue aucune preuve à l'appui d'une assertion si étrange. Il fait des réflexions sur le fluide nerveux, qu'il dit être très-subtil et d'une matière semblable à celle du feu. Il a connu le mouvement d'élévation et d'abaissement du cerveau, et savait qu'il ne provient point de la dure-mère. Ses réflexions sur les causes de la mort et sur les principales affections de l'âme sont hardies. Il prétend que l'archée souffre pendant la douleur.

Il tenta de renverser les idées des Anciens sur le mouvement des poumons dans l'acte respiratoire; la structure de ces organes empêche, dit-il, d'admettre qu'ils soient doués d'une force motrice quelconque. Chez les oiseaux, les poumons adhèrent visiblement aux côtes. Pendant l'acte respiratoire, l'air ne pénètre en aucune manière dans les vaisseaux, mais il traverse les poumons comme un crible : il s'accumule dans la cavité pectorale, sans que l'organe lui-même éprouve le moindre dérangement, et les muscles du bas-ventre sont les seules parties qui entrent en action. Les pores de la surface des poumons sont ouverts tant que l'homme est dans l'état physiologique; leur obstruction donne naissance aux maladies, et ils se ferment après la mort. Dans les plaies de la poitrine, on voit l'air, qui entoure l'organe, se dégager par la solution de continuité, et l'inspiration en introduit constamment une quantité supérieure au volume des poumons.

La découverte de la circulation du sang faite en 1613, par Harvey, de Folkton, procura des avantages immenses à la médecine. Elle répandit un jour nouveau sur l'une des principales fonctions de l'économie animale, et fit tomber entièrement les anciennes explications qui devenaient complètement inutiles.

La nouvelle doctrine se propagea peu à peu dans notre pays, mais elle y rencontra, comme il a déjà été dit, une forte opposition, et surtout un redoutable adversaire dans Vopisc Fortuné Plempius, natif

d'Amsterdam, qui avait étudié sous Van den Spieghel, et qui remplit pendant plusieurs années une chaire de médecine à l'Université de Louvain. René Descartes adopta la nouvelle théorie et se servit des tourbillons de la matière subtile pour expliquer comment le sang sort du cœur en vertu de l'accroissement de sa force expansive. C'est en 1637, que Plemp se déclara l'antagoniste de cette doctrine, en se fondant sur l'autorité de Galien, pour prouver que la force qui fait contracter les artères est une force radicale, communiquée par le cœur à leurs tuniques. « On sait que le cœur, quoique mort et vide de sang, palpite encore. Si le sang passait des artères dans les veines, il surviendrait un gonflement du membre au-dessous de l'obstacle, après qu'on a lié un de ces derniers vaisseaux, parce que les veines, d'après cette théorie, continuent toujours à recevoir du sang envoyé par les artères. La différence entre le sang veineux et le sang artériel lui paraissait trop grande pour qu'il pût admettre une transition immédiate. »

Descartes répondit à ces objections; mais toutes ses raisons ne firent point changer Plempius d'avis. Ce fut plus tard, comme nous avons vu, que ce professeur, qui jusque-là avait été l'ennemi déclaré de cette théorie, répéta les expériences d'Harvey, et passa publiquement au nombre des plus chauds défenseurs du nouveau système.

Depuis que Plempius avait constaté les vaisseaux lactés, il n'attribua plus qu'à eux seuls l'absorption du chyle et regarda le canal de Pecquet comme leur tronc commun; il se rangea à l'opinion de ce der-

nier, relativement à la conversion rapide des boissons en urine, conversion qui devait s'expliquer par la proximité des capsules surrénales et du réservoir de Pecquet.

Plempius profita des travaux de tous ses prédécesseurs, dans un ouvrage prolixe et scolastique sur la Structure et les Fonctions de l'Œil, qui ne contient que peu de recherches nouvelles; suivant lui, la capsule cristalline n'a point de vaisseaux apparents, mais elle en possède probablement de très-déliés, destinés à fournir l'humeur nourricière du cristallin. Plempius adopta les idées de Kepler sur la vision.

En 1677, Dinghens de Dinghen donne le résumé des connaissances physiologiques de son temps; mais il émet peu d'idées neuves. Il se montre partisan des trois éléments, et s'attache surtout au système de Descartes. Parmi plusieurs détails physiologiques, on voit que cet auteur soutient que le sang est porté aux mamelles par des vaisseaux particuliers qui aboutissent au canal thoracique; ce système n'était ni vrai ni nouveau. Il rejette l'humide radical et la chaleur innée des Anciens, admet, dans les corps, des esprits qui se meuvent, et prouve leur existence par la lypothymie, les vertiges, les cavités du cerveau, et par l'obstacle mis à leur passage en faisant la ligature d'un nerf. Cependant il critique les divers esprits admis par Galien, fait présider une archée à la concoction des aliments dans l'estomac, et soutient que le suc gastrique entre dans les pores des aliments et les dissout. Le feu ou la chaleur qui existe dans le cœur,

est produite par une espèce de fermentation du sang. L'auteur refuse de croire que le foie soit l'organe de la sanguification, et admet la circulation Harveyenne. Dans l'explication des fonctions du cerveau, il est Cartésien. Il se moque de Paracelse, lorsque celui-ci dit que l'urine arrive dans la vessie par des conduits inconnus, sous forme de transsudation.

Van den Zype, dépositaire royal d'un certain secret de Bils, donne une description succincte des organes qu'il considère comme siége des maladies. Il a fait la remarque que dans l'espace d'une heure, le pouls d'un homme sain bat au moins deux mille fois. Il a observé les mouvements du cerveau, qu'il dit être synchroniques à celui des artères. Il est partisan du système de la génération de l'homme par les œufs.

François Mercure Van Helmont avait des connaissances profondes en physiologie; il est toutefois à regretter qu'il n'ait appuyé d'aucune expérience les systèmes hasardés qu'il a mis au jour.

Un médecin de Liége, Werner Chrouet, réfuta les idées de *Nuck,* à l'égard des conduits aqueux que ce dernier avait trouvés dans les yeux des poissons, et qu'il avait admis ensuite chez l'homme. Afin de s'assurer de la nature de ces conduits, Chrouet tâcha d'abord d'y introduire un stylet, et ensuite il les injecta. En suivant cette méthode, il dit avoir injecté les vaisseaux aqueux de Nuck, et avoir connu leur communication avec les artères carotides. C'est d'après une telle donnée, jointe à quelques autres, qu'il

les considéra comme de véritables artères. Nuck voulut soutenir qu'ils forment un ordre de vaisseaux distincts; mais les raisons de Chrouet détruisirent l'erreur dans laquelle son adversaire était tombé. Ce médecin a connu la structure cellulaire du cristallin, dont il a fait l'analyse chimique, ainsi que de l'humeur aqueuse.

Vers la fin du XVIIe siècle, l'anatomie fit de grands progrès par les travaux de PHILIPPE VERHEYEN, de Verrebroeck. Ce médecin, qui ne commença son cours d'humanités qu'à l'âge de vingt-quatre ans, remporta la palme en 1677, au célèbre concours de Louvain. Il prit ensuite l'habit clérical; mais ayant dû subir l'amputation de la jambe, par suite d'une gangrène qui s'y était déclarée, il devint inhabile aux fonctions ecclésiastiques, et tourna ses vues vers la médecine. Il y fit des progrès si étonnants à Louvain et à Leyde, que le magistrat de la première ville lui offrit la chaire royale d'anatomie, en 1689. Il y fit preuve de vastes connaissances et attira à ses démonstrations anatomiques un grand nombre d'amateurs des pays les plus éloignés. Cet homme célèbre qui, de son vivant, fut le principal ornement de l'Université de Louvain, mérite un rang distingué dans l'histoire de l'anatomie; toutefois les hommes de l'art furent très-divisés dans leurs jugements, à l'égard de ses travaux anatomiques. Les uns en ont fait l'objet des éloges les plus outrés, les autres en ont critiqué jusqu'à la diction. Dans cette occurrence, on peut s'en tenir au jugement du savant Haller, qui accorde à Verheyen une grande exactitude dans les descriptions.

Dans ses généralités sur les cartilages, Verheyen considère ces parties comme presque insensibles; il énonce la même opinion à l'égard des ligaments. Il prétend que les nerfs de la moelle épinière aboutissent au cerveau, que la substance corticale de ce viscère est pourvue d'un nombre prodigieux de vaisseaux, qui n'excluent point l'existence des glandes; il enseigne la même chose à l'égard du foie et des reins. La ligne blanche, qui réunit les muscles du bas-ventre, résulte de l'entrelacement des aponévroses des muscles, et se trouve percée par un grand nombre de vaisseaux que Verheyen décrit fort au long. Cet auteur fait observer la position générale et particulière des muscles du bas-ventre, leur origine, leur insertion. Il s'est convaincu que les muscles droits ont communément trois insertions tendineuses et la moitié d'une intersection. Dans toutes ses descriptions, il prend les recherches anatomiques pour guides. Verheyen savait que le péritoine chez l'homme n'est point percé vers les anneaux, et que cette membrane n'est percée que dans le chien, particularité qui avait induit en erreur les plus célèbres anatomistes. Les réflexions que l'auteur fait à ce sujet ont mérité l'approbation des médecins.

Il a vu les vaisseaux lymphatiques s'anastomoser avec les vaisseaux lactés, et s'oppose à ce qu'on divise les vaisseaux lactés de l'homme en deux classes. Il ne pense pas que la bile et le suc pancréatique produisent une effervescence par leur mélange.

Notre auteur dit avoir vu l'artère émulgente gauche bifide dans le rein d'une femme, et avoir constaté dans un homme que la veine émulgente droite était

plus élevée que la gauche : il a observé dans les reins de plusieurs sujets, des vaisseaux qui, sortant de leur extrémité inférieure, aboutissaient aux vaisseaux spermatiques; en poussant un fluide dans leur cavité, on le faisait arriver dans les vaisseaux émulgents supérieurs. Aucun anatomiste n'a mieux connu que Verheyen les courbures de l'urètre chez l'homme. Il a décrit la cloison du scrotum qui sépare les testicules, et on peut citer avec distinction la description qu'il a donnée du verumontanum. Il y distingue les canaux excréteurs de la prostate d'avec ceux qui appartiennent aux vésicules séminales. Les glandes de la couronne du gland ne lui ont pas été inconnues, de même que les follicules, dont les canaux excréteurs s'ouvrent dans l'urètre; il avait déjà aperçu un de ces canaux, avant d'avoir connu les remarques faites à cet égard par Morgagni. Il a trouvé comme ce dernier, le ligament suspenseur de la verge. C'est peut-être à cette rivalité qu'il faut attribuer l'espèce d'animosité avec laquelle Morgagni a agi envers notre compatriote. L'observation apprit à Verheyen que l'hymen n'est pas un être imaginaire. Il a découvert dans le vagin plusieurs petites glandes inconnues aux anatomistes de son temps; il parle des canaux galactophores, et réfute l'opinion de ceux qui prétendent que le chyle est porté des intestins aux mamelles par des canaux propres.

Observateur exact et judicieux, Verheyen s'est assuré par des expériences faites sur plusieurs animaux, que les parties latérales du diaphragme s'abaissent dans le temps de l'inspiration, au lieu que la partie moyenne et tendineuse de ce muscle semble

se relever. L'expérience lui a encore appris qu'en faisant une ouverture à la poitrine, le poumon du côté où elle se pratique perd son action et que l'autre le conserve, pourvu que le médiastin ne soit point percé; car si on l'ouvre, ce poumon perd tout mouvement. Quoique les valvules du cœur paraissent de simples pellicules, elles sont composées de deux membranes, et d'une couche de fibres musculaires. Verheyen en décrit la direction et parle des tubercules des valvules de l'artère pulmonaire. Il s'est convaincu, par des recherches réitérées, que les oreillettes sont pourvues de veines, quoique Vieussens ait avancé le contraire. Il les a décrites fort au long.

Il s'est surpassé dans la description des glandes de la trachée-artère et de celles des poumons. Il a parlé du paquet glanduleux placé sur l'épiglotte, et a découvert de nouvelles glandes en arrière des cartilages aryténoïdes : Verheyen pense qu'elles versent une pituite destinée à lubréfier les voies aériennes. Il s'est étendu sur les glandes bronchiques avec une exactitude tout-à-fait remarquable; il leur attribue deux canaux excréteurs, qu'il présume s'ouvrir dans la cavité même de la bronche; il découle de ces glandes, suivant lui, une liqueur onctueuse, humectant la surface interne des bronches. Leur nombre varie, leur grosseur est proportionnée au diamètre des bronches, sous lesquelles elles sont situées; leur substance est mollasse et leur couleur noire.

Non-seulement Verheyen admet l'artère bronchique décrite par Ruysch, et dont il a toujours constaté l'existence, mais il parle d'une seconde artère du même nom accompagnant la première. Leurs troncs sont

éloignés l'un de l'autre d'environ un travers de doigt, et ils sont fournis tantôt par l'aorte, tantôt par une des artères intercostales.

Cet anatomiste a mieux décrit les muscles situés autour de la trachée, qu'on ne l'avait fait avant lui. Les cartilages du larynx sont exposés avec une extrême précision. Le ligament supérieur de l'épiglotte n'a point échappé à ses recherches, ainsi que les deux ligaments latéraux. Ce qu'il dit des ventricules du larynx mérite l'attention des anatomistes. Il est très-exact dans son exposition sur l'origine des nerfs; et il nous a laissé une bonne description des voies lacrymales. Il a vu que les nerfs optiques s'insèrent au-dessous de l'axe du globe de l'œil, et a fait geler des yeux pour mieux pouvoir en faire l'étude anatomique; ce moyen lui a réussi pour pouvoir réfuter les opinions de Nuck sur cette matière.

Verheyen nous a laissé une excellente description de la membrane pituitaire et des sinus du nez. Il est parvenu à extraire cette membrane, dans son entier, des sinus qu'elle tapisse; il a vu que son épaisseur n'est pas partout égale et qu'elle reçoit dans quelques endroits un plus grand nombre de vaisseaux que dans d'autres. Il a connu la communication réciproque des sinus de la face, et a fait observer que, dans le fœtus, les lames qui doivent, en s'écartant, former les sinus frontaux, sont distinctes quoique contiguës. Il a donné une description exacte des cartilages du nez, de l'os lacrymal, des éminences et des sinus de l'os sacrum. Au lieu d'un seul muscle triangulaire des côtes, auquel les anatomistes accordaient l'usage de mouvoir les cartilages cos-

taux sur le sternum, il annonce plusieurs muscles distincts et séparés, s'étendant d'un cartilage à l'autre.

Telles sont les particularités qu'on rencontre dans l'anatomie de Verheyen; on y trouve, il est vrai, des détails inexacts, qui lui valurent la critique amère de Morgagni; mais nonobstant ces fautes légères, son ouvrage renferme des descriptions originales, et qui caractérisent en tout le savant anatomiste. Si les grands hommes professent des erreurs, il est permis de les relever, mais il importe de rendre justice à leur mérite.

Vers la même époque, naquit à Courtrai un anatomiste non moins recommandable et qui honore sa patrie. Jean Palfyn, né de parents pauvres, dut faire sans guide toute son éducation. Entraîné par un ascendant irrésistible vers l'étude de la médecine, mais trop peu fortuné pour se procurer les livres indispensables, il imita Vésale, et consulta le livre de la nature, dont le témoignage ne trompe guère. Un jour (et dans ce temps, le respect pour les morts allait jusqu'à la superstition), il fut surpris, à Courtrai, dans un cimetière, déterrant un cadavre, et dut se réfugier à Gand pour se soustraire aux poursuites du magistrat. Après avoir fréquenté l'école anatomique dans cette dernière ville, il se rendit à Paris, où il assista aux leçons des maîtres de cette époque.

Plus tard, Palfyn revint dans sa patrie, pour y distribuer les trésors scientifiques qu'il avait amassés à l'étranger; frappé du manque de livres classiques sur

l'anatomie, jaloux en même temps de hâter les progrès de cette science parmi les Flamands ses compatriotes, il composa pour leur usage une Ostéologie complète en langue flamande. Ensuite il mit au jour d'autres ouvrages d'anatomie. Il était l'ami du célèbre Verheyen et suivit à-peu-près la même route que ce dernier a parcourue dans les sciences anatomiques. Les ouvrages de Palfyn sont remplis de considérations savantes et d'expériences nouvelles; on y trouve des descriptions tracées de main de maître, et qui le placent sur un rang distingué parmi les anatomistes. Le nom de ce *célèbre anatomiste Gantois* retentit encore dans toute l'Europe, et la haute estime que Boerhaave professait pour ses œuvres, indique suffisamment que la science anatomique lui a de grandes obligations.

En parlant de la chirurgie, nous apprécierons les travaux de Michel Brisseau, de Tournay; il suffira de dire ici qu'il s'est fait connaître par des considérations anatomiques et physiologiques sur l'œil. Il a démontré que le cristallin ne sert qu'à réfracter les rayons lumineux, parce qu'on peut l'enlever sans que la faculté de voir en éprouve une altération notable. Il réfuta l'opinion de ceux qui croyaient voir dans la sclérotique et la cornée transparente des prolongements de la dure-mère. Le corps vitré est nourri par les procès ciliaires, et le cristallin par l'absorption d'une humeur que les vaisseaux de sa capsule sécrètent.

Au XVIIIe siècle, le professeur Favelet soutint la théorie de Deleboe et celle de la fermentation des

aliments dans l'estomac : il s'efforça de renverser les idées d'Hecquet sur la trituration, et donna des preuves d'une érudition peu commune.

Nous trouvons dans le Précis de Médecine de De Villers, plusieurs détails sur la physiologie. Ce livre est un résumé méthodique des connaissances physiologiques de l'époque, et a long-temps été classique à l'Université de Louvain.

Godart, de Verviers, a donné un système sur l'âme humaine : il établit son siége dans le corps calleux et cherche à expliquer la cause de la ressemblance des enfants avec leurs père et mère. Quoique cet auteur s'étende au long sur ce sujet, les faits importants y tiennent peu de place.

Le célèbre Crantz, apologiste de l'irritabilité Hallérienne, réfuta victorieusement les objections faites par Antoine De Haen et d'autres, contre l'insensibilité des tendons et des ligaments : ces médecins attribuaient la sensibilité au tissu cellulaire. Crantz admet dans le cœur une irritabilité distincte de celle des muscles soumis à l'empire de la volonté; cet organe n'entre en action que par l'irritation du sang ou d'autres stimulants semblables. L'auteur fit plusieurs expériences sur les animaux, et montra, contrairement à l'opinion de Lecat, que l'irritabilité n'est pas plus une qualité occulte que la sensibilité.

Nous venons de constater les découvertes anatomiques et physiologiques faites dans notre pays. L'éclat qu'elles jetèrent sur la médecine, l'impulsion

qu'elles communiquèrent à la science furent immenses.

Consultez *Portal,* Histoire de l'Anatomie, etc. — *K. Sprengel,* Histoire de la Médecine, etc. — *Eloy,* Dictionnaire historique de la médecine. — *Haller,* Bibliotheca anatomica, Tiguri 1774-1777, 2 vol. in-4°. — *Paquot,* Mémoires littéraires, etc. — *Dezeimeris,* Dictionnaire historique de la médecine, etc. — *A. Miræus,* Elogia illustrium Belgii scriptorum. Antv. 1602, in-8°.

SECTION II.

CHIRURGIE.

Les progrès qu'a, de tout temps, faits la chirurgie ont été intimement liés aux découvertes anatomiques. Bien que les recherches de Vésale aient eu la plus heureuse influence sur les progrès anatomiques, la Belgique est loin d'avoir produit autant de célèbres chirurgiens que de sommités médicales. Avant le XVIe siècle, nos écoles étaient très-fréquentées; mais comme l'église avait interdit toute effusion de sang, les médecins proprement dits se voyaient obligés d'abandonner l'exercice de la chirurgie à des hommes vulgaires, notamment aux barbiers. Dans la suite, la plupart des professeurs de Louvain, obligés d'entrer dans les ordres sacrés,

pour pouvoir occuper deux des quatre chaires établies dans l'Université, ne s'adonnèrent qu'avec répugnance à l'enseignement chirurgical, et peu de médecins osèrent même exercer cette partie de l'art de guérir. La prééminence accordée à la médecine sur la chirurgie eut une influence déplorable sur les progrès de cette dernière, et de nos jours même le préjugé d'assimiler le chirurgien au barbier ne s'est effacé qu'avec peine dans nos provinces.

Dans le XVI[e] siècle, peu de chirurgiens, même parmi ceux qui possédaient quelque habileté, osaient entreprendre les grandes opérations. Ils les abandonnaient presque toujours à quelques hommes téméraires et aux charlatans qui jamais n'ont reculé devant aucun obstacle.

Parmi les chirurgiens de cette époque, nous retrouvons le grand Vésale.

Ayant dévoilé par ses admirables travaux la structure du corps et les rapports des organes, il a pu conduire avec hardiesse et sûreté l'instrument tranchant. Toutefois les plaies ont fait l'objet de son attention particulière; il a surtout bien décrit celles de la tête, exposé les accidents qui les compliquent et déterminé avec plus de succès, qu'on ne l'avait fait avant lui, le véritable traitement que réclament ces lésions. Il parle des fractures du crâne par contre-coup.

On lit dans sa Chirurgie l'histoire de la guérison d'une fistule pénétrante de la poitrine, dont le duc de Terranova était atteint depuis très-long-temps. Il

conseille, dans les blessures de la partie supérieure de la poitrine, de donner issue au sang épanché, en pratiquant une incision dans le sens de la dixième côte, de haut en bas, et dans l'endroit de sa courbure dorsale.

Vésale a guéri plusieurs individus atteints d'épanchements considérables dans la cavité thoracique. Il préférait pour la gastroraphie, la méthode indiquée par Galien, qui consiste à coudre le péritoine avec les téguments du bas-ventre.

Vainement chercherait-on dans les ouvrages antérieurs à Vésale des principes raisonnables sur la fistule lacrymale, ou des méthodes de traitement à employer dans cette maladie. C'est seulement depuis les travaux de cet anatomiste, que la structure et les maladies des voies lacrymales commencent à être connues. — L'ophthalmologie lui a de grandes obligations. — Il était grand partisan de la Rhinoplastie de Tagliacozze. — C'est lui qui, le premier, conseilla l'incision des gencives dans la dentition difficile. — Il guérit Don Carlos qui, à la suite d'un chute faite sur la tête, était dans un état désespéré, en lui faisant une incision au péricrâne.

Appelé en consultation avec les médecins de l'empereur Adolphe, pour examiner une tumeur qui s'était développée à la région lombaire d'un gentilhomme, Vésale déclara que cette tumeur était causée par un anévrisme d'une grande artère; et l'autopsie cadavérique confirma pleinement l'exactitude de ce diagnostic, au grand étonnement des autres médecins qui avaient méconnu la nature du mal.

Jean Weyer, de Grave, trouve également une place ici; il s'est servi de l'instrument tranchant pour emporter un carcinome du testicule gauche, et pour inciser l'hymen dont l'intégrité occasionnait un état morbide. Il se servit du même moyen pour ouvrir l'urètre, la vulve et l'anus; il a extrait de l'œsophage des épingles imprudemment avalées. On trouve dans ses ouvrages l'histoire de plusieurs cancers qu'il dit avoir guéris; il débarrassa fort heureusement un ascitique de la sérosité contenue dans l'abdomen, en lui pratiquant une petite ouverture à l'ombilic; cette opération fait honneur à Weyer, dans un temps surtout où l'on éprouvait une forte répugnance pour cette méthode curative. Il reconnut que les médicaments internes sont peu utiles pour combattre le sarcocèle, et vit même que l'emploi des émollients est quelquefois suivi de la formation d'un cancer, auquel le malade ne tarde pas à succomber. Ses réflexions sur la gangrène et l'érysipèle sont excellentes, et la description qu'il a laissée de l'anévrisme de l'aorte est très-remarquable.

Les observations de R. Dodoens répandirent un grand jour sur la doctrine des commotions du cerveau, partie importante de la chirurgie, et à l'égard de laquelle les Anciens n'avaient, pour ainsi dire, exposé que des erreurs. Il fut le premier qui décrivit l'inflammation des muscles du bas-ventre. Il donna de curieuses remarques sur les anévrismes de l'artère coronaire stomachique et de l'artère pylorique, accompagnés des signes qui annoncent la présence

de saburres gastriques. Dodoens rapporte le cas d'une rupture de la vessie, donnant lieu à une hydropisie urinaire. Ses observations de plaies de tête et d'hydrocèle sont pleines d'intérêt. Dans ses considérations sur l'hydrocèle, il fait la singulière remarque que lorsqu'elle se rattache à des causes internes, la congestion a lieu ordinairement dans la tunique vaginale gauche.

Les écrits d'Ambroise Paré, de Laval, furent connus dans notre pays vers la fin du XVI[e] siècle : les nombreuses traductions flamandes qui en parurent attestent le haut intérêt qu'on attachait aux écrits de ce grand chirurgien.

Vers le même temps, la chirurgie et les sciences brillèrent du plus vif éclat dans l'Italie. THOMAS FYENS, d'Anvers, qui avait étudié sous P. Van Foreest et R. Dodoens, à Leyde, se rendit en Italie vers l'an 1590, pour se perfectionner dans l'art de guérir, sous les professeurs Mercurialis, Aldrovande, Costæus et Arantius. De retour dans son pays, ses vastes connaissances ne tardèrent point a y être connues. Il fut nommé professeur à Louvain en 1593, et plus tard, médecin de l'électeur de Bavière, et ensuite des archiducs Albert et Isabelle. En 1616, le magistrat de Bologne lui offrit une chaire de médecine, mais l'amour de la patrie l'empêcha d'accepter cette offre. Fyens a été un très-savant médecin, et fort peu de ses contemporains l'ont égalé dans les connaissances chirurgicales; son ouvrage sur les Cautères est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume; c'est, selon Haller, un

excellent traité. Il décrit fort au long les diverses espèces de cautères, indique les endroits où il faut les appliquer, les effets qu'ils opèrent, les maladies qu'ils guérissent et les précautions qu'il faut prendre dans leur emploi. Fyens admet les cautères potentiels et actuels; il veut qu'on se serve du cautère actuel, lorsqu'il faut effectuer une prompte révolution; s'agit-il de détruire une tumeur grosse et dure, c'est encore le fer incandescent que l'on doit employer. Il recommande l'usage des emplâtres fenestrés, lorsqu'il importe d'épargner les parties voisines. En général il ordonne l'application du cautère près de l'endroit malade; il le conseille dans les ulcères opiniâtres, dans les plaies vénimeuses, lorsqu'on veut dépurer la masse du sang, comme dans les maladies épidémiques, à la suite des morsures, etc. Il trace ensuite quelques règles à suivre pour placer les sétons et les cautères. Cet ouvrage, fruit d'une profonde méditation et d'une pratique heureuse, sera consulté avec de grands avantages par tous ceux qui veulent traiter cette matière.

Dans ce temps, l'opération de l'empyème était tombée en désuétude. Thomas Fyens se déclâre de la manière la plus formelle en sa faveur, tout en se bornant néanmoins à rappeler les règles tracées par Hippocrate. Il décrit très au long l'opération de la taille et recommande le petit appareil. Il soutient fortement l'opération du trépan, en prouve l'utilité et en recommande même un usage fréquent. Il donne un procédé opératoire pour la cataracte, et préfère la méthode par abaissement. Partout il se déclare l'apologiste des opérations hardies, comme de la

laryngotomie, de l'opération césarienne, de l'amputation et de la réparation du nez.

Thomas Fyens a cultivé la chirurgie avec éclat; il est un des hommes de son temps qui rendirent les plus grands services à l'art chirurgical dans notre pays. C'est un digne disciple de l'école d'Italie, un homme d'un jugement solide, et qui, vers le commencement du XVII[e] siècle, contribua le plus à répandre le goût de la chirurgie en Belgique. On lui doit des notions chirurgicales très-justes sur la nature de diverses maladies, des méthodes de traitement très-rationnelles et divers perfectionnements dans les procédés opératoires.

Vers la même époque, Henri Smet, d'Alost, pratiqua avec succès l'opération de l'empyème sur un homme, dans la poitrine duquel un épanchement purulent s'était effectué à la suite d'une plaie. Dans l'extirpation des testicules, Smet ne liait pas le cordon et n'en obtenait pas moins une réussite complète. Peut-être doit-on supposer que des observations, faites soit sur des animaux soumis à la castration, soit sur des hommes conservés en vie, après s'être amputé les testicules, dans un accès de folie, par exemple, aient porté notre auteur à négliger la ligature.

Van Helmont (J.-B.), que nous trouvons toujours dans la voie du progrès et des conceptions ingénieuses, se présente encore ici pour un perfectionnement important qu'il apporta à un instrument chirurgical, et cela presque en passant, car il ne s'occupa

guère de chirurgie. On peut le considérer comme l'inventeur de la *sonde flexible.* J'observai, dit-il, que l'introduction du cathéter cause au malade de très-fortes douleurs, qu'elle fait naître des écoulements de sang considérables, et que cet instrument n'entre pas toujours dans la vessie. Je cherchai parmi les différentes matières celle qui fût la plus élastique, et qui pût s'introduire le plus facilement et avec le moins de douleur possible. Je pris donc un ruban solide que je trempai dans de la cire blanche fondue, et que j'enduisis après d'huile de lin. Ceci fait, ce ruban ainsi ciré et vernissé fut contourné en spirale et cousu sur un gros fil de cuivre, afin de lui donner les conditions d'un tube élastique, qui fut encore enduit d'huile : le fil de cuivre retiré fut remplacé par un stylet flexible, fait au moyen d'une tige de baleine. Van Helmont finit en disant que cet instrument, tout grossier qu'il est, est destiné à rendre de grands services, et qu'un jour viendra où d'autres y apporteront le degré de perfectionnement qu'il n'a pas. Ce langage, plein de candeur, et auquel depuis long-temps la génération actuelle n'est plus accoutumée, caractérise merveilleusement bien notre auteur et son époque.

Henri De Heers, bien convaincu des avantages de la thoracentèse dans les cas d'empyème, pratiquait cette opération en s'écartant même des méthodes anciennes, et faisait l'incision de bas en haut entre la cinquième et la sixième côtes, parce qu'on court, disait-il, un trop grand risque de blesser le diaphragme, lorsqu'on la pratique entre la troisième et

la quatrième. Il rapporte, dans son Recueil d'Observations de médecine, un grand nombre de faits chirurgicaux intéressants.

En franchissant l'espace d'un quart de siècle, pendant lequel nous ne trouvons rien de bien remarquable, nous arrivons à Adrien Van den Spieghel, digne disciple de Fabrice d'Aquapendente, homme d'un profond jugement, et auquel la chirurgie aurait dû des progrès importants, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée. L'application du trépan trouva en lui un grand partisan: il pratiqua jusqu'à sept fois cette opération sur un même individu, et finit par guérir son malade. Sa méthode d'opérer la fistule à l'anus a été suivie par plusieurs chirurgiens: on la trouve décrite dans Scultet. Lorsque la fistule est complète, il se sert d'une canule d'argent un peu courbée, et boutonnée à l'une de ses extrémités, ainsi que d'un seringotome également courbé et boutonné; il place ce dernier instrument dans la canule, et tous deux sont embrassés à leur extrémité par un double fil de soie : alors il enfonce la canule dans le trajet, et la pousse dans le rectum, de manière que le seringotome demeure seul. Comme cette canule tient au fil de soie, il saisit le bistouri avec les deux mains et coupe d'un seul trait la paroi de l'ulcère, puis il saupoudre la plaie de précipité. Quand au contraire la fistule est borgne, il emploie une sonde courbe d'argent, terminée d'un côté par une aiguille à deux tranchants et portant de l'autre un chas dans lequel deux fils de soie sont reçus. Il place à la pointe de l'aiguille une petite boule de cire, et porte

alors l'instrument dans la fistule. Après avoir percé le cul-de-sac, il fait parcourir toute l'étendue de la plaie au fil qui y demeure.

En 1636, L. Nonnius, d'Anvers, s'occupa beaucoup de la pratique chirurgicale, et donna entre autres l'histoire d'un de ses parents, dans la vessie duquel on avait trouvé une excroissance charnue si grosse, qu'elle remplissait la cavité de l'organe; elle était si dure qu'à peine on pouvait la diviser avec un rasoir. On avait regardé le malade de son vivant comme atteint de la pierre. Nonnius parle de l'usage avantageux des eaux de Spa dans le traitement des calculs, et fait remarquer que les forts diurétiques, administrés au commencement de la maladie, sont nuisibles.

Plus tard, Paul de Sorbait embrassa, dans un Traité, l'ensemble des maladies chirurgicales, et recueillit les conseils et les procédés des chirurgiens célèbres de cette époque. Il se montra partisan des opérations hardies, et décrivit très-bien les signes auxquels on peut reconnaître les diverses affections qui sont du ressort de la chirurgie.

On ne peut nier que les recherches anatomiques de Verheyen n'aient fortement contribué à faire connaître la hernie crurale et les maladies qui en sont la suite; car avant lui, l'anatomie chirurgicale de cette région était extrêmement incomplète.

Le XVIIIe siècle l'emporte sur tous ceux qui le

précèdent par les découvertes et les perfectionnements sans nombre dont s'enrichit la chirurgie. Le premier chirurgien qui s'offre ici, est le célèbre *anatomiste gantois* Jean Palfyn. Son premier mérite est d'avoir rapproché l'anatomie de la chirurgie, en écrivant le premier *Traité d'Anatomie chirurgicale.* Mais ces titres ne sont pas les seuls qui recommandent sa mémoire : plusieurs points de chirurgie doivent à Palfyn ou des perfectionnements dans les procédés opératoires, ou des méthodes de traitement plus rationnelles.

Sans vouloir prendre part aux discussions qui s'étaient élevées de son temps, relativement à l'endroit où il convient de faire l'incision dans l'opération de l'empyème, Palfyn prescrivit de la pratiquer entre la troisième et la quatrième fausses côtes, c'est-à-dire à quatre ou cinq travers de doigt au-dessous de l'angle de l'omoplate, et sur le côté de l'épine dorsale. Il lui paraissait inutile d'inciser plus haut du côté droit que du côté gauche, à cause du foie, et la hauteur plus considérable à laquelle le diaphragme s'élève quelquefois, lui semblait ne devoir apporter à sa méthode aucune modification, puisqu'il est impossible de connaître cette particularité avant l'opération. Il faisait un pli transversal à la peau dans l'endroit indiqué, et l'incisait de manière à produire une plaie perpendiculaire à la hauteur du corps; il divisait ensuite prudemment et lentement les muscles larges du dos et les intercostaux dans le sens de leurs fibres, jusqu'à la plèvre, qu'il ouvrait en y pratiquant un trou plus grand, lorsque la collection était sanguine, que quand du pus la constituait. La

perforation de la plèvre avec une sonde émoussée lui paraissait peu prudente. Si la poitrine ne renfermait que du sang, il introduisait un bourdonnet attaché à un fil; mais si l'épanchement était formé par du pus, il y plaçait une canule d'argent plate. Du reste, il ne laissait couler les deux fluides que peu à peu, et lorsque les circonstances l'exigeaient, il en facilitait l'écoulement par une pression légère, exercée sur les poumons avec une sonde de femme: il conseillait en outre de ne pas opérer les deux côtés à la fois quand l'empyème est double, et de ne jamais mettre à découvert les deux plèvres en même temps. Dans l'hydrothorax, il préférait au bistouri le trois-quarts, avec lequel il recommandait, toutes les fois qu'on était incertain sur la nature de l'épanchement, de faire une ponction préalable, et de dilater ensuite l'ouverture en cas de besoin. Il jugeait la perforation du sternum utile pour donner issue aux épanchements du médiastin.

Palfyn rejeta entièrement la suture du pelletier dans les plaies des intestins. Comme il ne s'agit, dit-il, que de mettre la portion blessée en contact avec un autre point susceptible de contracter des adhérences avec elle, on atteindra tout aussi bien ce but et on gagnera beaucoup de temps, en passant une anse de fil dans le milieu de la plaie de l'intestin, et en plaçant les deux bouts de celui-ci dans l'angle inférieur de la blessure extérieure. La gastroraphie n'est point nécessaire dans toutes les plaies pénétrantes du bas-ventre; elle ne le devient que quand les tentes et les bandages sont insuffisants; dans ce cas même, il faut rarement plus d'un point de suture pour

opérer une réunion complète, et jamais on n'en doit faire plus de trois. Palfyn rejette aussi la perforation des intestins météorisés, comme une pratique extrêmement dangereuse, et veut qu'on la remplace par la dilatation de la plaie. Il recommande de serrer autant que possible la ligature de l'épiploon, sans quoi la portion située au-dessous se tuméfie, et il en résulte des accidents graves. Ses principes, relatifs au procédé qu'il faut suivre dans la cure des plaies intestinales, ont été adoptés par plusieurs chirurgiens de mérite, entre autres par Heister, Ledran, Samuel Cooper, etc.

Jean Palfyn pensait que la ponction du bas-ventre, qu'il faisait avec le trois-quarts ordinaire dans le milieu d'une ligne, tirée du nombril à l'épine antérieure et supérieure de l'os des iles, aurait bien plus souvent une issue heureuse si l'on attendait moins long-temps à la pratiquer. Il disait qu'on ne doit pas attacher de l'importance à la quantité de fluide qu'on évacue, et qu'il faut réitérer l'opération aussi souvent qu'on la juge nécessaire, en plongeant toujours le trois-quarts à la distance d'un travers de doigt au dessous de la première piqûre. Cette méthode fut encore suivie par Heister, Garengeot, Monro père, Donald Monro, Richter et plusieurs autres.

Ce grand praticien donna d'excellents préceptes, fruits de son expérience, sur le traitement et l'opération du cancer du sein. Après avoir incisé la peau en croix, il extirpait le squirrhe de bas en haut, afin de ne pas être gêné par le sang. Dans le cancer ulcéré, il amputait la mamelle toute entière, mais il voulait qu'on se bornât à cautériser les petits tuber-

cules situés immédiatement sous la peau. Il a démontré, après Brisseau, que la cataracte consiste dans l'opacité du cristallin, et non pas dans la formation d'une pellicule.

Au commencement du XVIIIe siècle, la cataracte passait encore généralement pour un produit membraneux formé dans l'humeur aqueuse, derrière la pupille. En 1705, Michel Brisseau, de Tournay, lut à l'Académie de Paris un mémoire dont l'objet était de prouver que le cristallin n'est point l'organe immédiat de la vue, et que l'opacité de ce corps constitue la cataracte. Cette opinion de Brisseau fut généralement combattue, jusqu'à ce que de nombreuses dissections l'eussent mise complètement hors de doute. Brisseau préférait l'opération par abaissement; l'aiguille qu'il employait était montée d'une manière fixe sur le manche; sa pointe, taillée en grain d'orge, était aplatie, tranchante sur les côtés et crénelée en manière de gouge, dans une étendue de deux à trois lignes. Il prouve par des exemples puisés dans le cadavre, que le Glaucome n'est point une maladie du cristallin, ainsi que plusieurs chirurgiens le pensaient alors, mais qu'il consiste dans l'altération de l'humeur vitrée, qui peut être diversement viciée; il a trouvé sur plusieurs cadavres, cette dernière épaissie et opaque, quelquefois dissoute et transparente comme de l'eau. Brisseau pense que la goutte sereine dépend bien moins souvent de la paralysie du nerf optique que de la dissolution de l'humeur vitrée, qui, ne modifiant plus les rayons lumineux, fait que l'image des objets n'est plus représentée sur la rétine.

Il n'est pas de branche de la chirurgie qui, comme celle qui est relative aux plaies, ait pris au XVIII[e] siècle un aspect plus différent de celui qu'elle offrait dans des temps antérieurs. Aux théories galénique et alchimique, succédèrent dans ce siècle, d'abord la théorie mécanique, qui n'était guère moins hypothétique que les premières; puis sont venus des principes déduits de l'observation. A mesure qu'on a appris à mieux connaître la marche de l'inflammation, on a vu se perdre la confiance sans bornes qu'on avait eue dans les vertus des médicaments, et les chirurgiens n'eurent bientôt plus recours qu'à des topiques simples dans le traitement des plaies. Nous en avons des exemples dans les ouvrages de C. J. Faudacq, de Namur, qui avait étudié à Paris sous Morant et J. L. Petit, et qui se montra dans la suite digne de ces grands maîtres. Il s'est spécialement occupé des plaies en général et de celles par armes à feu en particulier; les observations et les réflexions qu'il a publiées à ce sujet méritent d'être lues. On y trouve une excellente thérapeutique des plaies. Convaincu des inconvénients des topiques cicatrisants, il réunissait les plaies par première intention, et préférait les pansements les plus simples pour les plaies en suppuration. Il croyait que la cicatrice est plutôt l'ouvrage de la nature que celui de l'art. Ses réflexions sur les mouvements convulsifs qui accompagnent souvent les plaies sont excellentes.

Ses ouvrages contiennent un nombre considérable d'observations intéressantes, fruits de sa pratique civile et militaire. Il raconte, entre autres, le cas remarquable d'un soldat autrichien qui avait reçu un

coup de feu dans la poitrine : la balle était entrée par le bras droit dans la partie supérieure de la cavité thoracique, où l'on découvrait une côte brisée; de-là le projectile, par sa direction oblique, avait fracturé une côte du côté opposé, c'est-à-dire à la partie postérieure du côté gauche, et était revenu ensuite à la partie opposée, antérieure et latérale du thorax, où il avait brisé une troisième côte; il s'était dirigé vers l'humérus, qu'il avait fracturé dans son articulation avec l'omoplate du côté droit, où la balle était restée enfoncée; de manière qu'elle avait fait le tour du corps. Cependant rien ne faisait soupçonner à l'extérieur que le coup eût porté dans les cavités splanchniques.

Les remarques de Faudacq sur les blessures de l'artère sous-clavière, guéries par les saignées générales, la diète et la compression, méritent l'attention sérieuse des chirurgiens. Il fait d'excellentes réflexions sur les fractures compliquées, les hernies, le volvulus et les diverses espèces d'hémorrhoïdes. Faudacq a utilement modifié plusieurs appareils, et on ne peut lui contester le mérite d'avoir simplifié beaucoup le traitement des plaies en général et surtout celles par armes à feu.

De tout temps, nos chirurgiens ont étudié avec une attention toute particulière les plaies de tête; ils ont saisi avec sagacité tout ce que l'observation attentive des symptômes peut fournir de lumières sur un sujet aussi obscur, guidés qu'ils étaient par l'anatomie pathologique qui, dans le XVIII[e] siècle, fit découvrir le siége et la nature des lésions cachées dans

la profondeur des parties. De-là des indications thérapeutiques plus sûres, plus précises, et l'emploi moins hasardeux d'une opération aussi utile dans les cas qui la réclament, que funeste dans ceux où on la pratique sans nécessité. Petit, de Namur, découvrit le premier que les lésions d'un côté du cerveau entraînent la paralysie du côté opposé du corps, et démontra clairement la raison de ce phénomène anatomique, sur lequel on n'avait jusqu'alors avancé que de fausses suppositions. Le grand nombre d'expériences qu'il fit sur des animaux vivants, dans le but de découvrir les effets des lésions de chacune des principales parties de l'encéphale, ouvrirent une voie nouvelle aux recherches des physiologistes. Les découvertes de Petit engagèrent l'Académie royale de chirurgie à mettre au concours la question importante des contre-coups dans les plaies de tête, afin de favoriser et d'exciter les études dans cette direction. A cet habile chirurgien revient donc une grande part de l'honneur attaché aux travaux entrepris jusqu'à ce jour pour localiser les fonctions du cerveau et pour déterminer les signes propres aux lésions de ses diverses parties.

Consultez *Portal,* Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie, etc. — *K. Sprengel,* Histoire de la Médecine. — *Eloy,* Dictionnaire historique de la Médecine, etc. — *Dezeimeris,* Dictionnaire historique de la Médecine. — *Paquot,* Mémoires littéraires, etc. — *Haller,* Bibliotheca chirurgica, quâ scripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recensentur. Berne et Bâle, 1774-1775. 2 vol in-4°.

SECTION III.

ART OBSTÉTRIQUE.

Cette partie importante de l'art de guérir, qui a été long-temps exercée par les femmes en Belgique, commença à peine, au XVIe siècle, à sortir de son état d'enfance. Alors seulement on vit naître quelques ouvrages qui, quoique pour la plupart remplis de raisonnements stériles sur la conception et la vitalité du fœtus dans les différents mois de la grossesse, contiennent cependant quelques règles utiles pour faciliter la manœuvre des accouchements.

Telle est entre autres la production de Jason a Pratis. Ce médecin, qui adhère aux idées des Arabes, dit qu'après la conception on voit dans l'œuf trois bulles qui y font saillie, et qui sont le cerveau, le cœur et le foie. D'après lui, le fœtus respire au moyen d'une artère qui s'étend de son cœur à celui de la mère; l'embryon, entouré de trois membranes, est suspendu dans l'utérus au moyen du cordon ombilical; la tête est tournée en bas à cause de sa gravité spécifique. Il conseille d'amener la tête pour terminer l'accouchement. La crédulité de cet auteur est excessive : il rapporte que les chevaux conçoivent souvent sans coït, et que la fécondation a lieu chez les perdrix quand la femelle entend le chant du mâle; les vents du nord sont la cause de la génération des mâles, et les bagues d'or, enrichies de diamants, sont un préservatif contre l'avortement.

Le génie de Vésale exerça également son influence salutaire sur l'art des accouchements. Avant lui, il n'existait pas de description exacte de l'utérus, et, ce qui plus est, la plupart des médecins, trompés par la dissection des animaux, n'avaient qu'une fausse idée de cet organe. Ses travaux firent connaître le bassin de la femme, et la matrice dans l'état de vacuité et dans celui de grossesse. Il rejette, comme nous avons déjà vu, l'existence des cotylédons du chorion, comme une pure hypothèse.

Baudouin Ronss décrivit l'utérus et les vaisseaux spermatiques, et joignit à sa description quelques planches copiées d'après les œuvres de Vésale. Il admit cependant les cotylédons et la membrane allantoïde; la semence provient de toutes les parties du corps (et l'auteur adopte à ce sujet les idées de Galien). Il donne les signes de la grossesse et du travail, et parle des accouchements difficiles. Il distingue les causes des parturitions laborieuses en celles qui tiennent à la mère et celles qui dépendent du fœtus. Parmi les premières il range l'état maladif antérieur, les tumeurs et les inflammations du vagin et de l'utérus, et la primi-parturition. Parmi les secondes, il place le grand volume, la mort, et la position non naturelle du fœtus. Il décrit plusieurs instruments propres à extraire l'enfant de la cavité utérine. Ronss cherchait à corriger l'obliquité de la matrice, en faisant coucher la femme en sens contraire à l'inclinaison utérine. Tout ce qui concerne les maladies des femmes enceintes et en couches, ainsi que celles des enfants nouveau-nés, est fort bien traité. Il a observé

que les enfants sont plus sujets au météorisme du ventre qu'à l'inflammation des organes abdominaux.

Antérieurement au XVIe siècle, il n'existe pas de trace qui permette de croire que les médecins aient fait une ouverture à l'abdomen et à l'utérus d'une femme vivante, pour en extraire le produit de la conception; mais dans le courant de ce siècle, on publia plusieurs histoires d'opérations césariennes, faites avec succès. C'est ainsi que dans les écrits de Dodoens, on trouve l'autopsie d'une femme enceinte, à laquelle Cornax avait fait l'opération césarienne, et retiré l'enfant qui paraissait mort depuis peu de temps. Dodoens était grand partisan de cette opération; et C. Gemma nous a laissé des exemples d'hystérotomie qui offrent un grand intérêt.

Jean Boschius écrivit sur la conception et la formation du fœtus; suivant cet auteur, le cordon ombilical se compose de deux veines, de deux artères et de l'ouraque. Il admet trois membranes.

Adrien Romain, de Louvain, homme d'un esprit pénétrant et d'un jugement solide, ne se distingua pas seulement par ses connaissances en mathématiques, mais aussi par les grands progrès qu'il fit dans les études médicales. Il fréquenta les écoles de Cologne, de Louvain et celles d'Italie, et devint professeur de médecine à Würtzbourg. L'ouvrage qu'il publia sur la formation du corps humain dans l'utérus, résume d'une manière lucide toutes les connaissances qu'on possédait alors sur cette matière

Au lieu de continuer les recherches que quelques excellents anatomistes avaient commencées sur la génération, les écrivains médicaux du commencement du XVIIe siècle préférèrent la logomachie pour résoudre une question qui était hérissée de beaucoup de difficultés. La plupart de nos médecins admettaient que la réunion de l'entéléchie, de la forme d'Aristote et de la matière, était une condition absolument indispensable à la production d'un être vivant; ils se livraient à de nombreuses observations pour déterminer l'époque à laquelle l'âme raisonnable se manifeste dans l'homme. Fyens enseignait, comme il a déjà été dit, que l'âme s'unit au corps le troisième jour après la conception.

Dans un autre ouvrage, cet auteur prétend que les affections morales de la mère se transmettent au fœtus; que si elles favorisent les fonctions nutritives de la mère, le fœtus est plus robuste; que si, au contraire, la santé de la mère en souffre, celle du fœtus est pareillement altérée. L'auteur rapporte plusieurs observations à l'appui de son opinion.

Adrien Van den Spieghel décrit au long les parties du fœtus et sa formation; on trouve dans ses travaux sur cette matière de bons aperçus, mêlés toutefois à beaucoup d'hypothèses invraisemblables. Il regarde l'ouraque comme un canal, et admet l'existence de la membrane allantoïde chez l'homme. Il nie la continuité des vaisseaux de la mère avec ceux de l'enfant, et ne pense pas que le fœtus reçoive immédiatement le sang du corps de la mère. Il admet les cotylédons dans la matrice. — L'auteur a donné sur les accou-

chements quelques préceptes, qui ne sont pas précisément frappés au coin du génie. Spigelius croit aux naissances tardives et précoces; il a critiqué avec raison l'usage des maillots et surtout des bandes dont on ceignait à cette époque la tête des nouveau-nés. Il prétend que les Moscovites, de son temps, avaient la tête large et la face plate; que les habitants d'Anvers avaient la tête arrondie, et que les Flamands l'avaient un peu pointue.

Nous ne connaissons que de nom l'ouvrage sur les accouchements qu'a publié Paul de Sorbait.

Le système de la génération de l'homme par les œufs était admis, en 1683, par Van den Zype.

Le célèbre Verheyen a fait des observations sur la formation du fœtus de la vache. Il nie que l'ouraque du fœtus humain soit creux, et qu'il existe une membrane allantoïde. Il croit devoir lever la difficulté qui s'élevait contre le passage des œufs à travers la membrane de l'ovaire, en soutenant que cette enveloppe est poreuse. Il parle en faveur de la structure musculeuse de l'utérus, l'existence du corps d'Highmore et celle de la cloison des testicules. Il réfute le système de *Méry* sur la circulation du sang du fœtus, et les preuves qu'il allègue relativement à son opinion sont toutes déduites de l'examen des parties anatomiques.

Le XVIIIe siècle est remarquable par les progrès que fit l'art des accouchements, tant en Belgique que

dans tous les autres pays. L'importance d'un art qui touche directement à l'intérêt de la population était généralement sentie; partout on multiplia les moyens d'instruction; les préceptes de routine furent remplacés par des connaissances positives, et l'on peut dire que le degré voisin de la perfection qu'atteignit cet art, le plaça dès-lors presque au rang des sciences exactes.

En 1707, Fressart, de Liége, publia un livre intéressant sur l'*emménologie.* Selon lui, les menstrues sont une espèce de fermentation mensuelle du sang, nullement influencée par la lune. Cette fermentation est produite par l'alkali et l'acide du sang. Le liquide menstruel est une partie du chyle qui ne sert plus à la conservation individuelle; si cette matière reste dans le torrent de la circulation, elle subit plusieurs fermentations et cause bien des maladies. Ces idées, puisées dans Van Helmont et Deleboe, lui ont suffi pour voir la cause de plusieurs maladies dans une anomalie des règles. Il décrit très-bien toutes les irrégularités de la menstruation, et indique les moyens d'y remédier.

Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, l'impuissance de l'art et l'imperfection des instruments furent cause de la mort d'un grand nombre de femmes et d'enfants; et en effet, on ne connaissait que des crochets et des instruments meurtriers pour terminer un accouchement difficile. Mais une nouvelle invention changea la face entière de l'art obstétrique. Palfyn, cherchant à découvrir le secret de Chamber-



CH. ONGHENA SC.

layne pour faciliter l'extraction de la tête, dans les accouchements difficiles, conçut à son tour un tire-tête qui fut l'origine du Forceps, et qui lui mérita tout l'honneur de l'invention. Dans l'intérêt de l'art et de sa patrie, il n'en fit point un secret; car pendant son séjour à Paris, il en donna, en 1721, communication à l'Académie des Sciences et fit présent à plusieurs médecins de son instrument, auquel il donna le nom de *Mains:* il consistait en deux cuillères d'acier non fenêtrées, de neuf pouces de longueur sur vingt-deux lignes de largeur, montées sur des manches de bois. A l'une de ces cuillères était une bride en acier, mobile, recourbée à son extrémité pour y placer l'autre cuillère. Elle avait deux pouces et demi de longueur dans l'intérieur de ses crochets, et pouvait monter et descendre à volonté le long des manches des cuillères. C'est d'après cet instrument, qu'ont été confectionnés les forceps dont on fait usage aujourd'hui, et dont l'invention exerça une si grande influence sur les discussions qui s'élevèrent plus tard à l'égard de l'opération césarienne. Pour l'application de son instrument, Palfyn introduisait une branche de chaque côté de la tête, et tenant une cuillère dans chaque main, il tâchait ainsi d'extraire l'enfant.

Cette découverte fut reçue dans tous les pays avec acclamation, et il n'est pas nécessaire de faire sentir l'immense portée qu'elle a dû avoir, non-seulement sur les progrès de la science, mais encore sur le bonheur domestique et l'accroissement des populations. Palfyn, jouet de la fortune de son vivant, malheureux au déclin de ses jours, presque dans un

état voisin de l'indigence, par suite des grandes dépenses que nécessitèrent ses publications, la plupart enrichies de superbes gravures; Palfyn a laissé de grands souvenirs dans la Belgique. La ville de Courtrai consacra dernièrement à une de ses rues le nom du célèbre chirurgien, et Gand lui rendit, en 1783, un hommage éclatant et durable, en érigeant à sa mémoire un superbe mausolée dans l'église de St-Jacques, monument qui fait l'admiration des connaisseurs et dont on peut voir le dessin dans *un Éloge* sur Palfyn, par Martin van Dueren, et dans une notice sur le même auteur publiée par M. *Voisin* dans le *Messager des Sciences et des Arts.*

Entre-temps la pratique des accouchements continuait à être exercée par les femmes, et la plupart d'entre elles, ignorant les règles indispensables à l'exercice de leur profession, n'employaient ni ordre ni méthode; ces motifs déterminèrent plusieurs accoucheurs à publier des ouvrages à la portée des accoucheuses.

Cornille Kelderman, de Bruges, fit paraître un Manuel à l'usage des sages-femmes, dans lequel il s'attache uniquement à prescrire les soins dont on doit environner la femme pendant le travail et les couches, et ceux qui conviennent aux enfants nouveau-nés.

Il conseille l'usage d'un fauteuil d'accouchement. N'ayant en vue que la parturition naturelle, il est très-laconique dans ses descriptions sur les accouchements contre nature. Pour ces derniers, il

n'admet qu'une seule et même indication, celle d'aller à la recherche des pieds.

Crantz, de Luxembourg, qui s'était perfectionné à Paris dans l'art des accouchements, aux frais de l'impératrice Marie Thérèse, et qui fut ensuite nommé professeur dans l'art obstétrique à l'Université de Vienne, nous a laissé plusieurs excellents ouvrages sur cette partie de la médecine. Il décrit supérieurement bien le mécanisme de l'accouchement naturel, apprécie exactement les obstacles qui s'opposent à cette fonction, et indique très-bien les moyens propres à les lever. Il donne le premier un diagnostic exact des différentes positions du fœtus, et se montre pénétré des principes de son maître, Levret, dans son introduction aux *Vrais Principes de l'art des accouchements*. Dans sa dissertation sur la rupture de l'utérus, Crantz pense que l'opération césarienne est permise, lorsque cette rupture s'est faite; il décrit très-bien la manière de la pratiquer. Cet auteur, qui a enrichi l'art de plusieurs détails intéressants, doit être mis au nombre de ceux qui ont contribué le plus activement à son perfectionnement.

En 1770, le chirurgien Huart, de Tirlemont, nous a laissé un fort bon Manuel sur les accouchements. Il a donné une description exacte des parties génitales de la femme; ce qu'il dit des signes de la virginité et de la grossesse est très-remarquable; il n'admet pas de signe infaillible de la gestation, et dit qu'il faut la réunion d'un grand nombre d'indices

pour pouvoir se prononcer. Il critique l'usage où l'on était alors de donner des mets ou des médicaments stimulants aux nouvelles accouchées, et préconise l'usage des émollients. Il indique les signes du travail naturel et décrit ceux qui le rendent difficile; ces derniers sont la faiblesse des douleurs, la dureté du col utérin, l'écoulement intempestif du liquide amniotique, la dureté de la poche des eaux, la trop grande obliquité de la matrice, la présentation de la face. Son opinion est pourtant que l'accouchement par la face peut se terminer naturellement. Il proclame, comme rendant parfois l'accouchement difficile, la torsion du cordon autour du cou de l'enfant. Il décrit très-bien la manœuvre prescrite pour terminer l'accouchement par les extrémités inférieures, et pose en principe qu'on doit chercher les pieds dans toute parturition contre nature. Il n'a pas oublié de donner de sages conseils, dans les cas où une hémorrhagie survient pendant ou après le travail : dans le premier cas, il conseille de terminer l'accouchement le plus tôt possible, soit par les pieds, soit au moyen du forceps. Il se montre partisan de l'opération césarienne, et connaît la docimasie pulmonaire, qu'il ne considère pas comme infaillible. Il est facile de voir, par le contenu de ce livre, que l'auteur s'était nourri des préceptes de Mauriceau, de Levret et d'autres célébrités de l'époque.

Peu d'années après, Eloy publia, par ordre des états du Hainaut, un Manuel pour les élèves, extrait des meilleurs auteurs, dans lequel il dit avec raison, qu'on ne doit point faire violence pour obtenir l'ex-

traction du placenta, ni trop précipiter la décollation, si l'on veut prévenir des suites funestes. Ses préceptes sur cet objet et plusieurs autres sont très-judicieux, et font voir qu'il est à la hauteur de son sujet.

En 1777, s'élevèrent des discussions animées entre les partisans exclusifs de l'*opération césarienne* et ceux qui prétendaient que la *symphyséotomie,* est beaucoup moins dangereuse que la première, et doit la remplaçer dans tous les cas.

Dans le courant de cette année, l'accoucheur français *Sigault,* assisté d'*Alphonse Leroy,* pratiqua pour la première fois avec succès la symphyséotomie sur la femme Souchot, qui avait déjà éprouvé quatre accouchements laborieux, dans lesquels les fœtus avaient été extraits par lambeaux, et dès-lors, cette opération fut prônée dans tous les pays. Toutefois, Bernard Coppens, de Gand, afin de modérer l'engouement qu'on montra généralement pour cette opération, que l'on regardait comme un moyen très-simple et applicable à presque tous les cas de part laborieux, traduisit en flamand les ouvrages de Sigault et de Lauverjat, son adversaire. Notre compatriote fit voir, dans les préfaces dont il enrichit ces ouvrages, que la section symphyséo-pubienne et l'opération césarienne ne sont l'une et l'autre applicables que dans des circonstances particulières et déterminées.

Les discussions entre les partisans exclusifs de l'opération césarienne et ceux de la symphyséotomie eurent toutefois pour résultat de restreindre beau-

coup le nombre des cas dans lesquels l'on conseillait l'hystérotomie, et de faire tomber à la fin cette opération entièrement en discrédit. Cependant Van Baveghem, que l'on cite parmi les partisans de la section césarienne, rapporte un exemple de succès obtenu par cette opération. Il entre dans de longs détails sur le procédé qu'il a suivi.

Herbiniaux, chirurgien-accoucheur, à Bruxelles, détermina avec exactitude les cas dans lesquels on peut avoir recours avec succès à l'emploi du *levier*, et eut à ce sujet une dispute violente avec Baudelocque. Son traité des divers accouchements laborieux renferme une critique raisonnée des idées de Levret et de Baudelocque, et ses ouvrages contiennent en outre des observations très-intéressantes extraites de sa pratique.

L'auteur par lequel nous terminerons cette section, est le célèbre Jean Bernard Jacobs, professeur d'accouchements à Gand, et professeur royal de chirurgie à Louvain. Cet homme laborieux s'est étudié à instruire avec le zèle le plus louable les personnes qui se destinaient à l'art des accouchements. Ses ouvrages ont été long-temps classiques dans notre pays, et ils sont écrits avec clarté et précision; les principes élémentaires qu'ils contiennent sont utiles, non-seulement aux sages-femmes, mais encore à tous ceux qui se vouent à l'exercice de l'art des accouchements; c'est lui qui le premier a introduit en Belgique l'usage du fantôme. Jacobs, doué d'une lucidité d'esprit remarquable, sut ap-

précier et mettre en pratique toutes les saines connaissances qui constituent l'art des accouchements. Quoiqu'il adopte les doctrines de Camper, de Leroy et de Baudelocque, il est fort peu de points d'obstétrique qu'il n'éclaire par la manière dont il les expose : ses jugements sont basés, et sur les travaux de ses prédécesseurs, et sur son expérience personnelle.

Consultez *Sprengel,* Histoire de la Médecine, etc. — *Eloy*, Dictionnaire historique, etc. — *Dezeimeris,* Dictionnaire historique de la médecine. — *J. Mulder,* Historia litteraria et critica forcipum et vectium obstetriciorum. Franequeræ, 1794, in-8°. — Précis descriptif sur les instruments de chirurgie anciens et modernes, contenant la description de chaque instrument, le nom de ceux qui y ont apporté des modifications, ceux préférés aujourd'hui, etc.; par Henri. Paris, 1834, in-8°.

SECTION IV.

SÉMÉIOTIQUE.

De tout temps, la science qui traite des signes dans les maladies a été considérée comme indispensable à quiconque veut exercer l'art de guérir. Les Anciens avaient transmis sur le diagnostic et le pronostic une foule de préceptes, négligés ou mal appliqués jusqu'au XVIe siècle; mais les médecins de cette époque, en cherchant à les recommander de nouveau, commirent la faute grave de les croire d'une application générale, tandis qu'ils ne pouvaient être adaptés qu'à certaines circonstances. On sentit alors la nécessité de réunir, en un corps de doctrine distinct, ce qui est relatif aux signes dans les maladies, et de prendre pour base de ce travail les observations recueillies par les médecins grecs. Nos compatriotes examinèrent les maladies avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et c'est ainsi que l'aveugle superstition, qui avait régné jusqu'alors dans la séméïologie, disparut peu à peu.

La doctrine des *jours critiques* surtout, excita l'attention des médecins de ce temps, d'autant plus que l'on rencontrait à cet égard de fortes contradictions dans les ouvrages des Anciens. Ainsi, plusieurs de nos auteurs admirent la théorie astrologique pour expliquer les jours critiques. Josse Van Lom, en attribuant l'intensité des maladies à une différence

dans le mode d'agir du principe morbifique, cherche à expliquer les jours critiques par des circonstances extérieures. Il regarde le quatorzième jour comme critique, parce qu'il termine le second septenaire et qu'il commence le troisième, et il attribue la même propriété au vingtième, qui termine le cinquième quaternaire, et le troisième septenaire.

Ses observations médicales méritent à juste titre la célébrité dont elles jouissent; c'est une véritable séméïotique classique, un *opus vere aureum.* Elles offrent, à proprement parler, le précis des signes de chaque maladie, ceux qui annoncent une terminaison heureuse ou fâcheuse, et ceux qui dénotent des métamorphoses dans les caractères morbides. Il fait d'abord connaître les signes diagnostiques propres aux maladies générales (les fièvres), et ensuite ceux des vices de toutes les parties du corps en particulier. La méthode synthétique dont il se sert a l'avantage de déterminer les signes avec précision, et permet de faire connaître toutes les circonstances dans lesquelles ils indiquent tel ou tel changement.

Un autre objet non moins intéressant de la séméïotique, dont les médecins du XVI[e] siècle se sont occupés d'une manière spéciale, c'est la doctrine des signes fournis par *l'urine.* Les Arabes et les barbares du moyen-âge avaient autorisé l'usage superstitieux de prédire par l'inspection de l'urine l'issue des maladies, et nos praticiens se servaient de ce moyen, bien convaincus toutefois qu'on ne saurait reconnaître une maladie par l'examen seul de l'urine. L'étude de la médecine

grecque a dû exercer une grande influence sur cette manière de voir; car, bien qu'Hippocrate et ses successeurs aient trouvé dans l'urine des indices annonçant des changements généraux survenus dans le cours des affections morbides, on ne saurait alléguer un seul exemple prouvant qu'ils aient cherché à déterminer d'après cette investigation la nature de la maladie.

Presque tous les écrivains continuèrent à chercher dans l'urine les signes les plus importants de l'état morbide; Thomas Fyens croit même cet examen plus infaillible que le pouls; il prétend qu'il peut faire connaître les affections autres que celles du foie et du système sanguin, puisque dans les maladies mêmes du poumon, l'urine sort mêlée avec le sang. Il donne à l'urine le nom d'élément de la seconde coction, et tire même certains signes du son qu'elle produit en tombant de la vessie dans le vase destiné à la recevoir.

L'art sphygmique était traité d'une manière par trop subtile dans ce temps. On trouve dans Fyens des remarques très-intéressantes sur la doctrine du *pouls:* il admet comme causes prochaines du pouls, la *force* ou le cœur, l'*instrument* ou l'artère, et l'*utilité* ou la diminution de la chaleur vitale. Par exemple, les causes du pouls *grand* sont l'énergie de la force vitale, la docilité de l'instrument et l'augmentation de l'utilité. Fyens distingue l'*æqualitas singularis* dans une ou deux pulsations, de l'*æqualitas systematica* dans plusieurs autres. L'inégalité de la température du cœur ou le changement rapide de la force vitale, peuvent donner lieu à l'irrégularité du

pouls : quelques médecins combattirent cette opinion galénique par d'excellentes raisons. Nous voyons Fyens assurer lui-même que, malgré sa longue pratique, il n'est pas en état de concevoir la différence établie par Galien entre la fréquence et la vitesse du pouls. Il trouve également trop subtile et purement spéculative, la distinction entre le pouls *dicrote*, dans lequel, sur deux pulsations, la seconde serait plus faible, et le pouls *caprisant*, dont un second battement frapperait le doigt avec plus de force. Fyens n'ignorait pas que, pour concourir aux progrès de la séméïotique, il n'est pas nécessaire d'être esclave des Anciens, et que le grand art, en médecine, consiste à recueillir des observations et à juger celles des autres sans partialité. En examinant sévèrement la doctrine de Galien sur le pouls, il paraît avoir satisfait amplement à cette dernière condition.

T. Fyens doit être, à proprement parler, considéré comme le père de la séméïotique ; car ce fut lui qui le premier porta un jugement sain sur les principes fixés par les Grecs, et les réunit avec goût en un seul corps de doctrine : il porta dans la séméïotique une grande érudition scolastique et une rare sagacité. Il allie fort heureusement la synthèse et l'analyse, parle d'abord des signes des tempéraments et des genres des maladies, et passe ensuite aux symptômes morbides : quelquefois il reste attaché à la méthode des Grecs et des Arabes, qui avaient exposé les signes des maladies avec une subtilité incroyable. K. Sprengel pense que cette méthode de Fyens, que personne n'a suivie depuis lui, ne

doit pas être rejetée, et mérite à juste titre, le nom de Philosophie de la séméïotique.

Fyens était trop péripatéticien, pour ne pas s'égarer quelquefois dans les conséquences qu'il déduit de la synthèse; comme lorsqu'il prétend que la disposition au frisson dépend du tempérament froid, ou quand il examine si le tempérament peut être déterminé à *juvantibus et lædentibus.* Il était également trop galéniste, pour ne pas s'avancer trop loin en décrivant les signes de la température de chaque organe et de chaque viscère, et c'était sur des applications si fausses qu'il basait les indications dans les maladies. Le Traité de Fyens sur les signes qu'il nomme *neutres,* ou ceux des fonctions naturelles, est excellent. Ses principes sur le pronoctic ne sont pas dénués d'intérêt.

On ne peut contester aux auteurs dont nous avons parlé le mérite d'avoir rendu les plus éminents services à la séméïotique, et d'avoir même fortement contribué à créer cette science au XVIe siècle. Aujourd'hui même, on est forcé de leur rendre cette justice, malgré le goût que nous leur avons reconnu pour les spéculations et les distinctions scolastiques. Nos médecins ont toujours attaché de l'importance à cette branche des connaissances médicales : on n'a qu'à consulter quelques-uns de leurs ouvrages, pour se convaincre des excellents préceptes qui s'y trouvent épars. Dans ce chapitre, notre intention a seulement été d'étudier les auteurs qui ont traité spécialement des questions de séméïotique; nous parlons ailleurs suffisamment de leurs autres travaux.

Le XVII[e] siècle présente à notre investigation, d'abord Dinghens de Dinghen. Cet auteur attaque la doctrine des jours critiques de Galien, et les idées astrologiques du temps. — La description qu'il donne de la pléthore est parfaite. — Il attache une plus grande importance à l'inspection de l'urine qu'au pouls. Il paraît toutefois engoué de la Sphygmomanie, car il soutient, par exemple, contre Galien, qu'il y a un pouls propre à l'amour. L'importance de l'urine, écrit-il, provient de ce que son essence est l'effet des dispositions des parties internes, des forces et des tempéraments : comme les parties internes font la coction et le changement de l'urine au moyen du tempérament, elles sont les causes de toutes les différences observées dans l'urine. Il a tellement donné dans les idées exagérées du temps, qu'il pense que l'urine indique la maladie, son espèce et tous les changements que celle-ci est sur le point de subir. Dans le tempérament froid, l'urine est blanche et diffère même selon le sexe.

Jean François du Broeucquez, qui naquit à Mons en 1690, était partisan ardent de l'ouronoscopie; il prétendait que l'on peut reconnaître toutes les affections morbides par la seule inspection de l'urine. Mais le professeur Narez, natif de Binch, dévoila cette erreur, et chercha à déterminer la véritable valeur de ce liquide; dans la discussion qui s'éleva à ce sujet, on voit avec plaisir les heureux effets que l'étude des grands maîtres de l'antiquité avait produits sur le savant Rega, qui s'éleva avec force contre la coutume de vouloir trouver dans l'urine le seul

signe caractéristique de l'état morbide, et contre les médecins qui se servaient de ce moyen d'investigation sans voir le malade; il prouva, par d'excellentes raisons, que cette liqueur excrémentitielle ne saurait fournir des résultats positifs, et servir à faire reconnaître les affections externes; que souvent elle offre des qualités identiques dans des maladies entièrement différentes, mais que son inspection jointe à d'autres signes, est utile en séméïotique, quoique seule elle n'ait aucune importance. Cet écrit valut à l'auteur l'estime de tous les médecins, et influa heureusement sur les progrès de la médecine pratique.

Consultez *K. Sprengel*, Histoire de la Médecine, etc. — *Eloy*, Dictionnaire historique de la médecine, etc.

SECTION V.

THÉRAPEUTIQUE, MATIÈRE MÉDICALE ET PHARMACIE.

Dans l'exposition qui suit, nous nous contenterons d'indiquer les auteurs belges dont les travaux se rattachent d'une manière plus ou moins exclusive à la thérapeutique, la matière médicale et la pharmacie. Déjà, dans les considérations qui précèdent, nous avons pu faire ressortir une foule de données qui ont trait à la connaissance et à l'emploi des médicaments. Nous complétons seulement ici le cadre historique des spécialités médicales, proprement dites, qu'il nous importait de faire connaître.

En 1542, Rémacle Fuchs publia une histoire des *simples* et des médicaments *composés;* il décrivit leur usage en médecine, et la manière de les préparer et de les prescrire.

En 1550, Pierre Van Bruhezen a écrit sur *les bains d'Aix-la-Chapelle* et les *fontaines de Spa.* Les premiers contiennent, dit-il, de la poix, du charbon et une petite quantité de soufre; dans les autres, on rencontre du soufre et du fer. Selon l'auteur, les constellations n'ont pas d'influence sur la chaleur de ces bains; elle doit être attribuée à une combustion souterraine, produite par un mélange de soufre, de résine, de charbon et de chaux. Partisan de Galien, il conseille l'usage de ces eaux dans les maladies

humorales, et entre autres lorsqu'on doit purger un *cerveau froid.*

Philarète, de Limbourg, publia, en 1559, un Traité fort étendu sur les vertus des fontaines de Spa et sur la manière de faire usage de leurs eaux. C'est donc à tort que le savant Juste-Lipse et Eloy prétendent que Philarète est le premier qui ait écrit sur les vertus et l'usage de ces eaux minérales.

Les propriétés médicinales des fontaines de Spa ont été décrites par un homme de talent et de science, Philippe Gherinx, de St-Trond, premier médecin d'Ernest de Bavière, évêque de Liége et électeur de Cologne. Il prétend que la *fontaine de Fer* ou de *St-Gilles,* près des vieux remparts de Tongres, est la même dont Pline a parlé dans son Histoire naturelle. Thomas De Rye, de Malines, son successeur près du Prince-évêque de Liége, a traduit ce Traité en latin et y a ajouté des observations sur la nature et l'usage de ces mêmes eaux.

Henri Van Heer, gendre de De Rye, donna un des meilleurs Traités sur l'usage des fontaines *acides* de Spa. Ses observations sur les cures obtenues par l'emploi de ces eaux sont précieuses; il énumère les maladies dans lesquelles elles conviennent, et rapporte de nombreux exemples à l'appui.

Dodoens conseille l'usage des eaux de Spa dans les maladies syphilitiques invétérées. J. B. Van Helmont publia un supplément sur ces eaux, leur origine et leurs effets sur la constitution.

Jacques Blondel, né à Liége en 1613, fut d'abord médecin de l'Électeur de Trèves; ensuite il s'établit à Aix-la-Chapelle, où il devint médecin pensionnaire de la ville et surintendant des bains. Il s'y fit estimer par le succès de ses cures, et plus encore par les soins qu'il mit à faire connaître les vertus des bains chauds de cette ville et de ceux de Borset.

Doison, natif de Vandegies-aux-bois, dans les environs de Tournay, médecin pensionnaire de cette ville, fit beaucoup de recherches sur *les eaux minérales de St-Amand;* et publia l'analyse de leurs principes constituants.

Les observations que fournit Brassart, médecin juré et pensionnaire de l'abbaye de St-Amand, sur la même fontaine, ne sont pas dénuées d'intérêt. Ce même auteur fit paraître une Instruction fort détaillée sur la *fontaine minérale de Bouillon-lès-St-Amand.*

Edmond Nessel, premier médecin de George Louis de Berghes, évêque et prince de Liége, naquit dans la même ville vers 1658. Il fit ses études médicales à Leyde, et voyagea ensuite en France pour se perfectionner dans l'art de guérir. Il publia, de retour dans son pays, un ouvrage sur les propriétés médicinales et l'usage des eaux de Spa. L'auteur recueillit dans cet écrit tout ce que les meilleurs écrivains avaient dit sur les eaux de cette fontaine; il joint à ses remarques la méthode curative qui lui a le mieux réussi.

Parmi les Traités les plus complets sur cette matière, on doit ranger les travaux de Bresmal. Ce

médecin exerça son art avec distinction à Liége, où il publia ses ouvrages sur les eaux minérales; ils contiennent tout ce que les Anciens et ses contemporains avaient dit sur la matière; il ne néglige toutefois pas d'apporter le fruit de sa propre expérience.

Rega, De Villers et Sassenus, professeur de chimie, firent des études profondes sur *les eaux minérales de Marimont.* Les deux premiers publièrent l'analyse des principes de ces eaux, et indiquèrent la manière de les administrer et le régime qu'il importe d'observer durant leur usage. Selon les expériences de ces auteurs, les eaux dont il s'agit contiennent du fer, du soufre, du vitriol volatil, et une terre alkaline. Rega confirme les vertus de ces eaux par plusieurs exemples. *Les eaux de Ste-Catherine, à Huy,* ont été analysées par ces mêmes médecins.

Jean Philippe De Limbourg, profondément versé dans la chimie, se distingue par la savante méthode avec laquelle il employa les différentes eaux de Spa, dans la cure des maladies les plus opiniâtres et les plus rebelles; il s'étendit longuement sur la manière d'agir de ces eaux précieuses. Ses ouvrages, quoique écrits il y a plus de quatre-vingts ans, peuvent encore être consultés avec fruit, et tout auteur qui écrira sur les fontaines minérales de Spa sera obligé de les connaître.—L'Essai sur les eaux ferrugineuses que publia Sandberg, de Liége, en 1780, n'est pas dénué d'intérêt.

La plupart de nos auteurs conseillent les eaux minérales dans les maladies chroniques et asthé-

niques, et tous sont convaincus qu'elles ne conviennent point dans les affections aiguës. Ainsi nous voyons que les nombreuses sources d'eaux minérales de la Belgique n'ont pas échappé à l'attention de nos médecins.

Dodoens, cet homme si remarquable sous bien des rapports, a laissé de bons ouvrages sur la *Thérapeutique.* En décrivant les plantes comme botaniste, il a ajouté leur emploi comme médecin. Il a consacré un traité aux médicaments purgatifs. — Et voyez l'engouement de nos auteurs modernes qui se disputent la priorité dans la découverte de l'*écorce de grenadier,* donnée comme teniafuge! Ils ne savent même pas qu'au XVIe siècle, déjà Dodoens fit connaître les vertus de la décoction de la racine de grenadier, pour *chasser* et *tuer* les vers intestinaux *plats.*

Nous avons déjà appris à connaître le remède vermifuge de Van den Spieghel : *Spigelia anthelmintica;* ainsi cet auteur, indépendamment de ses recherches anatomiques et autres, rendit encore un service à la science par la découverte de cet anthelmintique.

La ressemblance frappante de la Syphilis avec la Lèpre avait conduit les médecins à penser que le *Mercure* pouvait offrir des chances de succès dans le traitement de la première; aussi nos médecins avaient commencé de fort bonne heure à employer ce métal contre le mal vénérien, et dès le XVIe siècle, le docteur Ghiselin, né à Santfort, près

d'Ostende, décrivit ses diverses préparations et cita les cures les plus heureuses obtenues par l'emploi de ce moyen.

Jean Weyer nous fait voir qu'au XVIe siècle on employait les cataplasmes de *racine de Ciguë* pour résoudre les engorgements qui accompagnaient une maladie très-commune alors, et connue sous le nom de *loopende Varen.*

Henri De Heers prescrivait la ciguë contre les symptômes vénériens des parties génitales.

La cure des plaies au moyen du *Magnétisme* fut connue au XVIe siècle ; nous ne nous étendrons point sur ce sujet, pour ne point répéter ce que nous avons déja dit de l'astrologie médicale et de ses déplorables suites.

Guillaume Marcquis a étudié les propriétés de l'*Aloës,* dont il conseille l'usage dans un grand nombre de maladies et même dans l'état de santé. Cet agent guérit, dit-il, les maladies des vieillards, en chassant le superflu de l'humide excrémentitiel; il ne convient pas aux femmes enceintes, aux phthisiques et aux pleurétiques.

L'usage de l'*Eau froide* dans les maladies est indiqué par Josse Van Lom et Herman Van der Heyden; ce dernier vante les bons effets du *Petit lait* dans la plupart des affections inflammatoires.

Guillaume Van den Bosch, de Liége, fournit une bonne description des animaux, mais en parlant de leur usage en médecine, il donne la preuve d'une crédulité peu commune. Ainsi, lorsqu'une femme en travail met sous ses pieds une aile d'aigle, elle accouche immédiatement; le foie du lion guérit l'épilepsie.

En 1652, la mort du gouverneur de Belgique faillit renverser entièrement le crédit dont jouissait déjà l'*écorce du Quinquina.*

Jean Chifflet donna l'histoire de la maladie de ce personnage. Il assure que l'emploi du quinquina est suivi de la récidive du mal qu'on croit avoir combattu; que ce médicament beaucoup trop sec et trop chaud, occasionne des coliques, brûle les intestins et est inférieur à beaucoup d'autres médicaments. L'ouvrage dans lequel il traite de cet agent, publié à Louvain, eut un assez grand succès.

Vopisc Fortuné Plemp, disputeur éternel, embrassa le parti de Chifflet sous le nom de Melippus, et s'efforça de démontrer que le quinquina contribue à faire dégénérer les fièvres intermittentes en fièvres continues; il alla même jusqu'à soutenir que ce moyen n'avait pas guéri un seul malade sous ses yeux.

Roland Sturmius ou Storms, de Louvain, qui avait fréquenté les écoles d'Italie, essaya de se constituer le défenseur du quinquina contre les inculpations de Chifflet et de Plemp. Il soumit à un

examen sévère les raisons que ces auteurs avaient alléguées pour détourner les praticiens de son emploi et se déclara hautement contre l'ignorance des médecins qui méprisent un remède par la seule raison qu'ils ne le connaissent pas. Mais aujourd'hui, dit-il, on a tant d'exemples des succès éclatants que procure le quinquina dans les fièvres intermittentes, que la réputation de ce moyen, qui menaçait de s'anéantir entièrement, ne saurait plus souffrir de ces attaques. Cependant, Storms se plaint de ce que le remède est très-rare et très-coûteux, et de ce qu'on ne peut le trouver que dans les maisons des grands, les princes eux-mêmes ayant coutume de se l'envoyer réciproquement comme un objet de prix. Il ne peut concevoir comment l'arbre qui fournit le quinquina soit aussi commun, qu'on le prétend, aux environs de Loxa. Storms avait distribué pendant l'espace de cinq années une provision de cette écorce, qu'un ami lui avait donnée, et lorsqu'elle fut épuisée, il ne put, en 1661, s'en procurer d'autre. Du reste, il assure que le quinquina, loin de causer des obstructions, porte au contraire son action sur tous les organes sécrétoires, dissipe les congestions par son amertume et par ses qualités chaudes, résout et précipite la matière morbifique.

En 1725, Du Broeucquez fit connaître les indications et les contre-indications du quinquina.

Le traité le plus complet qu'aucun auteur belge ait produit sur la matière médicale, est sans contredit

celui que Crantz publia en 1762. Il n'y omet rien et procède très-méthodiquement.

Le pharmacien Van de Sande, de Bruxelles, ne s'est épargné ni peine ni travail pour découvrirles moyens de falsification employés dans la préparation des médicaments, tant simples que composés. Son ouvrage est très-utile aux pharmaciens et ils le consulteront toujours avec fruit.

Parmi un grand nombre de *Pharmacopées* du pays, celle de Gand, publiée en 1786, dans laquelle on trouve d'amples détails pharmaceutiques, doit le jour au zèle infatigable de B. Coppens et De Brabant. Ce Manuel n'a pas le défaut général des livres de ce genre : il ne met point les pharmaciens dans l'impossibilité d'exécuter les procédés qu'il renferme et d'obtenir les résultats qu'il promet.

Consultez *Eloy*, Dictionnaire historique, etc. — *Sprengel*, Histoire de la Médecine, etc.

SECTION VI.

MÉDECINE LÉGALE.

La médecine légale a trait à des questions desquelles dépendent la vie, la fortune et l'honneur des hommes; elle est un vaste arsenal où les innocents et les coupables puisent également leurs moyens de défense : long-temps elle se trouva dans un état d'imperfection déplorable, et ne fut même pas désignée d'une manière spéciale. Elle exige chez l'homme de l'art, un grand talent et des connaissances variées.

Bien que nos pères aient connu les diverses dispositions des livres sacrés, concernant la virginité, le viol, l'homicide, et qu'ils aient étudié le code Justinien, qui renferme plusieurs dispositions relatives au mariage, à l'époque de l'accouchement, à la supposition de part, à l'impuissance, c'est seulement du XVIe siècle qu'on peut faire dater la véritable origine de cette science.

Ce fut en 1532, que l'illustre bourgeois de Gand, Charles-Quint, publia sa Constitution criminelle, (*Constitutio criminalis Carolina*), qui dut exercer une puissante influence sur l'étude de la médecine appliquée aux lois, dans tous les pays soumis à la domination de ce monarque. D'après les articles 147 et 148 de ce code, l'étude des diverses branches de l'art médical ne devient pas seulement indispensable aux jurisconsultes, mais plusieurs autres articles,

qui proportionnent les peines aux effets physiques des délits et des crimes, exigent, par cela même, une appréciation rigoureuse de ces effets. Toutefois cette constitution n'est pas exempte de défauts, car souvent elle renvoie à la décision arbitraire des juges ou à celle des lois romaines, qui ne s'expliquent pas clairement sur les différents degrés de pénalité. Nonobstant ces imperfections, plusieurs dispositions de ce code doivent avoir jeté les bases d'une médecine légale, bien informe, il est vrai, et bien incomplète à son origine.

Les progrès que Vésale fit faire à l'anatomie contribuèrent à perfectionner cette nouvelle branche des connaissances médicales, en éclairant la doctrine des différentes lésions; cependant malgré ces progrès, une foule d'erreurs et de préjugés déparaeint encore la science. L'épreuve de l'eau, du feu, la cruentation des cadavres dans la présence de l'assassin, dont parlent L. Lemnius et Thomas Fyens, remplaçaient, dans les enquêtes criminelles, les recherches scientifiques.

Jean Weyer, cet ami de l'humanité, que nous avons déjà appris à connaître, combattit par toutes les armes de la raison les idées absurdes de ses contemporains; il fit mettre un terme aux sacrifices humains, et fit presque cesser les poursuites contre les sorciers, que les médecins et les jurisconsultes continuaient encore à condamner comme étant des instruments obligés du diable. Outre les autres titres qui donnent à Weyer droit à la reconnaissance de la postérité, celui d'avoir été le *premier médecin* qui ait

traité de la médecine légale, n'est pas le moins méritoire.

Dans les siècles suivants, les médecins belges se bornèrent aux doctrines admises dans les pays voisins, et ce fut seulement vers le milieu du XVIIIe siècle qu'ils commencèrent à étudier la médecine légale avec fruit. THOMAS FYENS donne une excellente instruction pour déterminer, après la mort d'un blessé, si la *plaie* était ou non *mortelle.*

MICHEL BOUDEWYNS, médecin de l'hôpital d'Anvers, résout les questions de conscience sur le *jeûne,* la *chasteté,* l'*impuissance* et d'autres causes qui rendent le mariage nul. Son livre est un sommaire de décisions ecclésiastiques sur ce sujet.

La découverte de la circulation du sang ne fut pas sans influence sur les progrès de la médecine légale, et en particulier sur l'invention de la *Docimasie pulmonaire.*

L'examen des plaies sur le vivant et sur le cadavre est sans doute la source la plus fréquente des rapports faits en justice. C'est de-là que date peut-être l'usage de recourir aux chirurgiens dans ces sortes d'examens, parce qu'on leur supposait toutes les connaissances requises pour bien juger un objet qui tenait à leur profession. On ne s'aperçut pas d'abord que pour juger de la gravité d'une lésion, d'une plaie, *par elle-même,* par exemple, ou par *accident,* il faut connaître tous les ressorts de l'économie animale. Or, nous voyons par l'histoire de ces temps que les magistrats n'adjoignaient que rarement des médecins aux chirurgiens-experts.

Le premier ouvrage sur cette matière, que nous avons à signaler dans le XVIII[e] siècle, est celui de J. H. Matthey, chirurgien d'Anvers. Cet auteur pense que la présence d'écume dans les bronches est un signe caractéristique de la submersion; si cette écume ne se rencontre pas, l'individu était mort avant d'avoir été jeté à l'eau. Il rapporte, comme tendant à confirmer sa manière de voir, plusieurs expériences faites sur les animaux vivants.

L'ouvrage que publia J. C. Huart, de Tirlemont, peut être consulté avec fruit; ce qu'il dit des plaies est très-complet, eu égard à l'époque; il les divise en plaies absolument mortelles, en plaies mortelles par elles-mêmes, et en plaies mortelles par accident. — Il enseigne comment il convient de faire un rapport valable devant les magistrats. — En traitant des poisons, l'auteur prétend que les crabes renferment un virus extrêmement dangereux. — Il donne les signes auxquels on reconnaît la virginité, la grossesse, mais il pense toutefois que ces signes ne sont rien moins que certains. — Il passe trop légèrement sur les indices de la mort. — La critique qu'il fait de plusieurs consultations médico-légales, annonce dans Huart un médecin instruit.

En 1787, Stappaerts, médecin d'Anvers, pour prévenir les *inhumations précipitées*, examina dans un excellent mémoire les différents signes de la mort. Il discute l'importance qui se rattache à l'absence de la respiration, au battement des artères et du cœur, au froid de tout le corps, à la rigidité des articula-

tions, que le célèbre Louis avait admise comme un signe certain, à l'insensibilité à tout stimulant, au relâchement des sphincters, à la non-fluidité du sang tiré de la veine; à l'odeur cadavéreuse, à la flaccidité et à la sécheresse de la cornée transparente. L'auteur prouve péremptoirement que tous ces indices sont incertains, et qu'il n'y a que la putréfaction qui soit un signe positif de la mort. Il se plaint avec raison que les lois du pays ne contiennent aucun article ayant trait à l'inhumation précipitée.

Nous ne pouvons passer sous silence les travaux de T. P. Caels, médecin de Bruxelles, sur la *Toxicologie.* Ses ouvrages sur les plantes vénéneuses de la Belgique et sur les poisons tirés du règne minéral, sont les meilleurs résumés de ce que l'on connaissait alors sur cette matière : il y rapporte des observations du plus haut intérêt. Déjà, à cette époque, il conseillait la poudre *de fer* comme antidote de l'arsenic, parce que cette dernière substance, disait-il, et la limaille de fer forment ensemble un *composé insoluble :* de nos jours, nous voyons l'hydrate de tritoxide de fer préconisé dans l'empoisonnement par l'arsenic comme un moyen nouveau !

Consultez *Eloy,* Dictionnaire historique, etc. — *K. Sprengel,* Histoire de la médecine, etc. — *Mahon,* Médecine légale et police médicale, avec des notes de Fautrel. Paris, 1801 3 vol., in-8°. — Annales d'Hygiène et de Médecine légale. Paris, in-8°. 1829-1836.

SECTION VII.

HYGIÈNE PUBLIQUE ET INDIVIDUELLE.

Avant le XVI[e] siècle, les connaissances hygiéniques se bornaient à des lois, des réglements sur le régime, à des soins de propreté, sur lesquels nos médecins avaient d'abord trouvé des préceptes dans les Saintes Écritures. Des hôpitaux pour les maladies ordinaires et pour les épidémies contagieuses étaient les seules institutions philanthropiques que l'on connût à cette époque.

Le rétablissement de la médecine hippocratique exerça son influence sur l'étude de l'hygiène, en donnant naissance à une foule de bons ouvrages sur cette branche des sciences médicales.

La première production scientifique qui se présente à notre examen, est celle de Van Zantvliet, médecin de la province du Brabant, qui, en 1513, fit connaître les progrès que l'École de Salerne avait fait faire à la science : et, en effet, on ne saurait nier que parmi les préceptes proclamés par Van Zantvliet, il n'y en ait quelques-uns que l'on ne puisse encore adopter aujourd'hui. Mais ils sont tous empruntés au régime de cette célèbre école, que L. Lemnius a si bien caractérisée en disant : *Quæ vix scio an quidquam in litteris medicorum inelegantius sit aut indoctius.*

Jérémie Drivère fit connaître les tempéraments d'après la doctrine de Galien. Il reconnut avec lui dans le corps de l'homme quatre tempéraments simples : le chaud, le froid, l'humide et le sec; quatre autres résultent du mélange des premiers; enfin le neuvième tient le milieu entre tous. De leur différence, il déduit, avec le médecin de Pergame, les préceptes suivants, savoir : que les personnes d'un tempérament chaud et sec doivent non-seulement faire usage de bains chauds, s'exercer modérément, mais encore se nourrir d'aliments propres à produire en eux des sucs doux et sans âcreté, prendre l'eau comme boisson principale, ne pas se laisser aller à la colère, à des études excessives, et éviter l'ardeur des rayons du soleil; on leur donnera, d'après ses avis, des purgatifs ou des vomitifs, pour les débarrasser de l'excès de bile qui cause le tempérament chaud. Les autres tempéraments simples doivent toujours être soumis à la loi des contraires. Notre auteur, qui aimait les belles-lettres, n'oublia pas de régler la manière de vivre des savants. « Les gens de lettres observeront, dit-il, le régime le plus simple et celui qui procure les digestions les plus faciles; ils se livreront aux exercices du corps, et éviteront tout excès de travail et d'étude. » Drivère expose fidèlement la doctrine de Galien, et y ajoute le fruit de son expérience propre et de ses profondes études.

Il fait connaître le régime hippocratique dans les maladies, et le livre *De salubri victûs ratione* du même auteur. Il y expose la doctrine des quatre éléments qui déterminent le régime à suivre selon les saisons, les âges, les sexes, les tempéraments et

les habitudes. Pendant l'hiver, il conseille les aliments excitants et le vin; au printemps, une alimentation plus douce et plus ténue, et moins de vin; il veut qu'on use pendant l'été d'aliments peu substantiels et de boissons rafraîchissantes; dans l'automne, il faut revenir à un régime plus nourrissant et plus sec. Ce savant contribua beaucoup au rétablissement de la médecine des Anciens, et à la propagation des connaissances hygiéniques. Dans un Commentaire sur Celse, il fait ressortir tout ce que le médecin romain avait de son temps ajouté à l'hygiène. Ses travaux ne se bornèrent pas aux Commentaires que nous avons mentionnés: il composa un Traité *ex professo*, sur la meilleure manière de se nourrir, dans lequel il attaque fortement l'ignorance des médecins de son temps en hygiène.

PHILARÈTE, de Limbourg, donne de sages conseils aux vieillards pour conserver leur santé; leur régime doit être fortifiant, mais il ne sera pas trop excitant; on retrouve dans cet auteur la doctrine des quatre éléments d'Hippocrate. Dans ses Commentaires sur Polybe, il établit la nature et la durée des exercices.

GUILLAUME LEMNIUS, fils de Liévin, tâche de prouver que le mode d'éducation a une plus forte influence sur le caractère de l'homme que les qualités de l'air et du milieu ambiant. Son père, dans son Traité *des Complexions*, adopte les quatre éléments et les qualités élémentaires, et décrit très-bien diverses causes d'insalubrité des pays et leurs effets sur l'homme. Il passe en revue l'influence des rivières, des marais,

des bois, des bruyères, du genre de vie et des habitudes. Il soutient que les Hollandais sont impropres à la culture des arts, ont l'esprit lourd, la mémoire peu forte, à cause de l'humidité du pays et de l'obésité de leur corps; et il trouve que les Belges ont, au contraire, de la pénétration, sont prudents, industrieux, propres à cultiver les arts, et ont du génie, à cause de la position plus salubre de leur pays. Il prétend que les vices de nos humeurs sont les causes occasionnelles du pouvoir du diable, et que celui-ci excite les personnes, dont le tempérament est sanguin, à la débauche, tandis qu'il porte à la haine ceux chez lesquels la bile prédomine. En lisant de pareils paradoxes, on doit dire que la magie, qui avait infecté toutes les autres branches des connaissances humaines, avait également étendu son empire malfaisant sur l'hygiène.

Le génie profondément observateur de Josse Van Lom se décèle d'une manière admirable dans ses Commentaires sur Celse. Il se félicite de ce que les médecins, ses contemporains, ont secoué le joug des Arabes et ont puisé aux véritables sources des Anciens. L'auteur fait connaître les bons et les mauvais effets du mouvement, et se plaint de ce que, dans son siècle, on ait négligé l'usage des bains, dont il vante l'utilité. Il réfute Avicenne qui ordonne de ne se reposer que toutes les seize heures. Les précautions qu'il fait prendre dans la faiblesse d'estomac sont excellentes. Les hommes de lettres doivent se lever de bonne heure, si leurs digestions sont bonnes, et se lever tard dans le cas contraire; ils éviteront le som-

meil dans le milieu du jour et après les repas; ils ne s'exposeront pas à l'air froid du matin et du soir. Les précautions hygiéniques diffèrent selon les âges, les tempéraments et les sexes. Notre auteur se montre partout commentateur aussi savant que judicieux. Il ne lui suffit pas de donner tel ou tel précepte, de vanter telle ou telle manière de vivre; il prend toujours l'observation pour point de départ et établit ses préceptes sur un grand nombre de faits. En un mot, ce médecin hippocratiste, si justement célèbre, a fait tout ce que les connaissances de son temps lui permettaient. Persuadé que Van Lom avait compris toute l'importance de l'hygiène, nous ne nous arrêterons pas à relever les erreurs, il est vrai, peu nombreuses, que contiennent ses Commentaires.

Le livre de Galien sur l'hygiène fut commenté par Jacques Bording, d'Anvers.

Van Vieringen, de Louvain, nous apprend les bons effets de l'abstinence; et le savant Leys, de Brecht, qui se distingua par la supériorité de ses connaissances dans toutes les sciences, nous a laissé un Traité fort estimé sur l'hygiène, dans lequel il vante les bons résultats de la sobriété, et fait ressortir l'influence du moral sur le physique.

L'utilité et les inconvénients d'une nourriture animale sont proclamés par P. Castellan, né à Grammont, homme d'une érudition peu commune; il occupa à Louvain une chaire de langue grecque, et fut professeur royal de la faculté de médecine. Il

indique quel genre de nourriture animale convient aux personnes faibles et lymphatiques. Son Traité contient plus d'érudition que de remarques neuves.

Robert Van den Berghe, de Dixmude, examine, dans son Traité sur la diététique, les qualités des aliments et des boissons, et indique les différentes sortes d'aliments qui conviennent dans les diverses maladies, dans les différentes périodes de la vie et dans les tempéraments divers. C'est un bon résumé pour une époque où la chimie n'avait pas encore fait de grands progrès.

Louis Nunnez, d'Anvers, fait voir, dans un de ses ouvrages, que les poissons constituent un aliment salutaire aux vieillards, aux malades, aux personnes sédentaires et à celles de faible constitution, parce que le sang qu'ils font est plus en rapport avec leur tempérament. Notre auteur, dont l'érudition était très-remarquable, a fait paraître un ouvrage volumineux sur les fruits, les animaux, les poissons et les différentes boissons alors connues. On ne peut rien lire en ce genre de plus utile et de plus agréable; on y trouve le résumé de tout ce qui était connu avant lui, et qui était épars dans les différents ouvrages des auteurs.

La plupart de nos médecins qui ont écrit sur la *Peste* dans le XVI[e] siècle, ont eu soin de prescrire des préservatifs et de tracer des règles sur l'hygiène individuelle et publique. Ils croyaient que le germe de ce fléau résidait dans l'atmosphère, et cherchaient

toujours à purifier l'air. Ils conseillaient comme il a déjà été dit, d'entretenir de grands feux dans les rues et dans les maisons et d'y faire brûler de temps en temps des substances aromatiques. Nos auteurs eurent le mérite d'appliquer à la peste les préceptes généraux d'hygiène qui se trouvent dans les Anciens. Quelques-uns, adonnés à la magie ou à l'astrologie, assuraient qu'il suffisait de porter sur la région du cœur des pierres précieuses, telles que l'hyacinthe, le jaspe et autres, pour être préservé de la contagion.

Voici un exemple des moyens de préservation prescrits par nos magistrats.

L'isolement des malheureux que la peste avait atteints fut toujours regardé comme le moyen le plus efficace pour en arrêter la propagation; les ordonnances des magistrats d'Anvers à cet égard étaient sévères, et les transgressions des mesures prises dans l'intérêt public, étaient toujours punies de fortes amendes, quelquefois même de la flagellation et du bannissement.

Dès qu'une personne était atteinte du mal épidémique et que le médecin avait reconnu ou croyait seulement entrevoir des symptômes de peste, celui-ci était tenu, sous peine d'une forte amende, d'en donner connaissance aux officiers de la justice, chargés de l'exécution des mesures sanitaires. Aussitôt une botte de paille était suspendue au-dessus de la porte de la maison où gisait le pestiféré, non-seulement pendant toute la durée de la maladie, mais encore six semaines après la guérison ou le décès.

L'entrée de la maison des pestiférés restait inter-

dite pendant tout le règne de la maladie. Ceux qui soignaient un malade ne pouvaient quitter sa demeure que six semaines après sa mort ou quatorze jours après sa guérison. Tous ceux qui avaient le moindre rapport avec les pestiférés devaient porter en évidence une verge blanche longue de deux aunes, et ils ne pouvaient s'arrêter dans la rue pour causer. Les effets des morts ne pouvaient être vendus que six semaines après leur décès. Les écoles étaient fermées pendant l'épidémie et toutes les réjouissances publiques sévèrement interdites.

Le magistrat d'Anvers publia une ordonnance contre les charlatans qui se mêlaient de traiter les pestiférés. Cette ordonnance prescrivait à tous ceux qui voulaient traiter les malades atteints du fléau, de faire connaître préalablement aux employés de la police leurs noms et prénoms, afin que les officiers publics pussent avoir l'œil ouvert sur leur conduite.

Tous les habitants devaient concourir à entretenir dans les rues la propreté la plus rigoureuse. Il était défendu d'élever dans la ville des oies, des canards, des butors, des cailles, des dindons, des lapins et de vendre des fruits cueillis depuis plus de trois jours.

En 1533, Everard De La Marck, évêque de Liége, donna un édit d'après lequel il était défendu à tout individu infecté d'entrer dans la ville, et d'y introduire des marchandises. Les pestiférés ne pouvaient toucher aux eaux publiques et devaient faire toutes leurs lessives dans la Meuse.

En 1553, la régence d'Anvers, craignant que les communications avec la ville de Cologne, où régnait la peste, ne devinssent fatales à ses concitoyens, publia

une ordonnance par laquelle elle défendait à tous les hôteliers et aubergistes de loger désormais des étrangers sortis des endroits infectés, avant que ceux-ci n'eussent obtenu du bourgmestre l'autorisation de séjourner dans la ville. Cette autorisation ne leur était accordée que sur l'exhibition de bons certificats. L'ordonnance, renouvelée la même année, ne fut point observée, et le fléau gagna la ville.

Pendant le règne de la peste à Turnhout, en 1571, le magistrat d'Anvers défendit, dans une ordonnance, l'entrée de la ville aux habitants de Turnhout, et prononça la peine de trois ans de bannissement contre les hôteliers qui les logeraient, et contre les propriétaires qui leur loueraient leurs habitations.

Une ordonnance de 1575, publiée par le même magistrat, prescrivit que tous ceux qui habitaient sous un même toit, devaient se mettre en état de grâce, aussitôt que l'un d'eux éprouverait les premiers symptômes de l'épidémie.

La *Lèpre* affligeait encore l'humanité au commencement du XVIe siècle: en 1553, un décret du magistrat d'Anvers ordonna à tous les lépreux étrangers de regagner le lieu de leur naissance dans les quatorze jours, sous peine de fustigation et de bannissement. Les dimanches et les jours de fête, les lépreux d'Anvers, qui tous demeuraient au Dambrugge, où, il y a quelques années, l'on voyait encore les ruines des lazareths, devaient se rendre à la paroisse de St-Willebrord, pour y entendre la messe, sans toutefois pouvoir entrer dans l'église.

Une cause qui pouvait provoquer la corruption de l'atmosphère et contre laquelle les médecins de ce temps s'élevèrent fortement, était l'usage *d'enterrer les morts dans les églises et les cimetières situés dans l'intérieur des villes :* les fossoyeurs donnaient trop peu de profondeur aux fosses, et couvraient à peine les bières d'une légère couche de terre. Pour obvier aux suites funestes de cette coupable négligence, il fut ordonné que chaque mort aurait dorénavant sa fosse particulière d'une profondeur convenable. L'usage des inhumations dans les églises n'a été supprimé qu'à l'entrée des Français en Belgique.

Après les auteurs que nous venons de faire connaître, peu de médecins ont laissé sur l'hygiène des traités *ex professo.* Nous trouvons bien çà et là quelques préceptes hygiéniques, mais point de travaux particuliers.

Antoine François du Broeucquez, de Mons, écrivit, en 1757, sur les erreurs vulgaires dans le régime. Il combattit plusieurs erreurs et donna de très-bons conseils adressés aux malades et aux convalescents.

Eloy a composé contre l'usage du *thé* et du *café* un traité qui n'a pas empêché qu'ils restassent la boisson favorite des Belges.

Vloers, d'Anvers, combattit le préjugé qui donne au *lait* des qualités échauffantes, toniques et astringentes, et lui attribue la production des acrimonies. Le lait doux, dit cet auteur, est une matière relâ-

chante, involvente, et dont la résorption se fait aisément. Il prétend que l'usage du *tabac* en poudre mine la santé, et il considère l'émonction provoquée par cette substance comme une petite purge par le nez.

Van Elsacker, Van Baveghem et autres qui ont écrit sur la dysenterie épidémique de la fin du XVIIIe siècle, nous ont laissé des considérations hygiéniques applicables aux épidémies. Le premier a donné une bonne topographie médicale d'Anvers, et le second a décrit les localités de la Flandre.

Ces travaux en hygiène peuvent être considérés comme d'estimables tentatives, et ont incontestablement le mérite d'avoir jeté du jour sur différents points de la science.

Consultez *Eloy,* Dictionnaire historique, etc. — *Marshall* et *F. Bogaerts,* Antiquités belgiques. — Annales d'Hygiène et de Médecine légale, etc.

SECTION VIII.

BOTANIQUE ET CHIMIE.

La botanique a été, en Belgique, l'objet d'infatigables recherches et de profondes méditations.

Le savant Dodoens (Dodonæus), après avoir voyagé pendant plusieurs années, a publié sur la botanique de nombreux ouvrages qui feront toujours l'admiration des savants. Cet auteur est non-seulement excellent médecin, mais il tient encore un rang des plus élevés comme naturaliste et phytologiste. Il comprit très-bien qu'en botanique l'étude des livres ne saurait remplacer celle de la nature; il connut la valeur relative des caractères tirés des fleurs et des fruits, comparés à ceux qu'on obtient des feuilles et des formes extérieures. Ses ouvrages sont rédigés avec beaucoup de méthode. Il distribue les plantes en genres et espèces pour en faciliter la connaissance. *Plumier* a consacré à sa mémoire un genre (Dodonæa) de la famille des thérébinthacées.

A la même époque, florissait Charles L'Escluse, que tous les botanistes mettent au rang des hommes les plus savants de son temps; c'est dans la botanique qu'il excellait surtout. De même que le précédent, son ami, il entreprit plusieurs voyages scientifiques. Il s'était fait une loi de ne se fier au témoignage de personne dans l'étude des plantes et de ne croire qu'à

ses propres yeux : aussi l'exactitude la plus scrupuleuse règne-t-elle dans toutes ses descriptions et dans ses figures, et plusieurs botanistes, entre autres *Gaspar Bauhin,* se servirent-ils de ses ouvrages. C'est à L'Escluse qu'on est redevable de la méthode qui déduit les caractères botaniques de la structure des fruits. Pendant son séjour en Espagne, ce savant découvrit plusieurs plantes nouvelles; toutes ses descriptions sont fidèles et ses planches sont d'une beauté remarquable; le jugement qu'il porte sur les difficultés qui se rencontrent dans l'étude de la botanique est marqué au coin de la sagesse. Ce médecin obtint des éloges flatteurs de Juste-Lipse, pour les soins qu'il prit de multiplier les richesses de la botanique; en effet il augmenta considérablement le nombre des plantes connues, et fut aidé dans ses recherches par les renseignements qu'on lui envoya des Indes et des différentes parties de l'Europe. Sa science et sa candeur lui procurèrent des amis qui se firent un plaisir de lui communiquer leurs découvertes; on remarque parmi eux, JACQUES PLATEAU, natif de Tournay, qui lui envoya les figures des plantes indigènes du Tournaisis. C'est encore à L'Escluse qu'on est redevable de l'introduction, dans les provinces-unies des Pays-Bas, des *patates* ou *camotes,* nommées actuellement *pommes-de-terre,* originaires, comme nous le savons, du Pérou, et qui furent d'abord importées en Europe, en l'an 1586, par *Drake,* qui en donna un échantillon à Gérard, habile botaniste qui les cultiva dans ses jardins à Londres et en partagea le produit avec L'Escluse. Celui-ci les introduisit en Hollande, d'où elles furent envoyées en Italie.

Matthias De Lobel s'est acquis une juste célébrité par ses travaux en botanique; il entreprit plusieurs voyages et ajouta un grand nombre de plantes à celles déjà connues; ses descriptions sont très-méthodiques. Linnée et Ray ont rendu justice à la sagacité avec laquelle il a su faire un choix judicieux de tout ce qu'il a trouvé de bon dans les écrits des maîtres qui l'ont précédé. Il est consolant de voir qu'un homme, qui avait si utilement travaillé à enrichir la botanique, ait trouve de justes appréciateurs de son mérite. On lui a consacré un genre portant son nom.

De Lobel a particulièrement décrit les plantes des Pays-Bas; son mérite réel, celui qui lui assure un rang distingué parmi les savants, est d'avoir su renfermer dans un cadre général les connaissances qu'on possédait à son époque.

L'anatomie n'est pas le sujet exclusif sur lequel s'exerça l'esprit actif d'Adrien Van den Spieghel; il cultiva la botanique avec un égal succès, et porta dans ses travaux sur cette science, ce même talent qui le distingue si éminemment dans ses recherches anatomiques. Dans ses Eléments de Botanique, il prend Théophraste pour guide, et trace avec précision le tableau de cette science. Il étudie très-bien la fructification et donne quelques considérations sur une classification des plantes d'après la disposition du fruit. Il a le mérite d'avoir le premier composé des *herbiers*.

Plusieurs botanistes ont parlé dela rose de Jéricho. Jean Sturmius, de Malines, en donne la description.

Cette plante est une espèce de Thlaspe qui croît dans l'Arabie déserte et non autour de Jéricho, comme on le prétend : d'après notre auteur, elle ne s'ouvre que le jour de Noël, et elle soulage beaucoup les femmes pendant le travail de l'accouchement. M. le professeur Kickx, dans sa *Flore cryptogamique* des environs de Louvain, a dédié le cinquième genre des fougères (Stormesia) à ce célèbre professeur de philosophie, comme étant l'auteur d'une des plus anciennes monographies d'espèces que l'on connaisse.

Le livre sur la Botanique d'Anselme De Boodt, médecin de l'empereur Rodolphe II, n'est qu'une compilation de l'*Hortus floridus* de Crispin Passæus.

Adrien Romain s'est occupé de la botanique : ses opuscules ne traitent que des plantes médicinales; on y rencontre de bonnes descriptions.

Noel Joseph Necker, de Flandre, qui se rendit célèbre par ses nombreuses connaissances, a publié une *Flore des Pays-Bas*, disposée selon le système sexuel de Linnée. En parlant des mousses, l'auteur n'admet qu'une seule dynastie, qu'il divise en trois ordres et dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination. Il démontre, par plusieurs exemples, que la chaîne des êtres organisés se confond dans ses derniers échelons. Ses ouvrages méritent d'être lus, et prouvent ses connaissances profondes.

En 1773, l'Académie de Bruxelles couronna l'ouvrage de Caels sur la Botanique. Ce travail contient

tout ce qu'on peut désirer sur les plantes vénémeuses de la Belgique. L'auteur décrit avec lucidité les symptômes caractéristiques de chaque intoxication et ajoute en même temps les antidotes.

En rappelant ici le nom de Roucel, nous ne faisons que rendre hommage au vrai mérite de ce savant distingué; partisan du système de Linnée, il donne l'exposition des plantes indigènes de la Belgique et prouve, par des observations, leur usage en médecine et dans les arts et métiers.

L'Alchimie est la mère de la chimie; comme nous l'avons dit souvent, la première, ainsi que les idées de Paracelse, furent très-répandues en Belgique aux XVIe et XVIIe siècles. Ces notions et l'existence de plusieurs mines indigènes ont contribué à faire découvrir les moyens d'utiliser ces dernières. Toutefois, dans ces siècles, la chimie se ressentait de l'esprit du temps : vanité dans les promesses, extravagance dans le raisonnement, pratiques superstitieuses dans les opérations, tout ce qui, en un mot, était propre à faire des dupes.

Van Helmont a acquis des droits éternels à la reconnaissance des chimistes, en faisant le premier connaître les propriétés des différents *Gaz.* Par la fermentation de l'eau, il se développe une vapeur, que Van Helmont appelait gaz, et qu'il distingue fort bien de l'air atmosphérique : ce gaz contient les principes chimiques du corps d'où il s'échappe sous forme aérienne; c'est une substance intermédiaire entre l'es-

prit et la matière, le principe de l'action, de la vie et de la génération de tous les corps; sa production est le premier résultat de l'action de l'archée sur le ferment endormi, et on peut le comparer au cahos des Anciens. Van Helmont distingue le gaz *acide carbonique*, sous le nom de *gaz sylvestre*, du gaz hydrogène dont il connaissait la propriété inflammable, aussi bien que celle qu'offre le premier d'éteindre la flamme d'une bougie; il dit que ces gaz exercent une action remarquable sur l'atmosphère, et qu'ils changent les interstices de l'air que Van Helmont considérait comme un véritable vide. Il est entré dans des détails fort intéressants sur la diminution que la combustion des corps fait éprouver au volume de l'air. Représenté dans l'histoire de la chimie, Van Helmont doit être regardé comme le père de la *Chimie pneumatique*.

En 1758, P. De Limbourg publia une dissertation sur les *affinités chimiques*, couronnée par l'Académie de Dijon. Pour établir un système physico-mécanique, il examine la nature des corps, estime les degrés d'affinités, leurs différences et leurs lois. Il démontre l'utilité de cette science pour les pharmaciens.

Consultez *Eloy*, Dictionnaire historique, etc. — *Dezeimeris*, Dictionnaire historique de la Médecine, etc. — *Sprengel*, Histoire de la Médecine, etc. — *De Feller*, Dictionnaire historique, etc.

SECTION IX.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

Après avoir passé en revue les différentes branches des sciences médicales, et constaté la part des progrès que nos compatriotes ont fait faire à chacune d'elles, terminons ce chapitre par un mot sur les historiens de la médecine.

Jérémie Drivère, que nous avons déjà souvent apprécié, nous a laissé un Aperçu général sur la médecine grecque et arabe et sur l'influence que les divers systèmes ont eue sur la pratique de son temps.

Le *premier historien de la médecine,* après la renaissance, appartient à la Belgique : c'est Remacle Fuchs, qui a écrit la vie des médecins qui florissaient au XVe siècle.

Vers le commencement du XVIIe siècle, Pierre Duchastel, dit Castellan, a publié la vie de plusieurs médecins célèbres. Ses articles sont empruntés à différents auteurs, dont il a quelquefois copié les erreurs; il est à regretter que la bibliographie y soit entièrement négligée. Dans le siècle suivant, apparaissent Paquot et Eloy : le premier, dans ses Mémoires littéraires, a donné la bibliographie de plusieurs médecins belges; mais comme il est étranger à la médecine, le jugement qu'il porte sur quelques auteurs n'est pas

toujours exempt d'erreurs. Toutefois, un ouvrage qui mérite de faire époque, est le Dictionnaire historique d'Eloy. L'auteur y a donné la préférence à l'ordre alphabétique sur l'ordre chronologique, tant pour éviter les lacunes qui se trouvent dans les premiers siècles de l'histoire de la médecine, que pour donner à la curiosité un moyen plus facile de se satisfaire. Il fournit dans chaque article le précis historique des faits les plus essentiels à connaître; il expose le système des auteurs, rappelle leurs découvertes, remarque ce qu'il y a de plus spécial dans leurs doctrine, fait voir le changement que cette doctrine a opéré, et en quoi elle a contribué aux progrès de la science. Eloy hasarde rarement de s'ériger en bibliographe. En dépit de la critique, tous les auteurs s'accordent à dire qu'à l'époque où parut le Dictionnaire d'Eloy, peu de sciences en possédaient un meilleur et qu'il est encore aujourd'hui, sous divers rapports, le moins incomplet.

CHAPITRE IV.

INFLUENCE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN SUR LES SCIENCES MÉDICALES.

L'enseignement médical, donné d'abord dans les cloîtres, était généralement on ne peut plus imparfait; mais insensiblement le besoin de perfectionner ce genre d'instruction se fit ressentir partout, et on songea enfin à créer des universités. Si notre pays dans cette tendance n'a point pris l'initiative, s'il s'est laissé devancer par des états, tels que l'Italie et la France, c'est que son importance territoriale ne lui permettait sans doute pas une progression aussi rapide. Toutefois la Belgique organisa son Université de Louvain avant celles de Poitiers, de Leyde, d'Utrecht et de plusieurs autres villes.

L'Université de Louvain fut créée en 1426 par Jean IV, duc de Brabant, sous les auspices et avec l'approbation du Pape Martin V. Elle a jeté un vif éclat durant l'espace de près de quatre siècles, et elle s'est rendue célèbre dans toute l'Europe par les grands hommes qu'elle a fournis et par l'influence salutaire qu'elle a toujours exercée sur les progrès

des sciences. Nos pères se glorifiaient d'avoir fait leurs études dans cette école et montraient avec orgueil aux étrangers cette *Alma Mater*, ce temple national élevé aux lettres, aux sciences et aux arts.

Dans les premiers temps de son existence, la faculté de médecine de Louvain était presque exclusivement composée de clercs; toutes les sciences étaient concentrées dans le clergé; car dans cet ordre seulement on rencontrait des hommes aptes à l'enseignement. Jusque vers le milieu du XV° siècle, il avait été défendu aux médecins de se marier : on craignait que les soins du ménage, l'éducation des enfants ne détournassent quelques-uns de leurs moments d'une profession que l'on regardait comme une espèce de sacerdoce, et à laquelle on voulait qu'ils se consacrassent tout entiers. Ce ne fut qu'en 1452, que le cardinal *Destouville* porta en France une bulle qui permit aux médecins de se marier. Toutefois le principal motif de cette disposition était que l'état ecclésiastique ouvrît aux professeurs le chemin des bénéfices, des premières dignités de l'église, ainsi que du rectorat. Dans la suite, pour pouvoir prétendre à devenir recteur, il suffisait d'avoir reçu les *ordres mineurs*. Plusieurs professeurs de la faculté de Louvain furent même chanoines de l'église collégiale de St-Pierre; pendant long-temps, il a même existé dans cette faculté deux chaires qui ne pouvaient être occupées que par des clercs, parce que l'on exigeait que le professeur fût en même temps chanoine.

L'érection de l'Université de Louvain eut pour premier résultat d'affranchir les Belges de la nécessité d'aller s'instruire à l'étranger, dans les sciences mé-

dicales. Il est vrai qu'après avoir achevé leurs études à Louvain, plusieurs de nos compatriotes allèrent fréquenter les Académies étrangères; mais c'était principalement pour perfectionner leurs connaissances, par la comparaison des différentes méthodes d'enseignement et des divers systèmes qui régnaient alors en médecine. Ainsi Vésale, Fyens, Van den Spieghel, Rega et tant d'autres, quittèrent le pays, en sortant de l'Université de Louvain, et allèrent en pays étranger chercher de nouveaux sujets d'études.

Outre les hommes vraiment hors de ligne, que nous venons de mentionner, la faculté de médecine de Louvain a produit un grand nombre de professeurs du premier mérite. Les Bogaert, les Drivère, les Verheyen, les Jacobs et beaucoup d'autres, rendirent les services les plus éminents; nous les avons constatés dans le cours de ce Mémoire. Ainsi l'on s'explique pourquoi cette faculté fut constamment fréquentée par une foule d'étudiants tant nationaux qu'étrangers.

Les édits royaux de 1628, 1681 et 1732 exercèrent également une heureuse influence sur cette institution. Ces édits, défendant l'exercice de l'art de guérir aux Belges qui ne s'étaient pas fait graduer à l'Université de Louvain, attirèrent tous nos compatriotes à cette école célèbre.

A cette époque, la médecine avait chez nous un vrai caractère de nationalité : la Belgique n'était pas comme aujourd'hui, tributaire des doctrines étrangères. Nos autorités scientifiques connaissant nos habitudes, notre climat, notre sol, et leur influence respective sur les maladies, donnèrent à la science

médicale un certain type local. Tous nos ouvrages importants traitent des sujets nationaux; les observations, les remarques qui y sont consignées se rapportent presque exclusivement à la topographie du pays.

La faculté de Louvain, placée en sentinelle avancée, examinait avec la plus scrupuleuse circonspection toutes les nouvelles doctrines qui se produisaient, les modifiait, avant de les enseigner, en ce qu'elles pouvaient avoir de défectueux, ou les réfutait avec énergie, si elles n'étaient pas basées sur la vérité et le bon sens. C'est aux efforts des professeurs de cette école, que l'on doit la circonspection de nos médecins, dans tous les cas où il s'agissait d'adopter quelque théorie nouvelle, bien qu'elle fût débitée par des hommes d'une réputation colossale. Alors les praticiens n'étaient pas sous l'influence exclusive d'une doctrine, les inventeurs de systèmes ne pouvaient pas propager leurs œuvres aussi facilement que de nos jours. Les découvertes utiles, faites par des médecins étrangers, étaient certainement connues en Belgique; mais ce n'était qu'après les avoir soumises au creuset de l'expérience, que nos médecins les adoptaient, en les modifiant d'après la nature du climat et la position topographique du pays. C'est ainsi qu'il ne se fit jamais en Europe de mouvement scientifique auquel les professeurs de Louvain restassent étrangers.

La France, par sa révolution du siècle dernier, qui ne paraissait vouloir s'établir que sur des ruines, porta le coup de mort à notre Université. Le serment régicide qu'on exigeait des professeurs en 1795, eut les suites les plus funestes pour cet établissement. Le

recteur magnifique *Havelange* et plusieurs professeurs furent exilés à Cayenne; les autres ne durent leur salut qu'à la fuite. Enfin un décret d'octobre 1797, émanant du Département de la Dyle, supprima l'Université de Louvain. Ainsi s'écroula dans notre belle patrie, cette célèbre institution, après une existence glorieuse de 371 ans: ainsi tous les moyens d'instruction dans les hautes sciences furent ensevelis sous ses décombres.

Il s'était donc allumé en Belgique un esprit de réforme dont plus tard l'influence a été grande sur les progrès des sciences médicales. Cette émancipation scientifique eut lieu presque au moment même où les Beaux-Arts commencèrent, dans nos provinces, à jeter les bases de cette école type qui, encore aujourd'hui, fait l'admiration de notre siècle : et, ce qui est digne de remarque, cette effervescence intellectuelle s'est déclarée à l'époque même où un despotisme toujours croissant, dans sa marche et dans ses empiétements, commença à détruire chez les Belges toutes les institutions libérales, acquises au prix des plus nobles efforts. — Ainsi, si de nos jours nous avons vu dans un pays voisin, l'école de Bichat imprimer aux sciences anatomiques, une forte impulsion, dont l'influence a été toute-puissante sur les progrès de l'art médical proprement dit, l'impulsion que leur communiquèrent, il y a plus de deux siècles, Vésale et ses disciples, n'a pas été moins heureuse dans ses résultats. En Allemagne, Stahl

attira un moment l'attention générale sur sa doctrine de l'Animisme, mais toutes les idées de Stahl, comme nous avons vu, se trouvent dans l'Archéisme de Van Helmont. C'est encore dans les idées de ce dernier, et qui ne sont, en dernière analyse, que les principes hippocratiques portés à un plus haut degré de développement, que Barthez, cet homme extraordinaire, réellement le père des médecins naturistes actuels, a trouvé la base de sa doctrine du Principe Vital. Si de nos jours nous avons vu un moment le grand édifice médical, fruit de vingt-deux siècles de travaux et de recherches laborieuses, ébranlé par les attaques passionnées d'un réformateur plein de génie et d'audace, déjà, passé un siècle, Rega professa dans l'Université de Louvain, ce que le système de Broussais offre d'éternellement vrai et de réellement utile. Aussi la tendance actuelle est absolument semblable à celle que l'on vit aux XVIe et XVIIe siècles; c'est un progrès vers le Vitalisme, c'est la reconnaissance solennelle d'une nature conservatrice et harmonisatrice : et tandis que nous ne voyons plus dans le Spasme d'Hoffman et de Cullen qu'une vaine chimère, tandis que la Doctrine Mécanique de Boerhaave ne figure plus que comme les débris d'une idole renversée, et que l'Incitabilité de Brown est réduite à des proportions méconnaissables; les Archées de Van Helmont, ses expériences, ses observations, seront toujours une source de méditations profondes et d'applications vraiment utiles.

Il est peu de branches des sciences médicales dans lesquelles Van Helmont ne se soit distingué par

quelque conception utile, par quelque grande idée, exprimée, il est vrai, dans le langage mystique, figuré, abstrait des spiritualistes de son temps, mais le fond de sa doctrine est resté intact, et plus que jamais on commence à apprécier tout ce qu'elle a d'intéressant et de solide. Il y a chez Van Helmont une force de moyens, une hardiesse dans le génie, un esprit, un doute philosophique, une universalité de connaissances qui étonnent

Cette fois-ci nous avons fait valoir nos titres à la reconnaissance du monde savant, et pour faire naître en nous une telle manifestation réactionnaire, il a fallu de notre part un aiguillon puissant pour prendre un vol si audacieux; comme il nous en faut un pour avouer une incompréhensible et coupable indifférence, qui depuis long-temps caractérise notre nation, pour tout ce qui touche de près nos droits scientifiques les plus chers et les plus sacrés. C'est la puissance fascinante de l'amour du pays, nous l'avons dit, le sentiment, le souvenir de notre gloire passée, qui nous a enhardi, mis en regard des autres peuples, à écrire cet Essai historique. Il a fallu, l'histoire à la main, dire ce que nous avons fait, ce que nous avons été. Il a fallu prendre une attitude presque hostile, provoqués que nous sommes à tout moment par de grandes nations surtout, qui croient pouvoir imposer à l'Europe leur philosophie et leur science. Il a fallu prouver que, tout en s'appropriant plus d'une fois nos richesses intellectuelles, on a voulu nous contester jusqu'à la part qu'ont prise nos savants au développement du vaste chaînon des sciences médicales.

Notre position actuelle, tout-à-fait exceptionnelle, en face des hommes appelés à délibérer sur notre travail, nous interdirait tout jugement sur la tendance de la Société de Médecine de Gand, eu égard à la question qu'elle vient de proposer, si les généreux efforts de cette association, pleine de vie et de sève, ne nous faisait un devoir de dire hautement que c'est par l'impulsion toute-puissante qu'elle imprime aux sciences médicales dans notre pays, que dorénavant nous nous affranchirons des idées étrangères, et que renaîtra parmi nous cette médecine individualisée, qui seule convient à notre climat, à nos mœurs, à notre tempérament, à notre industrie, à nos maladies régnantes, par lesquelles nous sommes ce que nous sommes et réellement distincts des peuples qui nous environnent.

CHAPITRE V.

BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE BELGE.

Nous regardons ce dernier chapitre comme nécessaire, puisqu'il contient, pour ainsi dire, les pièces justificatives de ce que nous avons relaté plus haut. Il comprend une notice bibliographique qui ne contient que les ouvrages des auteurs belges ayant rapport aux sciences médicales et qui ont paru avant 1796. Dans l'exposition, nous avons préféré l'ordre alphabétique à l'ordre scientifique, parce que le premier nous a paru présenter plus de facilité au lecteur.

Bien que nous possédions les deux tiers de nos auteurs, et que l'obligeance de quelques amis nous ait permis d'en consulter encore plusieurs, ce travail cependant, sera nécessairement fort incomplet. Pour atteindre la perfection dans une telle entreprise, il faudrait se trouver sur un grand théâtre, et pouvoir se procurer ce que les villes de provinces ne permettent pas de nous donner. Quoiqu'il en soit, nous nous estimerons bien heureux si nous avons pu attirer seulement l'attention de nos médecins sur les nombreux travaux de leurs ancêtres.

Amand (Jean De Saint-), natif du Hainaut, vécut vers l'an 1200.

Expositio sive Additio super Antidotarium Nicolai. Venetiis, 1527, 1529; in-folio.

De Usu idoneo Auxiliorum. Mayence, 1534; in-4°. Ce livre contient les principes d'une véritable philosophie médicale, et plusieurs remarques intéressantes sur l'emploi des médicaments.

De Viribus Plantarum. Francofurti, 1609; in-8°. On le trouve dans les *Biblia Iatrica*, de Jean George Schenck.

Jean de Saint-Amand a laissé plusieurs commentaires manuscrits sur les livres d'Hippocrate et de Galien, qui ont été long-temps conservés dans la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor, à Paris.

En 1395, on conservait soigneusement, dans les Archives de la faculté de Paris, un de ses ouvrages intitulé : *Concordantiæ Joannis de Sancto Amando.*

Ayala (Gabriel) naquit à Anvers, au commencement du XVIe siècle.

Popularia Epigrammata medica ad reverendissimum et illustrissimum cardinalem Granvellem. Antverpiæ, sans date; in-12.

Carmen pro verâ Medicinâ. De lue pestilenti, additis ab authore in hoc ipsum scholiis. Elegiarum liber unus. Antverpiæ, apud Guil. Sylvium, 1562; in-4°, avec l'ouvrage précédent.

Balbian (Josse Van), natif d'Alost, mort à Goude en 1616.

Nova ratio praxeos medicinæ. Libri tres. Venetiis, 1600; in-12.

De Lapide philosophico tractatus septem, e vetustissimo codice desumpti, ab infinitis repurgati mendis, et in lucem dati. Lugd. Batav., Christ. Raphelengius, 1599; in-8°. Item dans le *Theatrum chemicum.* Argentorati, Lazarus Zetznerus, 1613; in-8°. Ibid., Heredes Eberbardi, 1659; in-8°.

Balbian (Cornille Van), né en Flandre au XVIe siècle, et mort en Italie.

Il Specchio della Chimia. Rome, Aloysio Grignani, 1629; in-12.

Barbayx, né dans la province de Liége au XVIe siècle.

Avis au public, contenant les vertus des eaux minérales de Huy. Liége, 1620; in-12.

Battus (Liévin), naquit avant l'an 1545 à Gand, et mourut à Rostock en 1591.

Il a écrit quelques lettres médicales, qu'on trouve dans les *Miscellanea* d'Henri Smet. Francfort, 1611; in-8°.

Bavay (Paul Ignace De), né à Bruxelles le 25 février 1704, mort dans la même ville, le 20 fév. 1768.

Petit Recueil d'observations de médecine, sur les vertus de la confection tonique, résolutive et diurétique. Bruxelles, 1753; in-12.

Méthode courte, aisée, peu coûteuse, utile aux médecins, et absolument nécessaire au public indigent, pour la guérison de plusieurs maladies. Bruxelles, 1759, in-12; et 1770, in-12, avec l'ouvrage précédent.

L'auteur dit avoir fait la découverte de cette confection, dont la Scille et l'Iris de Florence forment la base.

Baveghem (P. J. Van), né le 2 décembre 1745, au Markgraeve-Leye-lez-Anvers, mort le 29 janvier 1805, à Baesrode.

Tractaet ofte oordeelkundige aenmerking over de beruchte keyzersnede. Dendermonde, 1773; in-8.° avec fig.

C'est l'histoire d'une opération césarienne, pratiquée avec succès par l'auteur lui-même et suivie de réflexions.

Prys-verhandeling over de ontaerding der aerdappelen, op koste der Casselrye van Audenaerde, met den dubbelen eerpenning beschonken. Dordrecht, Blussé, 1782; in-8°. Ibid., 1783, chez Blussé, sous le titre: Kort doch

noodzaakelyk Bericht tot het landvolk om de aerdappels in hunne waare deugd, geaardheid en voort krollen te bewaaren; in-12 de 27 pages.

C'est l'abrégé du précédent.

Verhandeling over de Koortsen in t' algemeen, dog bezonder over de Rotkoorts en Roodeloop, welke sedert de tien à twaelf laetste jaeren alom in de Nederlanden de schrikkelykste verwoesting hebben aengeregt. Dendermonde, by de Weduwe Ducaju, 1788, 1789, 1790; 3 vol. in-8°., ensemble 1211 pages.

L'auteur traite des institutions médicales et de l'hygiène de notre pays; il décrit la dysenterie épidémique, et les fièvres putrides, intermittentes et larvées. L'ouvrage est fatigant par sa longueur et aurait pu facilement être réduit de moitié.

BAVEGHEM (P. VAN), né au XVIIIe siècle.

Pharmacopœa Gandavensis nobilissimi senatûs jussu renovata : adjunctæ sunt variæ adnotationes criticæ et instructivæ. Gandavi, typis L. Lemaire, 1787; in-12, de 192 pages.

BERGERIES (DES), né dans la province de Liége.

Le Gouvernement de la santé, où sont contenus les préceptes les plus seurs pour s'y conserver, chacun selon son âge, son tempérament et sa constitution : et plusieurs conseils et remèdes, pour prévenir les maux et les incommodités les plus communes de la vie : avec un Traité de la nature, propriétés et droit usage de tout ce qui nous sert de viande et de breuvage. Liége, chez G. H. Streel, 1690; in-18, de 250 pages.

BERGHE (Robert VAN DEN), (*Montanus*), né avant la fin du XVIe siècle, à Dixmude.

Diætema, sive salubris victûs ratio novo-antiqua. Per controversias digesta : quartum series in fine primæ quæstionis habetur. Opus sanâ doctrinâ refectum, non solum sanitati suæ studentibus necessarium, sed et mensali theoriæ delectantibus jucundissimum. Accessit

ejusdem nutritio fœtûs utero matris eadem serie demonstrata. Lovanii, 1637; in-12, et ibidem apud E. Dewitte, 1640; in-12, de 330 pages.

Berghe (Thomas Van den) naquit à Dixmude vers l'an 1615.

Qualitas loimodea sive pestis Brugana anni MDCLXVI. Hippocratico-Hermeticè discussa. Opus pro hac præsenti peste anni MDCLXIX præservanda et curanda utilissimum. Brugis Flandrorum, apud L. Kerchovium, 1669; in-4.°, de 184 pages.

Berghen (Gérard Van), mort à Anvers, sa ville natale, le 15 septembre 1583.

De Pestis Præservatione. Antverpiæ, 1565, 1586, in-8.°; ibidem, 1587, in-16.

De Præservatione et Curatione morbi articularis et calculi, libellus. Antverpiæ, 1584; in-8°.

De Consultationibus medicorum et methodica febrium curatione. Item de dolore penis. Antverp., 1586; in-8°.

Biesius (Niçolas), né à Gand le 27 mars 1516, mort à Vienne le 28 avril 1572.

Theoreticæ medicinæ libri sex. Antverpiæ, 1558; in-4°.

Ces Éléments de Médecine sont écrits dans l'esprit de Galien.

In artem medicam Galeni Commentarii. Antverpiæ, Vidua M. Nurtii, 1560; in-8°.

De Methodo medicinæ liber unus. Antverpiæ, 1564; in-8°. Lovanii, 1564; in-8°.

De Natura libri quinque. Antverpiæ, 1573, 1593, 1613; in-8°.

Blondel (François), né à Liége en 1613, mort à Aix-la-Chapelle le 9 mai 1703.

Lettre de François Blondel à Jacques Didier, touchant les eaux minérales chaudes d'Aix et de Borcet : et à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mé-

mes eaux, et les cures qui se sont faites par son usage. Bruxelles, Jean Mommart, 1662; in-12.

Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum descriptio: congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis elucidatio. Aquisgrani, A. Metternich, 1671; in-16 de 233 pages. Trajecti ad Mosam, J. Du Preys, 1685; in-16 de 208 pag., avec fig. Item sous ce titre: Thermopotationis Aquisgranensis enarratio et auspicium, Trajecti ad Mosam, 1661; in-8°. Et sous le suivant: Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum elucidatio et thaumaturgia, sive admirabilis earumdem natura, et admirabiliores sanationes, quas producunt in usibus balneationis et potationis. Editio tertia prioribus auctior et emendatior. Aquisgrani, typis J. H. Clemens, 1688; in-4° de 160 pages. En allemand, dans la même ville, J. H. Clemens, 1688; in-4° de 254 pages. En flamand, Leyde, J. Duvivié, 1727; in-4° de 223 pag.

Bochaute (Van), né dans le Brabant, au XVIIIe siècle.

Nouvelle Nomenclature chimique, étymologique, tirée du grec. Bruxelles, 1788; in-8°.

Boeckelius (Jean), né à Anvers le 1er novembre 1535, mort à Helmstadt le 21 mars 1605.

De Peste quæ Hamburgum civitatem anno 1565 gravissime afflixit. Henricopoli, 1577; in-8°.

Synopsis novi morbi, quem plerique catarrhum febrilem vel febrem catarrhosam vocant, qui non solum Germaniam, sed pene universam Europam, gravissime afflixit. Helmstadii, 1580; in-8°.

Anatome vel descriptio partium corporis humani, ut ea in Academiâ Juliâ, quæ est Helmstadii, singulis annis publice prælegi ac administrari solet. Helmstadii, 1585, 1588; in-8°.

On y trouve plusieurs erreurs et fort peu de détails neufs.

De Philtris. Utrum animi hominum his commoveantur, necne? Hamburgi, 1599, 1614; in-4°.

Bogaert (Jacques) naquit à Louvain vers l'an 1440, et y mourut le 17 juillet 1520.

Collectarium in Avicennæ practicam; 5 vol., in-folio.

Manuscrit qu'on conserve à la Bibliothèque publique d'Anvers.

Bogaert (Adam) naquit à Louvain vers l'an 1486, et y mourut le 23 mars 1550.

Epistola ad Petrum Bruhesium.

L'auteur traite de la goutte dans cette lettre qu'on trouve dans les *Consilia variorum de Arthritidis præservatione et curatione,* d'Henri Garet. Francfort, apud J. Wechelum, 1592; in-8°.

Boodt (Anselme De), (*Boëtius*), naquit à Bruges, et mourut après l'an 1634.

Gemmarum et Lapidum historia, quâ non solum ortus, natura, vis et pretium, sed etiam modus quo ex illis olea, salia, tincturæ, essentiæ, arcana et magisteria arte chymica confici possunt, ostenditur. Hanoviæ, 1609; in-4°. Lugduni Batavorum, 1647; in-8°, cum fig.

L'auteur donne la nomenclature plutôt que les caractères physiques des objets traités dans ce livre. Adrien Toll, de Leyde, a revu cet ouvrage et l'a enrichi de commentaires et de figures. Leyde, 1726; in-4°.

Florum, Herbarum et Fructuum selectiorum icones et vires. Francofurti, 1609; Brugis, 1640; in-4°.

C'est un recueil contenant 60 planches, auxquelles l'auteur a ajouté quelques vers; il est tiré de l'*Hortus floridus* de Crispin Passæus, dont le compilateur a supprimé le nom. La seconde édition est la meilleure, parce qu'elle contient le *Lexicon novum herbarum tripartitum,* de Lambert Vossius.

Bording (Jacques) naquit à Anvers le 11 juillet 1511; il mourut à Copenhague le 5 septembre 1560.

Physiologia, Hygieine, Pathologia, prout has medicinæ partes in Academiis Rostochiensi et Hafniensi publice enarravit. Rostochii, S'-Myliander, 1591; in-8°. Et la première partie sous le titre de : Jacobi Bordingi

Antuverpiensis Physiologia, denuo recognita et in communem studiosorum utilitatem nunc seorsim edita. Rostochii, excudebat Stephanus Myliander, 1605; in-12, de 400 pages.

L'auteur a embrassé la théorie de Galien sur les éléments, les qualités élémentaires, les tempéraments, et les autres parties de la physiologie.

Enarrationes in sex libros Galeni de tuendâ valetudine. Accessêre auctoris consilia quædam illustrissimis principibus præscripta. Rostochii, L. Albertus, 1595; in-4°.

Boschius (Jean), né dans la province de Liége, au commencement du XVIe siècle.

De Peste liber. Ingolstadii, 1562; in-4°.

Concordia philosophorum ac medicorum de humano conceptu, atque fœtûs corporaturâ, incremento, animatione, morâ in utero ac nativitate. Ibidem, 1576, 1588; in-4°.

Oratio de optimo medico et medicinæ auctoribus.

Elle se trouve dans le 1er tome des *Oraisons d'Ingolstadt.*

Bossche (Guillaume Van den), de Liége, y naquit vers 1600.

Historia medica, in quâ libris IV animalium natura, et eorum medica utilitas exacte et luculenter tractantur. Cum iconibus eorum ad vivum delineatis. Bruxellæ, typis Joannis Mommarti, 1639; in-4.°, de 422 pages.

Le premier livre traite des oiseaux, le second des quadrupèdes, le troisième des animaux aquatiques; le quatrième est consacré à l'histoire des insectes. La description en est assez bonne pour le temps, mais on ne saurait émettre la même opinion relativement à ce que dit l'auteur de leur emploi en médecine; alors il manque de critique, enregistre toutes les opinions, et les avance avec la confiance qu'on accorderait aux choses les mieux démontrées. C'est ainsi qu'il prétend qu'une femme en travail accouchera de suite si elle met sous ses pieds une aile d'aigle. Les planches sont fort peu ressemblantes.

Boudewyns (Michel), d'Anvers, mourut le 29 octobre 1681.

Dienstich ende ghenuchelyck Tytverdryf voor siecken, om ghesont te worden, en voor ghesonde om niet sieck te zyn : handelende van alle die menschen de welcke in een sieckhuys van noode syn, namentlijcke de sieckmaerten, ofte die hun dienen en bystaen. Tot troost en onderwys van den krancken beschreven in vloyende redenen, en tot lichter onthouden en vermaeck van de selve, met veel fraye kortbondighe spreuken, geschiedenissen en dichtjens doorvlochte. T'Antwerpen, by Fr. Fickaert, 1654; in-12 de 467 pag.

L'auteur traite du devoir du clergé, du médecin, du chirurgien, du pharmacien, des garde-malades envers les patients, et de celui du malade envers les personnes qui l'entourent.

Oratio de Sancto Luca, Evangelista et medico. Antverp., 1660; in-4°.

Pharmacia Antverpiensis Galeno-chymica, a medicis juratis et collegii medici officialibus nobiliss. ac ampliss. magistratûs jussu edita. Præter pharmaceutica magis necessaria, chymica usitatiora, et brevem facilemque conficiendi modum, multa reservata, secreta, et curiosa complectens ante hanc nunquam evulgata. Antv., apud Georgium Willemsens, 1661; in-4.°, de 285 pages.

Boudewyns eut non-seulement une grande part dans la confection de ce livre, mais il l'orna encore d'une savante préface, dans laquelle il traite de l'histoire de la pharmacie et de son utilité.

Ventilabrum medico-theologicum quo omnes casus, tum medicos, cum ægros aliosque concernentes, eventilantur, et quod SS. PP. conformius, scholasticis probabilius et in conscientiâ tutius est, secernitur : opus cùm theologis et confessariis, tùm maximè medicis perquam necessarium. Antverpiæ, apud Cornelium Woons, 1666; in-4°, de 454 pages.

L'ouvrage est divisé en deux parties; la première contient 50 questions, qui concernent les médecins; la seconde en

comprend 24, qui ont rapport aux malades. L'auteur fait preuve d'une grande érudition pour résoudre ces questions, la plupart futiles. Il se demande entre autres si le médecin peut prier Dieu pour qu'il y ait beaucoup de malades, et il répond qu'il peut licitement désirer et demander son propre avantage, mais non pas le désavantage d'autrui. On doit regarder ce livre comme le sommaire des décisions ecclésiastiques qui ont rapport à la médecine.

Boussut (Nicolas De), né à Boussut vers le milieu du XVe siècle.

Trium quæstionum quotlibetarum definitio prima. Lovanii, apud Gilbertum Maes, 1528; in-4°.

Brabant (Philippe Charles Joseph De), né à Gand en 1740, mort en 1790.

Antwoorde op het gerucht van wedergekomene pokskens naer de inentinge. Gend, by Judocus Begyn, 1777; in-8°, de 31 pages.

Ad Expert. D. Ferdinandum Henricum Cremers epistola. Gandavi, typis Judoci Begyn. 1778; in-8°., de 51 pag.

L'auteur, dans ces deux ouvrages, se déclare le défenseur de l'inoculation de la variole, et y attaque surtout Cremers, qui, dans notre pays, était le plus grand antagoniste de cette opération. — De Brabant a encore travaillé à la *Pharmacopée gantoise* de 1786.

Observationes quibus præstantiores vires corticis Peruviani rubri in curâ intermittentium aliarumque febrium stabiliuntur, authore Guill. Saunders, editio ex Anglico idiomate in latinum versa à P. C. De Brabant. Gandavi, typis Jud. Begyn, 1783; in-8°.

Brassart (Jean Joseph), né dans le Hainaut au XVIIe siècle.

Observations sur la fontaine minérale de Saint-Amand. Tournay, 1698; in-8°.

Traité des eaux minérales de la fontaine de Bouillon lès-Saint-Amand. Lille, 1714; in-8°.

Bresmal (Jean François) naquit à Tongres en 1660.

La circulation des eaux, ou l'Hydrographie des minérales d'Aix et de Spa. Liége, Bronkart, 1699, 1718; in-12.

Défense des eaux minérales du Gadot. Liége, 1714; in-12.

Descriptio, seu analysis fontis S. Ægidii, mineralis, ferruginei, prope Tongros. Leodii, J. L. De Milst, 1700; in-16. En français, Liége, 1701; in-12.

L'auteur tâche de prouver que cette fontaine est celle que Pline a décrite, lorsqu'il a dit : Tungri civitas Galliæ fontem habet insignem.

Hydro-analyse des eaux minérales chaudes et froides de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle. Liége, J. L. De Milst, 1703, in-12; Aix, 1741, in-12.

Description des eaux acides ferrugineuses des fontaines de Nivelet. Liége, 1710; in-12.

Parrallèle des eaux minérales actuellement chaudes et actuellement froides du diocèse et pays de Liége. Avec un avis au public, pour le préserver de la peste, des fièvres pestilentielles et malignes, et d'autres maladies de pareille nature. Liége, J. A. Barchon, 1721; in-8°, de 164 pag. pour le premier ouvrage et de 128 pour le second.

Brisseau (Michel) né à Tournay, mort au mois de mars 1743.

Nouvelles Observations sur la cataracte, lues à l'Académie royale des Sciences, le 18 novembre 1705. Tournay, 1706; in-12.

L'auteur, comme il a été dit, est un des premiers qui ait démontré par des faits que la cataracte consiste dans l'opacité du cristallin, et n'est pas produite par une membrane formée dans l'humeur aqueuse. Cette opinion avait déjà été émise par Lasnier, Gassendi et Rohault, mais elle était considérée comme contraire à l'observation. Brisseau avait trouvé l'opacité du cristallin sur les cadavres de plusieurs personnes cataractées.

Deuxièmes observations touchant la Cataracte. Tournay, 1708; in-12.

Cet ouvrage contient encore des faits à l'appui de son opinion.

Traité de la Cataracte et du Glaucome. Paris, 1709; in-12, de 260 pages, avec planches. Cet ouvrage contient les deux Mémoires précédents.

Brisseau décrit les aiguilles avec lesquelles il opère la cataracte, par abaissement. Cet ouvrage, précédé d'une description anatomique et physiologique de l'œil, est terminé par une réponse aux objections qui furent faites à l'auteur par Delahire, Littre, Méry et Saint-Yves.

Lettre touchant les remèdes secrets. Tournay, 1707; in-12.

Observations faites par M. Brisseau. Douai, 1716; in-8°, de 83 pages,

Ce recueil, étant devenu très-rare, Boudon le réunit à la nouvelle édition qu'il donna en 1734, de l'*Anatomie chirurgicale* de Palfyn, à laquelle il avait ajouté les *Cent Observations anatomiques et chirurgicales* de Frédéric Ruysch. Les observations de Brisseau ont pour objet : 1° une plaie de tête avec lésion profonde du cerveau et séjour d'un fer de lance dans la plaie, sans accidents graves; 2° une carie de l'os frontal et du tiers d'un pariétal chez le même individu, à la suite de violentes céphalalgies; 3° une tumeur énorme développée dans le cervelet, n'ayant pas donné lieu à d'autres symptômes qu'une douleur très-vive, pendant 7 à 8 mois, à la partie moyenne de l'occiput, avec sensation d'un battement très-fort, et un bruissement d'oreille insupportable et continu; 4° un exemple de guérison de plusieurs fractures du crâne; 5° un anencéphale et un monstre double : comme les deux fœtus réunis étaient de sexe différent, Brisseau pense qu'il aurait fallu deux baptêmes s'ils avaient vécu, quoiqu'il regarde comme moralement impossible qu'une des âmes puisse agir indépendamment de l'autre; 6° enfin des poils tirés du bas-ventre par la paracentèse.

Brisseau a encore inséré, dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, pour l'année 1743, une observation de paralysie de la sensibilité, sans lésion des mouvements.

Broeucquez (Jean François Du), né à Mons en 1690, mort le 11 juillet 1749.

Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina. Mons, 1725; in-12.

L'auteur fait voir le bon et le mauvais usage qu'on peut faire de ce remède héroïque.

Preuves de la nécessité de regarder les urines, et de l'usage que le médecin en doit faire pour la guérison des maladies. Mons, 1729; in-12.

L'auteur attache une grande importance à l'uronoscopie.

Broeucquez (Antoine François Du), né à Belloeil en 1723, mort à Mons en 1767.

Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfants, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte. Mons, 1754; in-12.

Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et aux convalescents. Mons, 1757; in-12.

Brucæus (Henri) naquit à Alost, l'an 1531, et mourut à Rostock le 31 décembre 1593.

Propositiones de morbo Gallico. Rostochii, 1569; in-8°.

De Scorbuto propositiones, de quibus disputatum est publice Rostochii sub viro clarissimo Henrico Brucæo. Hagæ Comitis, apud Adrianum Vlacq, 1658; in-12, de 21 pages; Rostochii, 1589, 1591; Lipsiæ, 1614; Amstelodami, 1720; Ienæ, 1624; in-12.

Il considère le scorbut comme une maladie des humeurs.

Epistolæ de variis rebus et argumentis medicis. Francofurti, 1611; in-8.°, avec les Miscellanea de son compatriote Smet.

Bruhezen (Pierre Van), (*Bruhesius*), naquit vers le commencement du XVIe siècle à Rythoven, et mourut à Bruges vers 1571.

D. P. Bruhezii de thermarum Aquisgranensium viribus, causâ ac legitimo usu, Epistolæ duæ, scriptæ 1550, in quibus etiam acidarum aquarum ultra Leodium existentium facultas et sumendi ratio explicatur. Habes hic, optime lector, quicquid in usu balneorum omnium naturalium vel similium arte paratorum observandum

sit, quibus côveniant noceantq., ut corpora ad ea sint præparanda : errores item eorum qui male sudores per balnea aut medicamenta movent : quomodo ignis thermas calefaciens sub terrâ accendatur conserveturque, multaque alia eodem spectantia quæ juvabit legisse. Antverpiæ; excudebat Joannes Loëns, 1555; in-12, sans chiffres, de 97 pages.

De ratione medendi morbi articularis, Epistolæ duæ. Francofurti, 1592; in-8°. Dans le recueil d'Henri Garet.

De usu et ratione Cauteriorum. Francofurti, 1592; in-8°.

Magnum et perpetuum Almanach. Brugis, 1550; in-12.

C'est dans ce fameux Almanach, que Bruhesius détermine non-seulement le moment favorable à la saignée et aux purgatifs, mais même les jours et les heures les plus propres à se faire raser. Le magistrat de Bruges, qui goûta extrêmement l'avis de l'auteur, ordonna aux chirurgiens et barbiers d'observer strictement les règles de ce calendrier.

Caels (Théodore Pierre), né au XVIIIe siècle.

De Belgii plantis, qualitate quâdam hominibus, cæterisve animalibus nocivâ seu venenatâ præditis, symptomatibus ab eorum usu productis, necnon antidotis adhibendis, dissertatio. Bruxellis, 1774; in-4.°, apud Ant. Dours, de 66 pages.

Cette dissertation fut couronnée en 1773, par l'Académie des Belles-Lettres de Bruxelles.

Ratio occurrendi morbis a mineralium abusu produci solitis. Amstelodami, J. Van Harrevelt, et Bruxellis, apud Lemaire, 1781; in-12, de 117 pages. Romæ, 1783; in-8°.

Cet ouvrage a encore paru sous le titre de : *La cure des maladies produites par les minéraux*. Amsterdam et Bruxelles, 1787; in-8°. Il était à cette époque le meilleur traité sur cette matière et il offre un intérêt réel. L'auteur y conseille l'emploi de la *limaille de fer* aux personnes travaillant dans les fabriques d'arsenic.

Caels a encore publié d'autres écrits, mais après 1796.

CARNARIUS (Jean), (*Vleeschhouwer*), né à Gand, mort à Sleswich en 1562.

Oratio de podagræ laudibus. Oratio in discessu M. Antonii Venerei, urbis Patavinæ prætoris. De thermis Patavinis carmen. Padoue, J. B. Amicus, 1553; in-8°.

CASPIUS (George) naquit dans le Hainaut au XVIe siècle.

Ad Bonaventuræ Grangerii admonitionem de cautionibus in sanguinis missione adhibendis responsio, qua Leonardi Botalli libellus de curatione et sanguinis missione defenditur. Basileæ, 1580; in-8°. Parisiis, 1581; in-8°.

Castigatio Bonaventuræ Grangerii, seu Villici, animadversionis adversus Leonardum Botallum. Basileæ, 1582; in-8°.

L'auteur, dans ces deux ouvrages, se déclare le partisan de la saignée *coup sur coup* dans toutes les maladies.

CASTRIUS (Jacques) naquit à Hazebroek vers la fin du XVe siècle.

De Sudore epidemiali quem Anglicum vocant. Antverpiæ, 1529; in-8°.

CHASTEL (Pierre Du), (*Castellan*), né à Grammont le 7 mars 1585, mort à Louvain le 23 février 1632.

Vitæ illustrium medicorum qui toto orbe, ad hæc usque tempora floruerunt. Antverpiæ, apud Guilielmum à Tongris, 1617; in-12, de 255 pages.

Ces descriptions biographiques sont fort courtes et remplies de citations. L'auteur indique rarement les ouvrages auxquels il a puisé.

De Esu carnium libri quatuor. Antverpiæ, 1626; in-12.

CHROUET (Werner), né dans le pays de Liége, dans le XVIIe siècle.

De trium humorum oculi origine, formatione et nutritione. Leodii, 1688, in-8.°, et 1691, in-12.

L'auteur démontre que les vaisseaux aqueux de Nuck sont des artérioles; il donne des détails sur la structure celluleuse de l'humeur vitrée, sur le cristallin, l'humeur aqueuse et la membrane qui forme l'iris.

La Connaissance des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, de Chaudfontaine et de Spa, par les véritables principes. Leyde, 1714; in-12. Liége, 1729; in-12.

Chrouet a encore ajouté de savantes notes au Spadacrene d'Henri de Heers, il a même traduit ce Traité en français, et l'a fait imprimer à La Haye, en 1739; in-12. On a aussi de lui une analyse du soufre insérée dans les journaux de Trévoux, de 1707.

Lettre du docteur Chrouet contre le docteur Bresmal, sur les eaux du Gadot. Liége, 1714 et 1715; in-8°.

CONDÉ (Jean-Baptiste).

Hippocratis Coi aphorismi cum concordantia eorumdem ac indice locupletissimo. Accedunt iidem aphorismi versu heroico explicati. Lovanii, 1758; in-12. Ibidem 1781; apud J. P. G. Michel, in-12, de 141 pages.

COPPENS (Bernard Benoît), né à Gand, mort en 1801.

Pharmacopæa Gandavensis nobilissimi senatûs jussu renovata. Gandavi, 1786; in-4.°, de 466 pages.

Lauverjat. Toets eener werkje van den heer Sigault voor titel voerende : Verbaele processen en aenmerkingen opgesteld ter gelegenheyd der Schaembeens doorsnyding : vertaeld door B. Coppens. Gend (*s. a.*), in-8°.

Redenvoering over de voordeelen van de doorsnyding der Schaembeens-vereeniging in de moeylyke baeringen. Gevolgt door drie verbaele processen, etc., uit het fransch in het nederduitsch overgebragt, met eene voorreden en eenige aenteekeningen verrykt door B. Coppens. Tot Gend, by Van der Schueren (*s. a.*), de 57 pages, in-8°.

Coppens a encore écrit après 1796.

COUDEMBERG (Pierre), né à Anvers au XVI[e] siècle.

Valerii Cordi dispensatorium pharmacorum omnium quæ in usu potissimum sunt : ex optimis auctoribus, tam

recentibus quam veteribus collectum, ac scholiis utilibus illustratum, in quibus imprimis simplicia diligenter explicantur. Adjecto novo ejusdem libello. Nurembourg, 1535; in-12, 1592, 1598, 1612; in-folio. Antverpiæ, Christ. Plantinus, 1568; in-16. Lugduni Batav., 1627, 1652; in-12.

Il le traduisit lui-même en français sous ce titre :

Le Guidon des Apothiquaires, c'est-à-dire la forme et manière de composer les médicaments, premièrement traictée par Valérius Cordus, traduicte de latin en françois, et enrichie d'annotations. Lyon, J. Rouville, 1575; in-12.

Le même ouvrage a encore paru sous le titre suivant :

De Leydtsman en Onderwyzer der medicynen of ordentlicke uytdeyling en bereyding boeck van de medicamenten. Met de verklaringen van P. Coudemberg en Van M. De Lobel, door P. T.; laetste druk, vermeerdert met een kort examen der chirurgie, enz. Amsterdam, 1662; in-8°.

Crantz (Henri Joachim Népomucène), né à Luxembourg le 24 novembre 1722.

Dissertatio de Curatione hippocratica, naturâ monstrante viâ. Viennæ, 1750; in-4°.

Einleitung in eine wahre und gegründete Hebammenkunst. Vienne, 1756; in-8.°, de 10 feuilles. Ce livre a été traduit en hollandais. Haarlem, 1772; in-8°.

Crantz s'y montre pénétré des principes de Levret, dont il avait suivi les leçons à Paris.

Commentarius de rupto in partûs doloribus utero. Lipsiæ, 1756, in-8°; Neapoli, 1776, in-8°.

Commentatio de instrumentorum in arte obstetriciâ historiâ, utilitate et rectâ et præposterâ applicatione. Dans le tome I des Nova acta Nat. curios. Nuremberg, 1757. Réimprimé dans le tome III des Dissertations recueillies par Wasserberg.

Num in pulmone præviæ fiant humorum secretiones? Viennæ, 1759; in-4°.

An condensetur in venis pulmonalibus sanguis. Viennæ, 1759; in-4°.

D. IV. An merito damnanda in officinis multa? An dispensatoria corrigenda? Viennæ, 1759-60; in-4°.

D. II. Quid veri in sententia Stahliana ratione animæ? Viennæ, 1760; in-4°.

Adversaria de præcipuis artis obstetriciæ auxiliis. Lipsiæ, 1760; in-4°.

An plantarum officinalium, etiam aliarum, recepta nomina recte mutentur. Viennæ, 1760; in-4°.

Solutiones difficultatum circa cordis irritabilitatem. Viennæ, 1761; in-8°.

Materia medica et chirurgica, juxta systema naturæ digesta. Viennæ, 1762, in-8°, 3 vol.; ibid., 1766, in-8°, 3 vol.; Lovanii, e typographia academica, 1772; in-8°, 3 vol.

Ce livre était à l'époque de son apparition le traité le plus complet sur cette matière.

Stirpium Austriacarum fasciculi I-III. Viennæ, 1762-67, in-8.°; ibid, 1786; in-4°. Sans le premier.

Stirpium Austriacarum, partes I-II. Viennæ, 1769; in-4°.

C'est l'ouvrage précédent augmenté, auquel l'auteur a ajouté trois nouveaux fascicules.

Classis Umbelliferarum emendata. Viennæ, 1767; in-8°.

Lettre à M. Tissot, au sujet de sa dispute avec M. Dehaen. Vienne, 1763; in-8°.

Primæ Lineæ institutionum botanicarum. Lipsiæ et Viennæ, 1767; in-8°.

Institutiones rei herbariæ juxta nutum naturæ digestæ. Viennæ, 1766; in-8.°; 2 vol.

De duobus arboribus Draconis botanicorum, duorumque novorum generum constitutione. Viennæ, 1768; in-4.°, maximo.

Classis Cruciferarum emendata in necessarium rei herbariæ supplementum. Viennæ, 1769; in-8°.

Examinis chemici doctrinæ Meyerianæ de acido pingui et Blackianæ de aere fixo, respecta calcis rectificatio. Viennæ, 1770; in-8°.

De aquis medicatis principatûs Transylvaniæ. Nice, 1773; in-8°.

Analyses Thermarum Herculanarum, Daciæ, Trojani, et celebriorum Hungariæ, 1773; in-8°.

Gesundbrunnen der Osterreichischen monarchie. Vienne, 1777; in-4°.

Crantz a encore publié un grand nombre d'observations dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature.

Cremers (Ferdinand Henri).

Ontleding der ware kinderpokjes en hoe deze na de ingeënte den jongen Heer Cassa hebben aengetast : tegen een boekje uytgegeven door A. Van Ghert. S' Bosch, 1771; in-8°.

Ostentationes excusationesque inoculatorum super variolas simul cum velsianis refutatæ. Lovanii, typis J. F. Van Overbeke, 1778; in-8°, de 55 pages.

Epitome seu additamentum ad ostentationes excusationes que inoculatorum, simul sparsim inditigans tutam generatim, neque difficilem variolarum naturalium curam. Lovanii, typis J. F. Van Overbeke, 1781, in-8°, de 98 pages.

Dacquet (Pierre), né à Furnes au XVI[e] siècle.

Il a donné un Commentaire sur les œuvres de Celse.

Dat Profyt der Vrouwen. Hier wordet gheleert den vrouwen raet teghen alle haer ghebreken. Den weduwen, meyskens, ende allen anderen personen om cuysschelyck te leven. Den verdroochden Mans, om haer natuer te versterckene ende te restaureren. Gheprint T' Hantwerpen by my Jan Van Ghelen, 1550; in-16, de 79 pages, non chiffrées.

L'auteur n'en est pas connu.

Delloye, né dans la principauté de Liége, au XVII[e] siècle.

Traité des eaux minérales nouvellement découvertes au faubourg S[te]-Catherine de Huy. Huy, 1717; in-12.

Delval,

Supplément aux Traités précédents des eaux de Marimont, où l'on confirme leurs qualités minérales et vertus salutaires, tant par de nouvelles preuves faites à Louvain, que par plusieurs cures communiquées. On y joint l'analyse des deux autres fontaines du même endroit, dont l'une est appelée la Roidemont, et l'autre la Montaigu, avec le détail des maladies auxquelles elles sont convenables; par les docteurs et professeurs Rega et Devillers. Louvain, chez Martin Van Overbeke, 1742; in-8° de 96 pages.

Despars (Jacques), (*Departibus*), né à Tournay, où il mourut en 1465.

Explanatio in Avicennam, unà cum textu ipsius Avicennæ, a se castigato et exposito. Lugduni, J. Treschel, 1498; 4 vol. in-fol.

Ce sont des morceaux tirés de Rhazès, d'Avicenne et d'Haly-Albas.

Glossa interlinearis in Practicam Alexandri. Lugduni, 1504; in-4°.

Collecta Jacobi Departibus in medicina pro anathomia. Venet., 1507; in-8°.

Expositio super capitulis, videlicet de regimine ejus quod comeditur et bibitur, et de regimine aquæ et vini. Venet., O. Scotus, 1518; in-folio.

Summula Jacobi Departibus per alphabetum, super plurimis remediis ex ipsius Mesue libris excerptis. Lugduni, A. Du Ry, 1523, in-12; Venet., apud Juntas, 1576, in-folio; Lugd., J. Faber, 1589, in-12.

Dinghens de Dinghen (Léonard François), (*Dinghenius*), né dans le pays de Liége.

Fundamenta physicomedica ad scholæ acribologiam studiose adaptata in sex libros divisa, quibus accedit tractatus de febribus. Lovanii, typis P. Salseni, 1677; in-folio. Les Eléments ont 396 pages, et le Traité des fièvres en a 28.

L'auteur traite de la physiologie, de l'hygiène, de la pathologie, de la séméïotique et de la thérapeutique, et se montre partisan de l'ouronoscopie.

Dodoens (Rembert), (*Dodonœus*), né à Malines le 29 juin 1518, mort à Leyde le 10 mars 1585.

Paulus Ægineta, a Joanne Guinterio latine conversus, a Remberto Dodonæo ad Græcum textum accuratè collatus ac recensitus. Basileæ, J. Oporinus, 1546; in-8°.

Cosmographica in Artronomiam et Geographiam isagoge. Antv., J. Loëus, 1548; 95 pages non chiffrées, in-12.

De Frugum historia liber unus. Ejusdem epistolæ duæ; una de farre, chondro, trago, ptisana, crimno et alicâ, altera de zytho et cerevisiâ. Ant., J. Loëus, 1552; in-8°, avec fig.

La lettre sur la bierre est adressée à B. Ronss.

Cruydtboeck. Antwerpen, J. De Loë, 1553, in-12; ibidem, 1554, in-folio, avec fig. coloriées. Traduit en latin sous le titre de: Historia Stirpium. Antv., J. Loëus, 1553, in-12. En français par L'Escluse, Anvers, 1557, in-folio; ibid., 1586, 1595, 1600, 1619, in-folio; Leyde, 1608; 2 vol. in-folio; et en 1644, sous le titre de: Cruydtboeck volgens zyne laetste verbeteringhe: met byvoeghsels achter elck capittel uyt verscheyde cruydtbeschryvers: item in t'laetste een beschryvinghe van de Indiaensche ghewassen, meest ghetrocken uyt de schriften van Carolus Clusius. Nu wederom van nieuws overzien ende verbeterd. T' Antwerpen, in de Plantynsche druckerye van Balthazar Moretus; in-folio de 1492 pages, avec pl.

Après avoir décrit les caractères botaniques des plantes, Dodoens parle dans cet ouvrage de leur emploi en médecine.

Trium priorum de Stirpium historia commentariorum imagines ad vivum expressæ, unà cum indicibus græca, latina, officinarum, germanica, brabantica, gallicaque nomina complectentibus. Antv., 1553; in-8°.

Posteriorum trium de Stirpium historia commentariorum imagines ad vivum artificiossimè expressæ, unà cum marginalibus annotationibus. Item ejusdem annotatio-

nes in aliquot prioris tomi imagines, qui trium priorum figuras complectitur. Antv., J. Loëus, 1554; in-8°. Les six Commentaires ensemble. Anvers, 1559; in-8°.

Frumentorum, leguminum, palustrium et aquatilium herbarum ac eorum quæ eò pertinent historia. Additæ sunt imagines vivæ, exactissimæ, jam recens, non absque haud vulgari diligentiâ et fide, artificiosissimè expressæ, quarum pleræque novæ et hactenùs non editæ. Antv., 1566 et 1569, Christ. Plantin, in-8° de 293 pag. Cet ouvrage est orné de 80 planches.

Florum et coronariarum, odoratarumque nonnullarum herbarum ac eorum quæ eò pertinent historia. Antv., 1568, in-8°; ibid., 1569, Christ. Plantin, in-12 de 308 pag. Cet ouvrage contient 108 planches qui sont fort belles

Purgantium aliorumque eò facientium, tum et radicum, convolvulorum, ac deleteriarum herbarum historiæ libri quatuor. Antv., Christ. Plantin, 1574; in-8°.

Appendix variarum, et quidem rarissimarum nonnullarum stirpium, ac florum quorumdam peregrinorum elegantissimorumque; et icones omninò novas, nec antea editas et singulorum breves descriptiones continens; cujus alterâ parte umbelliferæ multæ exhibentur. Antv., Christ. Plantin, 1574; in-8°.

Historia vitis vinique, et stirpium nonnullarum aliarum. Item medicinalium observationum exempla. Coloniæ, Matern. Cholinus, 1580, in-8°; Antv. et Lugd. Batav., 1585, in-8°; Hardervici, 1621, in-8°; Lugduni, 1583, in-12.

Ce livre contient des détails de botanique et des faits de médecine intéressants. On y trouve des observations de catarrhes guéris par des frictions sur les membres; de menstrues remplacées par des larmes sanguinolentes; de calculs rejetés par l'expectoration; de gangrènes pulmonaires; de rétentions d'urine produites par l'accumulation des matières fécales dans le rectum, et plusieurs autres déjà rapportées dans le cours de ce Mémoire.

Apollonii Menabeni tractatus de magno animali, quod Alcen

nonnulli vocant, Germani Elendt, et de ipsius partium in re medica facultatibus. Item historia Cervi Rangiferi, Gulonis, Filfras vocati. Accessit Remberti Dodonæi de Alce epistola. Coloniæ, Matern. Cholinus, 1581; in-8°.

Ce recueil, qui contient les observations consignées par l'auteur dans son *Historia vitis*, est enrichi de quelques cas nouveaux assez intéressants.

Medicinalium Observationum exempla rara, cum scholiis. Coloniæ, Matern. Cholinus, 1581, in-8°; Antv., offic. Plantin, 1585, in-8°; Hardervici, 1584; ibidem, Thomas Henrici, 1621, in-8°.

Physiologices, medicinæ partis, tabulæ expeditæ. Coloniæ, Matern. Cholinus, 1581, in-8°; Antv., 1581, in-8°; ibidem, 1585, in-8°, avec l'ouvrage précédent.

Stirpium historiæ pemptades sex, sive, libri triginta. Antv., Christ. Plantin, 1583, in-folio, avec 1341 figures en bois. Ibid., 1612, 1616, in-folio de 872 pages; en anglais, 1586, 1595, 1619, in-folio; en flamand, Antw., 1618, in-folio; en hollandais,Antw., 1644, in-folio de 1492 pages.

Dans cet ouvrage qui devint dans la suite un livre populaire, Dodoens a rassemblé tout ce qu'il avait écrit sur la botanique depuis 1552, et il en fit un Traité complet de cette science. Personne avant lui n'avait publié un si grand nombre de figures; Linnée y renvoie souvent pour indiquer et faire connaître les plantes d'Europe.

Consilia medica. Francof., Andr. Wecheli heredes, 1598, in-folio. Dans le recueil de Laurent Scholz. Ibid., Hanoviæ, 1610, in-folio.

Praxis medica, in eamdem scholia. Amstel., H. Laurentius, 1616, in-8°; ibid., cum auctario annotationum Nicolai Fontani; 1640, in-8° de 565 pages; en hollandais, Amst., 1624, in-4°, avec des notes de S. Egbertsz et N. A. Wassenaar.

On y rencontre des descriptions méthodiques de plusieurs maladies.

Doison (Marc), né à Vandegies-aux-Bois en 1664, mort à Tournay le 24 mars 1737.

Il a publié l'analyse des eaux minérales de St-Amand, en 1698.

Driesen, né dans la province de Liége.

Analyse des eaux de Trongres. Liége, in-12.

Drivère (Jérémie), (*Triverius*), né à Braeckel en 1504; il mourut au mois de décembre 1554.

Disceptatio de securissimo victu a neotericis perperam præscripto. Lovanii, Serv. Zassenus, 1531; in-4°.

De Missione sanguinis in pleuritide ac aliis phlegmonis tam externis quamque internis omnibus cum Petro Brissoto et Leonardo Fuchsio disceptatio ad medicos Parisienses. Ejusdem Commentarius de victu ab arthriticis morbis vindicante. Ubi quam malè diris illis crucialibus sit a Neotericis hactenus provisum, ostenditur, ac alii quamplurimi vivendi errores, alibi communes, obiter corriguntur. Lovanii, apud B. Gravius, in-4° de 48 pages, non chiffrées. A la fin se trouve: Lovanii, ex officina Rutgeri Rescii, 3 nonas martii. An 1532.

Drivère admet deux états dans la pleurésie, et veut qu'on fasse une saignée révulsive au commencement des fluxions, et une saignée dérivative ou une déplétion locale, lorsque la matière s'est déjà fixée; il tend à prouver son opinion par un nombre immense de citations extraites des œuvres d'Hippocrate et de Galien.

De temporibus morborum et opportunitate auxiliorum. Adjectus est elenchus apologiæ Leonardi Fuchsii nuper emissæ, de missione sanguinis in pleuritide. Lovanii, Serv. Zassenus, 1535; in-4°.

In tres libros Galeni de temperamentis et unum de inæquali temperi, commentarii quatuor. Lovanii, Serv. Zassenus, 1535; in-12 et in-4°. Lugduni, 1547, apud fratres Beringos, in-16 de 400 pages; en français, Lyon, Jean De Tournes, 1555, in-16.

In omnes Galeni de temperamentis libros epitome. Lugduni, apud fratres Beringos, 1547; in-16 de 30 pages.

In primum Aphorismorum Hippocratis librum commentarius. Antv., Math. Crommius, 1538, in-4°.

Corollarium super missione sanguinis in pleuritide. Antv., Math. Crommius, 1541; in-12.

Paradoxa de vento, aere, aquâ et igne. Intercessit his obiter censura libelli de flatibus qui hactenus dictus est Hippocratis. Antv., Math. Crommius, 1542; in-12.

Disceptatio cum Aristotele et Galeno super natura partium solidarum. Accesserunt et multarum aliarum disputationum argumenta, in quibus varia asseruntur paradoxa, hactenus incerta aut omnino incognita. Antv., Mart. Nutius, 1543; in-12.

Ad Studiosos medicinæ oratio, de duabus hodie medicorum sectis, ac de diversa ipsarum methodo. Antv., Mart. Nutius, 1544; in-12.

In Artem Galeni clarissimi commentarii. Lugduni, G. et M. Beringi fratres, 1647; in-16.

In Polybum aut Hippocratem, de ratione victûs idiotarum aut privatorum commentarius. Lugduni, Beringi fratres, 1548; in-12.

In septem libros aphorismorum Hippocratis commentarii. Lugduni, 1551; in-4°.

In Hippocratem de ratione victûs in morbis acutis commentarii. Lugduni, Beringi fratres, 1552; in-12.

Celsi de sanitate tuendâ liber, commentariis Hieremiæ Thriverii ac notis Balduini Ronssei illustratus. Lugduni Batavorum, F. Raphelengius, 1592; in-4°. Les Commentaires de Drivère avaient paru à Anvers, en 1539, in-8°.

De Arthritide consilia. Dans le recueil d'Henri Garet.

Universæ medicinæ brevissima, absolutissimaque methodus. Lugduni Batavorum, F. Raphelengius, 1592; in-8°. Publié par son fils, Denis Drivère.

Echt (Jean), né en 1515, mort à Cologne en 1554.

De scorbuto vel scorbuticâ passione epitome. Wittebergæ, apud Schurerum, 1624; in-8° de 11 pages.

ELOY (Nicolas François Joseph), naquit à Mons le 20 septembre 1714, et y mourut le 10 mars 1788.

Réflexions sur l'usage du thé (anonyme). Mons, Plon, 1750; in-12 de 5 pag. L'auteur traite de l'abus de cette boisson.

Réflexions sur une brochure intitulée : Apologie du thé. Mons, Plon, 1751; in-12 de 73 pages.

Dictionnaire historique de la Médecine, contenant son origine, ses progrès, ses révolutions, ses sectes et son état chez les différents peuples; ce que l'on a dit des dieux ou des héros anciens de cette science, l'histoire des plus célèbres médecins, philosophes ou personnes savantes de toutes nations, et qui ont concouru à son avancement. Les fameux anatomistes, chirurgiens, botanistes et chimistes, avec l'exposition de leurs sentiments et de leurs découvertes, et le catalogue de leurs principaux ouvrages, le tout d'après ce que les meilleurs auteurs ont écrit sur cette matière. Liége, J. F. Bassompierre, 1755; in-8°, 2 vol., ensemble 904 pages.

Dictionnaire historique de la Médecine ancienne et moderne, ou Mémoires disposés en ordre alphabétique, pour servir à l'histoire de cette science et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chimistes de toutes nations. Mons, chez Hoyois, 1778; in-4°, 4 vol.

Ce dictionnaire a, de tout temps, été très-utile à tous ceux qui se sont occupés de recherches bibliographiques, et aujourd'hui encore on peut le consulter avec fruit.

Cours élémentaire des Accouchements, distribué en 40 leçons, avec l'exposition sommaire de la matière qu'on doit expliquer dans chacune d'elles; rédigé pour l'instruction des élèves, par ordre des Etats du pays et comté d'Hainaut. Mons, 1773; in-12. Traduit en flamand, Bruges, Van Praet, 1778; in-12.

Ce Manuel est tiré des ouvrages de Levret et Deleurye.

Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traite-

ment de la dysenterie qui a régné dans plusieurs cantons de la province de Hainaut, en 1779. Mons, chez Hoyois, 1780; in-8° de 98 pages.

Question médico-politique : Si l'usage du café est avantageux à la santé, et s'il peut se concilier avec le bien de l'état dans les provinces belgiques. Mons, 1781; in-8°.

Escluse (Charles de L'), ou *Clusius*, né à Arras le 9 février 1525, mort à Leyde le 4 avril 1609.

Histoire des Plantes, en laquelle est contenue la description entière des herbes, leurs espèces, formes, noms, tempérament, vertus et opérations, par Rembert Dodoens, médecin de la ville de Malines, traduicte de bas aleman en français, par Charles de L'Escluse. Anvers, Jean De Loë, 1557; in-folio, avec fig.

Antidotarium florentinum, sive de exacta componendorum medicamentorum ratione libri tres, ex Græcorum, Arabum et recentiorum medicorum scriptis a medicis florentinis collecti, et a Carolo Clusio ex italico sermone latini facti. Antv., Christ. Plantin, 1561; in-8°.

Aromatum et simplicium aliquot medicamentorum apud Indos nascentium historia, primum quidem Lusitanicâ linguâ per dialogos conscripta a D. Garcia ab Horto, proregis Indiæ medico, deinde latino sermone in epitomen contracta, et iconibus ad vivum expressis, completioribusque annotatiunculis illustrata a Carolo Clusio Atrebate. Antv., Christ. Plantin, 1567, in-12 de 250 pages; ibid., 1574, 1579, 1593, in-8° de 277 pages.

Simplicium medicamentorum ex novo orbe delatorum, quorum in medicina usus est, historia; hispanico sermone a Nicolao Monarde, medico Hispalensi, descripta : latio deinde donata et annotationibus iconibusque affabrè depictis illustrata a Caroli Clusii Atrebate. Antv., Christ. Plantin, 1574 et 1579; in-8°.

Cette traduction ne contient que les deux premiers livres que Monardès publia en 1569, in-8°. Clusius traduisit le troisième sous le titre de :

Liber tertius hispanico sermone nuper descriptus a Nicolao

Monarde; nunc verò primum latio donatus et notis illustratus a Car. Clusio. Antverp., Christ. Plantin, 1582; in-8°.

Christophori a Costa, medici et chirurgi, aromatum et medicamentorum in orientali Indiâ nascentium liber; plurimum lucis afferens iis, quæ a doctore Garciâ de Horto in hoc genere scripta sunt; Caroli Clusii opera ex hispanico sermone latinus factus, in epitomen contractus, et quibusdam notis illustratus. Antverp., Christ. Plantin, 1574 et 1582; in-8°.

Cet ouvrage, réuni aux deux précédents, parut sous le titre de :

Garciæ ab Horto, Christophori a Costa, et Nicolai Monardis, aromatum et simplicium medicamentorum apud Indos nascentium historia, ex Lusitanico et Hispanico latine in Epitomen contracta, et annotationibus illustrata a Carolo Clusio. Cum figuris. Antverpiæ, vidua Plantin, 1593; in-8°.

Rariorum aliquot Stirpium per Hispanias observatarum historia, libris duobus expressa ad Maximilianum II imperatorem. Antv., Christ. Plantin, 1576; in-8° de 529 pages, avec 230 fig.

Caroli Clusii aliquot notæ in Garciæ aromatum historiam, ejusdem descriptiones nonnullarum Stirpium et aliarum exoticarum rerum, quæ a generoso viro Francisco Drake, equite Anglo, et his observatæ sunt qui eum, in longâ illa navigatione, quâ proximis annis universum orbem circumivit, comitati sunt, et quorumdam peregrinorum fructuum, quos Londini ab amicis accepit. Antv., Christ. Plantin, 1582; in-8°.

Rariorum aliquot Stirpium et plantarum per Pannoniam, Austriam et vicinas quasdam provincias observatarum historia quatuor libris expressa. Antv., Christ. Plantin, 1583; in-8°, avec 353 fig.

Petri Belloni, Cenomani, plurimarum singularium et memorabilium rerum in Græciâ, Asiâ, Ægypto, Judæâ, Arabiâ, aliisque exteris provinciis ab ipso conspectarum observationes, tribus libris expressæ. Accedit ejusdem

de neglecta Stirpium culturâ, atque earum cognitione libellus, edocens quâ ratione sylvestres arbores cicurari et mitescere queant. Carolus Clusius e gallico latinum faciebat. Antv., Christ. Plantin, 1589, in-8°; ibid., 1605, in-folio, avec les Exoticorum libri decem.

Rariorum plantarum historia. Cui accesserunt ejusdem commentarii de fungis : Honorii Belli medici, doctissimi, aliquot ad clariss. Clusium epistolæ de variis stirpibus agentes : alia item eruditissimi Tobiæ Roelsii, medici, de certis quibusdam plantis epistola : præterea accurata montis Baldi in agro veronensi descriptio, autore Joanne Ponâ, a Carolo Clusio ex italico in latinum sermonem versa. Antv., Joan. Moretus, 1601, in-folio, avec fig. Lugduni Batavorum, F. Raphelengius, 1605, in-folio, avec fig.

Nicolai Monardi libri tres, magna medicinæ secreta, et varia experimenta continentes; a Carolo Clusio latinitate donati. Lugduni, 1601; in-8°.

Exoticorum libri decem. Quibus animalium, plantarum, aromatum aliorumque peregrinorum fructuum historiæ describuntur. Item Bellonii observationes, eodem Car. Clusio interprete. Antv., Joan. Moretus, 1601, in-folio, avec fig. Lugduni Batavorum, F. Raphelengius, 1605; in-folio, avec fig.

Curæ posteriores, seu, plurimarum, non ante cognitarum aut descriptarum Stirpium, peregrinorumque aliquot animalium novæ descriptiones; quibus et omnia ipsius opera, aliaque ab eo versa augentur, aut illustrantur. Accessit seorsim Ælii Everhardi Vorstii, de ejusdem Caroli Clusii vita et obitu oratio, aliorumque epicedia paulo ante edita. Lugduni Batavorum, F. Raphelengius, 1609, in-8°; 1611, in-4°; Antv., Joan. Moretus, 1611, in-folio.

Galliæ Belgicæ chorographica descriptio posthuma. Lugd. Batavorum, J. Marcus, 1619; in-8°.

Everaerts (Martin), né à Bruges au XVIe siècle.

Ephemeridæ meteorologicæ anni 1583.

Cet ouvrage, imprimé à Anvers en 1582, in-16, fut continué à Heidelberg, in-4°, jusqu'en 1615.

Fabrice (François), naquit à Ruremonde vers 1510.

De Balneorum naturalium, maxime eorum quæ sunt Aquisgrani et Porceti, natura et facultatibus, tum quâ ratione illis utendum sit, libellus. Coloniæ, Gaspar Gennæpius, 1546, in-4°; 1564, ibid., Matern. Cholinus, in-8°; ibid., 1616, in-12; 1617, ibid., J. Kinchius, in-8°.

Favelet (Jean François), né le 18 avril 1674, au fort de la Perle près d'Anvers, mourut à Louvain le 30 juin 1743.

Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus, instructus aliquot animadversionibus in librum de digestione nuper editum per clariss. virum D. Hecquetium. Lovanii, P. A. Denique, 1721; in-12 de 218 pages.

L'auteur s'y déclare partisan de la fermentation.

Novarum, quæ in medicina a paucis annis repullularunt hypothesion lydius lapis, quo mediante ostenditur, quantum et quousque sit hypothesibus novis in medicina fidendum. Aquisgrani, typis J. Muller, 1737; in-8° de 520 pages.

Il y défend la même opinion, et y attaque surtout son collègue Devillers.

Faudacq (Cornille François), né dans la province de Namur.

Réflexions sur les playes, ou la méthode de procéder à leur curation suivant les principes modernes. La structure naturelle des parties et leurs mouvemens méchaniques, fondez sur l'expérience la plus certaine, avec des remarques des plus grands maîtres de l'art, et leurs observations les plus curieuses et les plus instructives, touchant les playes des trois ventres. Namur, chez Charles La Haye, 1735, in-8° de 577 pages. Paris, 1736, in-8°.

Faudacq traite dans cet ouvrage de tout ce qui est indispensable de savoir pour avoir une connaissance claire et méthodique des plaies. Il parle des plaies simples et compliquées de la tête, de la poitrine et du bas-ventre. Ce qu'il dit des plaies de la tête est conforme à la saine pratique. Dans le pronostic, il fait une large application des aphorismes d'Hippocrate. On voit le chirurgien expérimenté dans tout ce qu'il écrit, et surtout dans les observations des plaies de la tête et dans celles de la poitrine.

Nouveau Traité des plaies d'armes à feu, avec des remarques et observations sur différentes maladies du ressort de la chirurgie. Namur, chez d'Etienne, 1746; in-8° de 331 pages.

Ce traité est un résumé de la pratique de l'auteur. Ce chirurgien, qui s'était formé à l'Hôtel-Dieu de Paris, sous Ledran, se montre excellent observateur et opérateur habile dans les chapitres relatifs aux plaies des artères, aux fractures compliquées, aux hernies, etc.

Franco (Jean), né à Eersel au XVIe siècle.

Il a laissé des Éphémérides météorologiques écrites en flamand, et remplies de visions astrologiques pour l'an 1594. Chez Arnold S'Coninx, 1594; in-4° de 16 pag.

Fressart (Pierre), né à Liége au XVIIe siècle.

Emmenologia in qua fluxus muliebris menstrui phœnomena, periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes physico-medicas exiguntur : accessit in fine caput peculiare de fluxu muliebri albo. Leodii, apud G. Streel, 1707; in-8° de 283 pages.

L'auteur s'y montre partisan de la chémiatrie et croit que la menstruation est une espèce de fermentation du sang.

Fuchs (Rémacle), ou *Fuchsius*, né à Limbourg, mort à Liége le 21 décembre 1587.

De Plantis antehac ignotis, nunc studiosorum aliquot neotericorum summâ diligentiâ inventis et in lucem datis, libellus. Una cum triplici nomenclaturâ, quâ singulas

herbas herbarii et vulgus Gallicum at Germanicum offerre solent, omnia recens nata et edita, in-12, sans date, de 60 pages non chiffrées.

Le même ouvrage a paru sous le titre de :

Nomenclaturæ plantarum omnium, quarum hodie apud pharmacopolas usus est magis frequens, juxta Græcorum, Latinorum, Gallorum, Italorum, Germanorum sententiam, collectæ ordine alphabetico. Parisiis, Æg. Gorbinus, 1541, in-4°; Venetiis, Arrivabenius, 1542, in-8°; Antverpiæ, Mart. Nutius, 1544, in-12.

Ce n'est qu'un simple catalogue de plantes.

Morbi Hispanici, quem alii Gallicum, alii Neapolitanum appellant, curandi per ligni indici, quod Guaiacum vulgo dicitur, decoctum, exquisitissima methodus in quâ plurima, ex veterum medicorum sententiâ, ad novi morbi curationem magis absolutam, medica theoremata excutiuntur. Parisiis, Wechelus, 1541; in-4°.

Illustrium medicorum, qui superiori sæculo floruerunt ac scripserunt, vitæ, ut diligenter ita et fideliter excerptæ. Annexus in calce quorumdam neotericorum medicorum catalogus, qui nostris temporibus scripserunt. Authore Symphoriano Campegio. Parisiis, P. Gromorsus, 1542; in-12.

Le premier ouvrage contient 128 pages, celui de Champier n'en renferme que 9. Ce sont les premiers essais qui ont été tentés en ce genre.

Historia omnium aquarum, quæ in communi sunt hodiè practicantium usu : item conditorum et specierum aromaticarum quarum usus frequentior est apud pharmacopolas. Venetiis, Arrivabenus, 1542; in-8°.

De Herbarum notitiâ, naturâ atque viribus, deque iis, tum ratione, tum experientiâ investigandis, dialogus. De simplicium medicamentorum, quorum apud pharmacopolas frequens usus est, electione seu delectu, tabella : omnia nunc primum nata et excusa, cum medicinæ herbariæ studiosis tum pharmacopolis apprime necessaria. Antverpiæ, Mart. Nutius, 1544; in-16.

Pharmacorum omnium, quæ in communi sunt practicantium usu; tabulæ decem, cui adjunctum lilium medicinæ Bern. Gordon. Parisiis, Æg. Gorbinus, 1569, in-16. Item, Lugd., G. Revillius, 1574, in-8°, et séparément Venet., Oct. Scotus, 1598, in-fol.

Fyens (Jean), ou *Fienus,* né dans la province d'Anvers, mort à Dordrecht le 2 août 1585.

Joannis Fieni Andoverpiani de flatibus humanum corpus molestantibus commentarius novus ac singularis. In quo flatuum natura, causæ et symptomata describuntur eorumq. remedia facili et expedita methodo indicantur. Francof., in officina Sanctandreana, 1592, in-12 de 195 pag. Anverpiæ, H. Henricius, 1582, in-12 de 215 pages. Heidelberger, 1589, in-8°; Amsterdam, J. Janssonius, 1643, in-18 de 240 pages. Hamburgi, H. Wernerus, 1644, in-12. It., sous le titre de : Verklaringe van de Winden, etc. Amsterd., 1668, in-12.

Il y traite des flatuosités à la manière des Anciens, et les considère comme causes d'un grand nombre de maladies, entre autres de l'odontalgie. Les vents, dit-il, pénètrent dans les racines des dents, dont ils distendent les nerfs. Il prescrit un grand nombre de médicaments qui sont tous des carminatifs.

Fyens (Thomas), ou *Fienus,* né à Anvers le 28 mars 1567, mort à Louvain le 15 mars 1631.

De cauteriis libri quinque, in quibus vires, materia, modus, locus, numerus, tempus ponendorum cauteriorum, ex veterum Græcorum, Arabum, Latinorum necnon Neotericorum sententiâ, quam dilucide explicantur. Lovanii, J. B. Zangrius, 1598, in-12, 1601, in-8°. Coloniæ, Ant. Hieratus, 1607, in-8°.

C'est un traité très-complet : il résume tout ce qu'on savait à cette époque sur cette matière.

De viribus imaginationis Tractatus. Lovanii, typis G. Rivii, 1608, in-8° de 200 pages. Lugduni Batavorum, Elze-

vir, 1635, in-16 de 377 pages; Londini, R. Daniel, 1657, in-12 de 334 pages; Lipsiæ, 1657, in-12; Amstelodami, 1658, in-12.

L auteur y agite 24 questions qui appartiennent plutôt à la métaphysique ou à la théologie qu'à la médecine. Il se demande entre autres si l'âme de tel homme est plus parfaite que celle de tel autre? La lecture de cet ouvrage est fatigante par l'érudition que l'auteur s'est plu à y étaler à chaque page.

De formatrice fœtûs liber in quo ostenditur animam rationalem infundi tertiâ die. Antverpiæ, apud G. à Tongris, 1620; in-8° de 283 pages.

Ce traité contient la solution de neuf questions, dont la première consiste à demander si la cause efficiente de la conformation du fœtus existe dans l'utérus de la mère?

De formatrice fœtûs liber secundus, in quo prioris doctrina plenius examinatur et defenditur. Lovanii, apud H. Hastenium, 1624; in-8° de 170 pages.

Fyens réfute le livre de Dujardin, professeur à Douai, et s'étonne de ce que tout le monde n'ait pas admis sa manière de voir.

Pro suâ de animatione fœtus tertiâ die apologia adversus Ant. Ponce Sanctacruz. Lovanii, apud H. Hastenium, 1629; in-8° de 255 pages.

L'auteur réfute le livre de Ponce Sanctacruz, et traite 21 questions; il pose entre autres celle-ci: Notre feu artificiel est-il un corps ou un accident?

Synopsis rationum Fieni, et adversariorum de tertia die, fœtus animatione, ex quibus clarè constabit celebratam antiquitate opinionem de fœtus formatione deserendam esse, Fieni novam amplectendam. Dijon, vidua Claudii Guyot, 1632; in-4° de 44 pages.

Libri chirurgici XII, de præcipuis artis chirurgicæ controversiis, I de trepano, sive apertione cranii, II de depositione cataractæ, III de depositione ungulæ, IV de laryngotomia, sive de sectione asperæ arteriæ, V de paracentesi pectoris, VI de paracentesi abdominis,

VII de arteriotomiâ sive sectione arteriæ, VIII de hysterotomatociâ, sive sectione fœtus ex utero viventis matris, IX de sectione calculi, X de sectione herniæ, XI de amputatione membrorum externorum, XII de nasi amputati ex carne brachii restitutione. Opera posthuma Hermanni Correngii curâ nunc primum edita. Francof., T. M. Götzius, 1649, in-4°; Londini, Davis, 1733, in-4° de 180 pages; Francof., 1602, in-4°; ibid., 1669, in-4°. En allemand, Nuremberg, 1675, in-8°. En flamand, Amsterd., 1685; in-8°.

Semeotice, sive de signis medicis tractatus, opus accuratissimum, omnibus medicinæ studia amplectantibus summe necessarium. In duas partes divisum, cum indicibus novâ methodo paratis. Lugduni, Huguetan, 1664; in-4°.

C'est le premier traité classique de séméïotique connu.

GARET (Henri), né à Louvain et mort dans sa ville natale, le 5 avril 1602.

De Arthritidis præservatione et curatione, clarorum doctissimorumque nostræ ætatis medicorum consilia. Francof., 1592; in-8°

Recueil de diverses consultations sur la goutte.

GEMMA (Cornille), né à Louvain le 28 février 1535, mort dans la même ville le 12 octobre 1577.

De arte cyclognomicâ tomi tres, philosophiam Hippocratis, Galeni, Platonis et Aristotelis in unam methodi speciem referentes. Antv., 1569; in-4°.

Cosmocritice sive de naturæ divinis characterismis, id est, raris ac admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum in partibus singulis universi. Antv., Christ. Plantin, 1575; 2 vol. in-8°.

On trouve à la suite de ce traité :

Casus admirabilis cujusdam abscessus in puellâ Lovaniensi. De raro genere epidemicæ febris ac pestilentis,

quæ ad Galeni hemitritæos accedens proximè, magnâ contagii vi totum biennium pergrassata est, etiamnum durans in hanc æstatem anni 1574. De ulteriori transmutatione febris pestilentis in pestilentiam veram quæ sævire affatim cœpit æstate anni 1574, deque illius methodo curatrice.

Gherin (Jacques), né à Anvers au XVIe siècle.

Il a écrit en flamand un Traité sur les moyens préservatifs et curatifs de la peste qui a ravagé les environs de Gorcum. Anv., 1597; in-8°.

Ghering (Philippe De) ou *Gherinx*, naquit à Saint-Trond vers le milieu du XVIe siècle; il mourut à Liége le 11 novembre 1604.

Description des fontaines acides de Spa et de la fontaine de fer de Tungre. Liége, G. Morberius, 1583; in-12.

Gheuling ou **Geulinck** (Arnould), naquit à Anvers en 1625, et mourut à Leyde en 1669.

Il a publié quelques écrits qui n'offrent qu'un faible intérêt.

Ghiselin ou **Gisselin** (Victor), né à Santfort le 23 mars 1543, mort à Bergues-Saint-Winox en 1591.

Epistola de Hydrargyri usu ad Martinum Everartum. Antv., 1579; in-8°.

Godart (Guillaume Lambert).

La Physique de l'âme humaine. Berlin, 1755; 2 vol. in-8°.

Observations sur une fièvre urticaire ou érysipélateuse rare. Journ. de méd., chir. et pharm., 1759, tome X, pages 316-319, et plusieurs autres articles insérés dans le même Journal.

Dissertation sur la nature, la manière d'agir, les espèces et les usages des antispasmodiques proprement dits, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, en 1764. Dijon, F. Desventes, 1765; in-8° de 175 pages.

Dissertation sur les Antiseptiques, qui a obtenu l'accessit de l'Académie de Dijon; imprimée dans les Dissertations sur les Antiseptiques. Dijon, 1769; in-8° de 175 pages.

GOETHALS (Egide), *Bonicolli, Eucolus* ou *Panagathe,* né à Gand le 25 juillet 1500, mort le 10 avril 1570.

Commentaria in Avicennæ practicam. Bologne, 1534; in-4°.

Observationum medicinalium liber. Pise, 1535; in-4°.

Commentaria in G. Cauliaci chirurgiam. Montpellier, 1536; in-12.

Traité des plantes médicinales. Montpellier, 1537; in-12.

De peste liber. Lovanii, 1539; in-12.

Der siecken schat, inhaudende seer vele costelicke ende seckere remedien teghen allerlye crancheden ende sieckten, door wilent meester Gilissen Goethals, priester, canoninck ende doctor in de medicynen. Brugge, 1573; in-12.

Remedien teghen pestilentiele siecten. Brugge, 1574; in-12.

Egide Goethals écrivit encore un traité latin, et deux traités flamands, l'un concernant les remèdes qui se trouvent à la portée des pauvres, l'autre constituant un aperçu de la fièvre putride et des moyens de s'en préserver. Ces ouvrages sont imprimés à Anvers, sans nom d'auteur.

HARCHIES (Josse), né à Mons au XVI° siècle.

De causis contemptæ medicinæ. Leodii, 1567; in-8°.

Enchiridion medicum simplicium pharmacorum quæ in usu sunt, nomenclaturam, historiam, facultatem et usum eleganti poemate comprehendens. Basileæ, 1573; in-8°.

HEERS (Henri DE ou VAN HEER), né à Tongres vers 1570, mort à Liége en 1636.

Spadacrene, hoc est, fons Spadanus, ejus singularia,

bibendi modus, medicamina bibentibus necessaria. Leodii, A. De Corswaremiâ, 1614, 1622, in-12; Lugd. Batav., J. Moyardus, 1645; ibid., Adr. Wyngaerden, 1647, in-12; ibid., P. Van der Aa, 1685 et 1689, 2 vol. in-16; Lipsiæ, And. Kühnen, 1645, in-12; en français, Liége, 1630, 1646, in-8°; ibid., 1654, in-8°; La Haye, 1739; in-12.

Avec les notes de Werner Chrouet, qui a corrigé les fautes de chimie et qui rapporte de nouvelles expériences pour prouver l'existence d'un acide, d'un esprit volatil, d'une terre alkaline et du fer dans les eaux de Spa.

Deplementum supplementi de Spadanis fontibus, sive vindiciæ pro suâ Spadacrene. Leodii, Arn. De Corswaremiâ, 1624; in-8°.

C'est une réponse à J. B. Van Helmont.

Observationes medicæ oppido raræ in Spa et Leodii animadversæ, cum aliquot medicamentis selectis. Leodii, 1631, in-8°; Lipsiæ, 1645, in-12; Lugd. Batav., 1645, apud F. Moyardum, in-16 de 254 pages, avec le Spadacrene qui contient 159 pages; ibid., 1685; in-16.

C'est un bon répertoire d'anatomie pathologique, qui a souvent été imprimé à la suite du premier ouvrage de l'auteur.

Helmont (Jean Baptiste Van), né à Bruxelles en 1577, mort à Vilvorde le 30 décembre 1644.

De Magneticâ vulnerum naturali et legitimâ curatione, contra Johannem Roberti, soc. Jesu theologum. Paris, V. Leroy, 1621; in-12. Norimbergæ, A. Endterus, 1662; in-4°. Leodii, 1634; in-4°.

Supplementum de Spadanis fontibus. Leodii, L. Strael, 1624; in-8°.

Dageraet oft nieuwe opkomst der Geneeskonst in verborgen grontregelen der natuere. Leyde, 1615, in-4°; Amsterd., 1659, in-4°; Rotterdam, 1660; in-4°, sous le titre de :

Dageraad, ofte nieuwe opkomst der Geneeskonst : nooit in 't licht gesien, en van den autheur zelve in 't Nederduitsch beschreven.

Febrium doctrina inaudita. Antv., apud Viduam Joan. Cnobbari, 1642; in-16 de 200 pages.

Opuscula medica inaudita. I de lithiasi, II de febribus, III de humoribus Galeni, IV de peste. Colon., 1644, Andr. J. Kalkogen, in-8°; Amstel., apud Ludovicum Elzevirium, 1652, in-4°; Francof., 1707; in-4°.

Ortus medicinæ, id est, initia physicæ inaudita, progressus medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam. Amstel., apud Ludov. Elzevirium, 1648, 1652, in-4°; Venet., apud Juntas et J. J. Hertz, 1651, in-fol.; Lugduni, 1655, in-folio; Leyde, 1667, in-folio; Lugd., 1667, J. Anthenius Huguetan, in-folio; Francof., apud Joannem Justum Erythropilum, 1682, in-4°; Hafniæ, apud H. Chr. Paulli, 1707, in-4°; en anglais, Londres, 1662, in-4°; en français, Lyon, 1671, in-4°.

La meilleure édition est celle d'Elzévir; l'édition de Venise est parsemée de différents morceaux qui n'appartiennent pas à Van Helmont. On peut faire le même reproche aux éditions allemandes.

Helmont (François Mercure Van), né à Vilvorde en 1618, mort en 1699 à Berlin.

Een zeer korte afbeelding van het ware natuerlyke Hebreeuwse A, B, C, welcke tegelyck de wyse vertoont volgens de welcke die doof geboren syn, soodanig konnen onderwesen werden dat sy niet alleenig andere, die spreken konnen, verstaan, maer selfs tot het gebruik van spreken komen. Als mede eene verhandeling om de doof geboorene te leren spreken. Door J. C. Amman. Amst., 1697; in-8°.

Observationes circa hominem ejusque morbos.

Et plusieurs autres ouvrages dont nous n'avons pu nous procurer les titres exacts.

Herbiniaux, chirurgien, accoucheur et lithotomiste à Bruxelles, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Parallèle des différents instruments, avec la manière de

s'en servir, pour pratiquer la ligature des polypes dans la matrice. 1771; in-8°.

Traité sur divers accouchements laborieux et sur les polypes de la matrice. Bruxelles, 1782, in-8°, 2 vol. de 439 et 291 pages; ibid., 1792, avec les réfutations des critiques d'Alphonse Leroy et Baudelocque.

Hertoghe (Gilles De), né dans la province du Brabant, au commencement du XVI° siècle.

De gestatione fœtus mortui per tredecim annos. Basileæ, 1564.

Il a été publié dans l'ouvrage de Cornax, et plus tard dans celui de Dodoens.

Heyden (Herman Van der), naquit à Louvain le 18 décembre 1572, et mourut à Gand après l'an 1649.

Discours et advis sur les flus de ventre douloureux, soit qu'il y ayt du sang ou point. Sur le trousse-gallant, dict cholera-morbus; la peste; les effects signalés et incroyables de l'eau; la vraye génération et asseurée curation de la goutte; les fièvres tierces et quartes, causées de l'infection des poldres et terres avoisinées de la mer et d'autres marascageuses, avec addition d'un appendice de la goutte et de la sciatique en particulier; et des nouveaux discours sur l'hydropisie, colique, toux ordinaire et phtisique, gravelle et la jaunisse (pour estre accidens aux susdictes fièvres survenans et suyvans), et sur la morsure des chiens enragés. Gand, chez Servais Manilius, 1643 et 1645; in-4° de 174 pages.

Cet ouvrage contient plusieurs faits intéressants. L'auteur le traduisit en latin sous le titre de :

Discursus quinque in quibus clare et compendiose deducuntur, seri lactis in fluxu torminali, et maxime dyssenterico; aquæ frigidæ inter inauditos et incredibiles alios effectus, Podagræ dolores vel sistentis, vel mirabiliter demulcentis, et ischiadicos novitios penitus

exterminantis, et secure absque omni suppuratione et defiguratione primo apparatu persanantis vulnera. Et Aceti vini, in præservatione a peste et ejusdem curatione, aliisque morbis venenatis, ut in præcautione ab hydrophobia, præstantissimæ facultates explicantur et commendantur. Multis additis observationibus novis et scitu necessariis. Lugduni Batavorum et Lovanii, Van Overbeke, 1752; in-12 de 103 pages. Gandavi, Servatus Manilius, 1649; in-12. Londini, Junius, 1653; in-12. Lovanii, 1760; in-12.

Huart (C. J.), né à Tirlemont au XVIIIe siècle.

Korte verhandeling over de heelkundige berigten, in twee deeltjens verdeeld, het eerste hoe men over de doodelykheyd der wonden oordeelen zal, het tweede van zekere ziektens ende bezondere gevallen, waer over het berigt der heelmeesters door d'overheyt gemeynelyk geeyscht word. Tot Mechelen, by Van der Elst, 1774; in-8° de 186 pages.

C'était, avec le supplément, le traité le plus complet de médecine légale qui existât à cette époque en Belgique.

Supplement op de heelkundige berigten, in welk voornamentlyk verscheyde consultatien ende zekere zaken het geslagt betreffende, opgelost zyn geworden. Tot Loven, 1777; in-8° de 141 pages.

L'auteur y parle des plaies et y commente plusieurs consultations. — Les deux ouvrages ont également paru à Gand, 1794; in-8°, 2 vol.

Enchiridion artis obstetricandi of kort begryp der vroedkunde, als oock de kunst-bewerking der keyserlycke snee, mitsgaders eenige kortbondige spreuken van den heere Mauriceau, beantwoord door den heere Levret; by een versamelt met noodige aenmerkingen. Tot Mechelen, by Van der Elst, 1770; in-8° de 196 pages.

C'est un fort bon manuel d'accouchements.

Jacobi (Heym).

Van den Schat der armen, oft een medecynboecxken,

dienstelyck voor alle menschen, inhoudende hoe men syne ghesondtheydt onderhouden sal. Daer by veelderhande sieckten met clyne costen seer lichtelyk te ghenesen. Ende wat daer voorts meer in te lesen is, dat vindt men aen de ander zyde. Opera Heym. Jacobi. T'Antwerpen, by Godgaf Verhulst, 1641; in-12 de 181 pages. Ibid., 1796, 2 vol. in-8°.

Ce livre ne contient que des formules.

JACOBS (Jean Cornille), né à Malines dans le XVIIIe siècle.

Dissertatio medica de morbis qui subitam medelam petunt. Lovan., Michel, 1780 et 1785; in-8°.

Tractatus politico-medicus de dyssenteria in genere. Rotterodami, typis J. Van Beman, 1784; in-8° de 188 pages.

Bonne monographie. — L'auteur a écrit encore plusieurs ouvrages, mais après 1796.

JACOBS (Jean Bernard),.... mort à Louvain en 1791.

Kortbondig onderwys aengaende de vroedkunde, ten voordeele van de vroedvrouwen ten platten lande, op 't bevel van het ministerie opgestelt door M. Raulin en uyt het fransch vertaelt door J. B. Jacobs. Tot Ghendt, by J. Beggyn, 1772; in-12 de 168 pages, avec fig.

Nieuwe wyse om de beenbreuken ende ontledingen te behandelen, uyt het fransch van den heer Lassus, door J. B. Jacobs. Tot Gendt, by J. Beggyn, 1772; in-12 de 202 pages, avec fig.

Kort onderwys, hoe dat men de breuken ofte scheursels alsmede den voorval der lyfmoeder ende aersdarm kan voorkomen en genezen. Gendt (s. a.); in-8°.

Vroedvrouwen handboeksken, opgesteld by wyse van catechismus in vraegen en antwoorden, tot gebruyk der voorlezingen. Tot Gendt, by Beggyn, 1777; in-12 de 107 pages.

Vroedkundige oeffenschool. Gendt, 1784; in-4°, avec fig.

En français sous le nom de :

École pratique des accouchements. Paris, 1785, chez Méquignon aîné; in-4° de 428 pages, avec fig. Gand, J. F. Van der Schueren, 1785; in-8° de 428 pages.

A l'époque de son apparition, c'était un des traités les plus complets sur l'art des accouchements.

H. Callisen. Onderwyzinge der hedendaegsche oeffenende Heelkunde, uyt het latyn vertaeld door J. B. Jacobs. Brussel, by De Bel, 1790-1792; in-8°, 2 vol., ensemble 651 pages.

Jacobs étant mort pendant l'impression de l'ouvrage, M. P. E. Wauters, aujourd'hui le vénérable Nestor des médecins belges, en a traduit la dernière partie.

Kelderman (Cornille), né au XVIIIe siècle en Flandre.

Onderwys voor alle vroedvrouwen raeckende hun ampt ende plicht. By een vergadert en gestelt ten dienste van het gemeente, met vraegen en antwoorden. Tot Brugge, by Joseph Van Praet; in-12 de 93 pages, sans date.

Ce manuel est très-superficiel.

Kwakelbeen (Guillaume), *Quacelbenus,* naquit à Courtray.

Il a écrit une lettre sur la Botanique adressée à Matthioli. Lugd., Cæs. Farina, 1564; in-8°.

Laet (Jean De), né à Looz dans le XVe siècle.

Novus Orbis, sive, Descriptionis Indiæ occidentalis libri XVIII, novis tabulis geographicis et variis animantium, plantarum, fructuum iconibus illustrati. Lugduni Batavorum, 1633; in-folio. En français, Leyde, Elzévir, 1640, in-fol. de 632 pages.

De Gemmis et Lapidibus libri duo, quibus præmittitur Theophrasti liber de lapidibus græcè et latinè, cum brevibus annotationibus. Ibidem, 1647; in-8°.

In Georgii Marggravii historiam rerum naturalium, octavo libro comprehensarum, Brasiliæ annotationes, cum ordinatâ ejusdem libri dispositione et variorum ab auctore omissorum suppletione. Lugd. Batavorum.

Lanbiot (Pierre), né en Flandre.

Kort verhael van den loop soo van den chyl als van 't bloedt met al hun eygendommen. Brugghe, by J. B. Verhulst, 1688; in-8° de 76 pages.

Leclerc (Hermès), natif de Tournay, mort en 1630.

Il a laissé quelques ouvrages qui ont rapport à la médecine, et dont nous n'avons pu nous procurer le titre.

Lemmens (Liévin), (*Lemnius*), né à Ziriczée le 20 mai 1505, mort le 1er juillet 1568.

De Astrologia liber unus, in quo obiter indicatur quid illa veri, quid ficti falsique habeat, et quatenus arti sit habenda fides : in quo denique multæ rerum physicarum abditæ, amænissimæque causæ explicantur : tum proverbii origo : quartâ lunâ nati. De termino vitæ liber. De honesto animi et corporis oblectamento, et quæ exercitatio homini libero potissimum conveniat. Obiter de frugalitate et victûs temperantiâ, ac rerum rusticarum amænitate. Antv., Mart. Nutius, 1554, in-8°; Jenæ, 1587, in-8°; Lugd. Bat., D. Lopes de Haro, 1638, in-16; Francof., G. Hofmannus, 1608, in-16; ibid., 1626, in-16.

De occultis naturæ miraculis libri duo. Antverpiæ, Guil. Simon, 1559; in-12.

Occulta Naturæ miracula, ac varia rerum documenta, probabili ratione atque artifici conjecturâ explicata; quibus præter priores fusissime recognitos ac multis in locis locupletatos, accesserunt libri duo novi, mirâ rerum ac sententiarum varietate exornati, qui studioso avidoque lectori usui sunt futuri, et oblectamento. Elenchus operis et capitum enumeratio omnium gustum exhibebunt. Gandavi, ex officina Gisleni Manilii, 1572,

in-8° de 473 pages; Antverpiæ, Chr. Plantin, 1564, in-12; ibid., 1574; Coloniæ, 1573, in-12; Heidelbergæ, Bibliopolium Commelianum, in-12. En français, par Nic. Gohory. Paris, 1567.

Lemmens parle de tout dans ce livre, et y donne des preuves d'une aveugle crédulité. Il y a des éditions corrigées et augmentées de quelques chapitres, auxquelles on a joint un livre de *Vitâ cum animi et corporis incolumitate recte instituendâ*. Antverpiæ, Chr. Plantin, 1581, in-8°; Coloniæ, Th. Baumius, 1581, in-12; Francofurti, Wechelus, 1591, in-16; 1598, 1604, 1611, in-12; 1655, in-16; ibid., 1593, J. Wechelus, in-8°; Lugduni Batavorum, 1666; in-12.

De habitu et constitutione corporis, quam græci Κρᾶσιν, triviales complexionem vocant libri II. Omnibus quibus secunda valetudo curæ est, apprime necessarii, ex quibus cuiq. proclive erit corporis sui habitum, conditionem, animiq. motus, ac totius conservandæ sanitatis rationem ad amussim cognoscere. Huic operi accessit rerum et verborum copiosissimus index. Erfordiæ, Es. Mechlerus, 1582, in-12 de 167 pages chiffrées et de 166 non chiffrées. Antverpiæ, G. Simon, 1561, in-12; Jenæ, 1587, in-8°; Francofurti, Z. Palthenius, 1596, in-16; 1604, 1619, N. Hofmannus, in-16. En italien, Venise, Nicolini, 1567; in-12.

Ce livre contient de nouvelles preuves de l'esprit crédule de l'auteur, ainsi que de son siècle.

Similitudinum et Parabolarum, quæ in Bibliis ex herbis atque arboribus desumuntur, dilucida explicatio. Antverpiæ, 1568, apud G. Simonem, in-8° de 135 pages; 1655, in-4°; Erfordiæ, 1581, in-8°; Lugduni, 1588, 1595, in-12; 1622, in-8°; 1652, in-12; Francofurti, 1591, 1596, in-12; 1608, 1626, in-16. En français, Paris, 1577; in-12. En anglais, par Thomas Newton, Oxford, 1587; in-8°.

Il y parle de l'utilité qu'on a tirée des plantes sous le rapport de l'économie et des cérémonies religieuses.

De Zelandis suis commentariolus. Lugd. Batavor., Offic. Plantin, 1611, in-4°; Harlem, 1609, 1650.

LEMMENS (Guillaume) ou *Lemnius,* né à Ziriczée vers 1530, mort en Suède en 1568.

Epistola quâ obiter docetur educationem plus efficere in animis hominum, quam aeris ambientis aut loci qualitatem. Antverpiæ, 1554, in-8°; Lugd. Batav., 1638, in-16, avec l'ouvrage de son père *De termino vitæ.*

LEMMENS (André) ou *Lemnius,* naquit à Ziriczée au XVI[e] siècle.

Epistola quæ urinæ studium, et ex eâ morborum prævidentiam, ut quæ sit aptior servandæ sanitati, commendat. Parisiis, 1548, in-8°; Lugduni, 1556; in-8°.

LEROUX.

Mémoire et observations sur les maladies des ouvriers de la digue et des habitants du nouveau poldre d'Aremberg, avec la manière simple et facile, employée pour les guérir, conformément au vœu de la nature et au principe si recommandé par Hippocrate, *quò natura vergit,* etc., et ailleurs *nihil fingendum aut excogitandum nisi quod natura ferat aut faciat.* Liége et Bruxelles, chez J. B. Jorez, 1785; in-8° de 42 pages.

LEYS (Léonard) ou *Lessius,* né à Brecht, mort le 15 janvier 1623.

Hygiasticon, seu, vera ratio valetudinis bonæ et vitæ, una cum sensuum, judicii et memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandâ. Antverpiæ, 1614, 1623, in-8°, avec le traité de L. Cornaro sur cette matière, traduit de l'italien en latin par Lessius. Cantabrigiæ, 1634, in-8°. On a deux versions françaises de ces deux ouvrages; la première, Paris, 1646, in-8°, par Sébastien Hardy; la seconde avec des notes par De la Bonnodière, Paris, 1701, in-12 de 235 pages. Bruxelles, 1705, in-16. Il existe aussi une traduction allemande imprimée à Molsheim en 1670, in-12.

Leys fait l'éloge de la sobriété et en fait connaître les avantages par rapport au corps et à l'âme.

Limborch (Guillaume Van), né au XVIIe siècle.

Medulla simplicium ex Dodonæo et Schrodero. Lovanii, 1693, in-12; Bruxelles, 1724, in-8°.

Limbourg (Jean Philippe De), né dans les environs de Spa au XVIIIe siècle.

Dissertation sur les eaux de Spa, soutenue à Leyde le 7 août 1736, traduite du latin de Philippe Louis De Presseux. Liége, 1749; in-12.

Traité des eaux minérales de Spa, auquel on a joint une carte des environs de Spa. Liége, 1756, in-8°; Leide, 1754, in-12.

Dissertation sur les bains d'eau simple, tant par immersion, qu'en douches et en vapeurs. Liége, 1757, in-8°; 1766, in-12.

Caractères des médecins ou l'idée de ce qu'ils sont communément et celle de ce qu'ils devraient être, d'après Pénelope de feu M^r De la Mettrie. Liége, 1760; in-12.

Dissertation sur les affinités chimiques, qui a remporté le prix de physique de l'an 1758, quant à la partie chimique, au jugement de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. A Liége, 1761; in-12 de 87 pages.

L'auteur traite de la nature, de la cause, des degrés, des différences et des effets de l'affinité.

Nouveaux amusements des eaux minérales de Spa, orné de 14 belles figures en taille-douce. Liége, 1763; in-12.

Dissertations sur les douleurs vagues connues sous les noms de Goutte vague et de Rhumatisme goutteux, laquelle a remporté le prix, au jugement de Messieurs les docteurs régens de l'étroite faculté de médecine de l'université de Louvain, l'an 1763. A Liége, chez F. J. Desoer, 1763; in-12 de 55 pages.

Recueil d'observations des effets des eaux minérales de Spa de 1764, avec des remarques sur le système de Mr Lucas sur les mêmes eaux minérales. Liége, 1767; in-8°.

Limbourg (Robert De), né à Theux le 1er décembre 1731, mort le 20 février 1792.

Ce médecin a écrit plusieurs mémoires et dissertations qui ont rapport à l'histoire naturelle, et qu'on trouve dans les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Bruxelles.

Linden (Jean Van der), né à Anvers au XVIe siècle.

Cort verhael oft tractaet van de contagieuse sieckte de peste, beschreven door broeder Jan Van der Linden, pater van de Cellebroeders binnen de stadt van Antwerpen, die seven en dertigh jaren gepractiseert ende hem geexerceert heeft, binnen de voorseyde stadt, soo in 't cureren, preserveren, als door hem bemerckt, bevonden ende geexperimenteert. T' Antwerpen, by Godgaf Verhulst, 1634; in-12 de 62 pages non chiffrées.

Lindhout (Henri De), né à Bruxelles au milieu du XVIe siècle.

Speculum astrologiæ, in quo vera astrologiæ fundamenta et Genethliacæ Arabum doctrinæ vanitates demonstrantur. Hamburgi, 1597; in-4°.

Tractatus astrologicus, seu introductio in physicam judiciariam. Lipsiæ, 1618; in-4°.

Lindhout fait voir, dans ces deux ouvrages, la futilité de l'astrologie judiciaire et le tort qu'elle fait à l'étude de la médecine.

Lobel (Matthias De) ou *Lobelius*, né à Lille en 1538, mort à Londres en 1616.

Stirpium adversaria nova, auctoribus Petro Pena et Matthia De Lobel, medicis. Londini, 1570, 1571, 1572, 1605, in-fol., icones 268, et in appendice conchæ anatiferæ Britannicæ et lithoxyli icones, et descriptio, cum icone arboris Christi ledi folio, quæ in editione alterâ non reperitur.

Ces deux médecins ont travaillé de concert : Pena a fourni les plantes de la France méridionale, et Lobel celles des Pays-Bas et de l'Angleterre.

Plantarum seu stirpium historia, cui annexum est adversariorum volumen et Guilielmi Rondeletii remediorum formulæ. Antverpiæ, 1576, in-fol., icones 1486, quæ ex Clusio, Matthiolo et Dodonæo depromptæ sunt.

Plantarum seu stirpium historia, cui accessit adversariorum volumem cum variis observationibus et auctuariis. Antverpiæ, 1581, in-fol., cum iconibus 2116.

Et sous le titre de :

Kruydtboeck oft beschryvinghe van allerleye ghewassen, kruyderen, hesterens ende gheboomten, deur Matthias De Lobel. T'Antwerpen, Christoffel Plantyn, 1581, in-fol. de 1321 pages.

Linnée et Ray parlent souvent de cet ouvrage.

Icones Stirpium seu plantarum tam exoticarum, quam indigenarum, in duas partes digestæ. Antv., 1581; in-4°, forma oblongâ, icones 2116. Eædem cum septem linguarum indicibus. Antv., 1591; in-4°, forma oblongâ, icones 2116.

Balsami, opobalsami, carpobalsami, et xylobalsami cum suo cortice explanatio. Londini, 1598; in-4°.

De Balsamo et Zingibere libellus. Londini, 1599; in-4°.

On trouve ce traité dans la Bibliothèque botanique de Linnée.

Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes et Stirpium adversaria quibus accessit altera pars cum prioris illustrationibus, castigationibus, auctuariis rarioribus aliquot plantis, selectioribus remediis, succis medicatis et metallicis medicinæ thesauris, opii, opiati et antidoti, decantatissimique Chymistarum et Germanorum laudani opiati formulis. Accessit Mathiæ de Lobel in Guilielmi Rondeletii methodicam pharmaceuticam animadversiones, cum Myrei paragraphis. Londini, 1605, in-folio; Francofurti, 1651, in-folio.

Diarium pharmacorum parandorum et simplicium legendorum. Lugduni Batavorum, 1627, 1652; in-12, avec le Dispensaire de Valerius Cordus.

Stirpium illustrationes, plurimas elaborantes inauditas

plantas, Joannis Parkinsonii rapsodiis sparsim gravatæ. Londini, 1655, in-4°, par les soins de Guillaume How.

Lom (Josse Van) ou *Lommius*, né à Buren vers 1500, mort à Madrid en 1572.

Commentarii de sanitate tuendâ in primum lib. de re medicâ Aurel. Cornelii Celsi, medicorum Romanorum longe principis. Lovanii, A. M. Bergaigne, 1558, in-12; Lugd. Batavorum, J. A. Langerak, 1734, in-12 de 326 pages; Amstelodami, 1745, in-8° de 325 pages; ibidem, 1761, in-12.

Commentaire digne de l'original.

Observationum medicinalium libri tres; quibus omnium morborum signa, et quæ de his haberi possunt præsagia, accuratissime pretractantur. Opusculum aureum, Antv., Chr. Plantin, 1560; ibid., G. Silvius, 1563, in-8°; Francofurti, D. Zunnerus, 1643, 1688, in-12 de 290 pages; Amstelodami, J. F. Bernard, 1715, 1720, 1738, 1745, in-12; ibidem, sumptibus fratrum Detournes, 1761, in-12 de 328 pages; Lovanii, apud Van Overbeke, 1744, in-12 de 235 pages; Edimburgi, 1752, in-12.

En français sous le titre de :

Tableau des maladies, où l'on découvre leurs signes et leurs événemens. Paris, Claude Jombert, 1712, in-12 de 520 pages, par J. B. Le Brethon; ibid., 1716, in-12; ibid., 1792, in-12; ibid., 1759, in-12, par l'abbé Le Mascrier; ibid., 1760, in-12; ibid., 1762, in-12.

Cet ouvrage est encore aujourd'hui un traité classique de séméïotique. Plein de zèle scientifique, cet auteur suit la route des Anciens, et doit être compté parmi les meilleurs médecins hippocratistes.

De curandis febribus continuis liber. Antv., Guil. Silvius, 1563, in-8°; Londini, 1718, in-8°; Rotterodami, J. D. Beman, 1720, 1737, in-8° de 136 pages; Amstelodami, 1761, sumptibus Fratrum Detournes, in-12 de 174 pages.

Tous les ouvrages de Van Lom ont paru à Amsterdam en 1745, sous le titre de :

Opera omnia, trois tomes en 2 vol., in-12; Lyon, sous le nom d'Amsterdam, 1761, trois volumes in-12.

Malanel (Matthias Théodore), né à Anvers au XVIe siècle.

De Melancholia, sive de atræ bilis morbo ex Galeni, Ruffi et Aetii Sicanii voluminibus collectanea. Antv., 1540, in-4°, avec la traduction en latin du livre de Galien intitulé : Utrum conceptus in utero sit animal ?

Mander (Adam Van), né à Bruges au XVIe siècle.

Plusieurs éphémérides météorologiques.

Marcquis (Guillaume), né à Anvers au XVIe siècle.

Decas pestifuga seu decem quæstiones problematicæ de peste unà cum exactissimâ instructione purgandarum ædium infectarum. Antv., 1622, in-4°; ibid., apud Trognæsium, 1627, in-4° de 238 pages.

Il déploie une grande érudition pour résoudre des questions qui dans ce temps occupaient les esprits.

Aloe morbifuga in sanitatis conservationem concinnata. Antv., apud G. à Tongris, 1633; in-12 de 160 pages.

Marcquis (Lazare), né à Anvers au XVIe siècle.

Volcomen tractaet van de peste, vernieuwt ende vermeerdert. In het welck distinctelycker d'oorsaken, de teekenen der levende ende doode lichamen, de prognostiquen, d'onderscheyden, de preservatie, ende de curatie der peste gheexpliceert zyn : ook d'ordonnantie der magistraten, om de peste te weyren, ende eene betere maniere als te voren ghedruckt is geweest, om de gheinfecteerde huysen, meubelen ende cleederen te suyveren. Ende hoe de Biechtvaders en de Medicyns de inghefecteerde persoonen visiterende, sich van de contagie preserveren sullen. T'Antwerpen, by Cesar Joachim Trognesius, op onser Liever Vrouwen kerckhof, in 't gulden Cruys, 1636 ; in-12 de 210 pages.

L'auteur, après avoir donné une première édition de ce Traité, a fait beaucoup d'additions à celle-ci. Quoique enclin à l'astrologie, il donne une bonne description de la peste, de la suette, de l'ophthalmie, de la pleurésie pestilenticlle et de l'angine; il conseille la trachéotomie contre cette dernière. Les moyens préservatifs qu'il décrit et les conseils qu'il donne aux magistrats sont excellents.

MATTHEY (J. H.).

De behulpzaeme hand aen de verdronken toegebrogt, ofte korte verhandeling over de verdronken, in de welke men aenwyst de waere oorzaek van hunne dood ende de bekwaemste hulpmiddelen om hun van eene schynelyke dood te redden. T' Antwerpen, by De Marcour, 1771, in-8° de 102 pages.

MATHISIUS (Cornille Henri), né à Bruges au XVIe siècle.

Il a laissé une traduction latine des six livres d'Actuarius, *De methodo medendi.* Venetiis, 1554, in-4°; Parisiis, 1566, in-8°.

MATHISIUS (Henri), naquit à Bruges et mourut à Bruxelles le 29 juin 1565.

Il a laissé des Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate.

MEMMIUS (Pierre), né à Herentals en 1522, mort à Lubeck le 17 juillet 1589.

De recto Medicinæ usu liber unus. Delphis, 1564; in-8°.

Hippocratis Coi jusjurandum commentario illustratum. Accessit pars altera, quâ ratione medicorum vita et ars sanctè conservetur, declarans. Rostochii, 1577; in-8°.

MENNENS (Guillaume), naquit à Anvers en 1525.

Aurei Velleris, sive sacræ philosophiæ vatum selectæ ac unicæ, mysteriorumque Dei, naturæ et artis admirabilium libri tres. Antv., Vidua et Hæredes J. Belleri, 1604; in-4° de 178 pages.

La pierre philosophale occupa beaucoup Mennens, et il donna dans cet ouvrage des preuves de son goût pour l'astrologie.

MICHEL (Jean), né à Anvers au XVIe siècle.

Il a écrit une apologie du système Paracelsique.

MOHY (Henri), dit *Erycius Mohyus*, né à Rondchamp.

Tertianæ crisis, qua D. D. Petri Barbæ, protomedici, praxis curandæ tertianæ, et Vopisci Fortunati Plempii, professoris Lovaniensis primarii, animadversio discutitur, ac legitima demum tertianæ curatio exponitur. Lovanii, 1642; in-4°.

Pulvis sympatheticus quo vulnera sanantur absque medicamenti ad partem affectam applicatione et superstitione, Galenicorum, Aristotelicorum cribo ventilatus, 1634, in-4°; sans nom de ville et d'imprimeur. Norimbergæ, 1660, in-12; ibid., 1662; in-4°.

MOLANUS (Jean), (*Vermeulen*), naquit à Louvain en 1533, et y mourut le 18 septembre 1585.

Ecclesiasticum Medicorum Diarium. Lovanii, 1595; in-8°.

On y trouve des notices sur les saints, dont la vie se rattache à l'histoire de la médecine par quelques particularités, ou qui se sont appliqués par état à l'étude et à la pratique de cette science. Cet ouvrage est joint à un autre du même auteur qui porte le titre de:

Natales Sanctorum Belgii. Lovanii, 1595; in-8°.

MULIERS (Nicolas), né à Bruges le 25 décembre 1564, mort à Groningue le 5 septembre 1630.

Il a publié plusieurs ouvrages sur l'astronomie, dans lesquels il parle souvent de l'influence des astres sur les maladies des hommes.

NAREZ (Ursmer), né en 1678 à Binche, mort à Louvain le 6 décembre 1744.

Lettre d'un médecin de Louvain à un de ses amis. Louvain, Martin Van Overbeke, 1733; in-12 de 40 pages.

Narez démontre dans cet ouvrage le peu d'utilité qui résulte de l'inspection des urines en général.

NECKER (Noël Joseph), naquit en Flandre en 1729, et mourut à Manheim le 10 décembre 1793.

Deliciæ Gallo-Belgicæ Sylvestres, seu tractatus generalis plantarum Gallo-Belgicarum ad genera relatarum, cum differentiis, nominibus trivialibus, etc. Strasbourg, 1768; 2 vol. in-12.

Cet ouvrage, qui est la Flore des Pays-Bas, est disposé selon le système de Linnée.

Methodus Muscorum, per classes, ordines, genera ac species cum synonymis, nominibus trivialibus, observationibus digestorum, æneisque figuris illustratorum. Manheim, 1775; in-8°.

L'auteur n'y admet qu'une seule dynastie ou classe de mousses, qu'il divise en trois ordres, dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination.

Physiologia muscorum per examen analyticum, de corporibus variis naturalibus inter se collatis continuitatem proximamve animalis cum vegetabili concatenationem indicantibus. Manheim, 1775; in-8°.

Phytozoologie philosophique, dans laquelle on démontre comment le nombre des genres et des espèces, concernant les animaux et les végétaux, a été limité et fixé par la nature. Neuwied-sur-le-Rhin, 1790; in-8°.

Il a écrit encore d'autres ouvrages sur la Botanique.

NEEFS OU DE NEEF (Marc), dit *Nevianus*, naquit à Grammont vers 1520 ou 1530.

De plantarum viribus Poemation. Lovanii, H. Wellæus, 1563; in-12 de 106 feuillets.

Il dédia ce poème à Lamoral, comte d'Egmont.

De qualitatibus primis, secundis, tertiis, iisque quas natura tegit occultas abditasve Poemation. Gandavi, G. Manilius, 1573; in-12.

De curandis morbis poemation. Gandavi, G. Manilius, 1573, 1575; in-12 de 67 pages non chiffrées.

In Poemation suum de curandis morbis corollarium de febribus agens. Gandavi, Vidua Gisl. Manilii, 1575; in-12 de 24 pages non chiffrées.

Nessel (Edmond), naquit à Liége vers 1658, et mourut le 24 février 1731.

Traité analytique des eaux de Spa et de leurs vertus et usages. Liége, 1669; in-12. Spa, Salpeteur, 1699; in-12 avec figures.

Nessel (Matthieu), né à Liége vers la fin du XVIIe siècle.

Apologie des eaux de Spa. Liége, 1713; in-8°.

Nunnez ou Nonnius (Louis), né à Anvers au XVIe siècle.

Ichthyophagia, sive de piscium esu commentarius. Antv., P. et J. Belleros, 1616; in-8° de 176 pages.

Il y fait voir que selon les anciens médecins, le poisson est un aliment très-salutaire aux vieillards, aux malades, aux personnes sédentaires et à celles de faible constitution, parce que cette nourriture fait un sang propre à leur tempérament.

Diæteticon, sive de re cibariâ libri quatuor. Antv., 1627, in-8°; ibidem, apud P. Bellerum, 1645, in-4° de 500 pages, ibid., 1646; in-4°.

Ce Traité, plein d'érudition, contient des choses fort intéressantes en diététique.

Epistola ad Joannem Beverovicium, cujus argumentum: Caro callosa in vesicâ calculum ementiens. Sanctorii opinio de calculi generatione in renibus examinata. Duplex in iis generandis locus. Difficile ejus generationem prohibere. Et : Calculorum curatio. Diureticorum usus. Aquæ Spadanæ præstantia et utendi modus. Chymicorum remediorum in calculosis inefficacia. Lugd. Batavorum, 1638; in-12. *Dans le livre de Calculo,* de Beverwyck.

Overdatz (Louis), naquit à Enghien vers 1630, et mourut à Bruxelles en 1682.

Kort verhael van de peste en haere geneesmiddelen, dienstigh voor alle aerme menschen. Brussel, by J. Mommaert, 1668; in-12 de 87 pages.

Paire (G. De), né à Huy au XVIIe siècle.

Observations sur les eaux minérales de Sainte-Catherine, à Huy. Liége, J. A. Barchon, 1720; in-12 de 38 pages.

Palfyn (Jean), naquit à Courtrai le 28 novembre 1650, et mourut à Gand le 21 avril 1730.

Nieuwe Osteologie ofte waere en zeer naeuwkeurige beschryving der beenderen van 't menschen lichaem. Gend, by J. Danckaert, 1701, in-12 de 418 pages; Leyde, by J. Van der Deyster, 1702, in-12 de 494 pag.; ibid., 1727, in-8° de 478 pag.; Amsterdam, by J. Morterre, 1758, in-8° de 478 pages; en allemand, Breslau, 1730, in-8°; en français, par l'auteur, Paris, G. Cavelier, 1731, in-12.

Les os de la tête y sont très-bien décrits; la description des fosses nasales et celle des trous de la base du crâne sont remarquables.

Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération; avec un Traité des monstres de Fortunio Liceti, et une description anatomique de deux enfants monstrueux nés à Gand en 1703. Leyde, chez Schouten, 1708, in-4° de 366 pages, avec 72 figures; traduit en hollandais, ibid., 1714, in-8°; ibid., by J. Van der Deyster, 1724, in-12; ibid., by J. Du Vivie, 1724, in-4° de 135 pages; réimprimé en français, Leyde, chez Schouten, 1730, in-4°.

L'histoire des deux enfants monstrueux fut aussi imprimée à part, à Gand, en langue flamande, 1703, in-8°.

Heelkonstige ontleeding des menschelyk lichaems ofte nauwkeurige verhandeling van de voornaemste handwerken der Heelkonst zoo in de harde als sagte deelen

van 's menschen lichaem. Leyde, 1710, in-8°, avec figures; ibid., 1718, by J. Van der Deyster, in-8° de 563 pag., avec fig.; ibid., 1733, by J. H. Van der Deyster, in-8° de 709 pages; ibid., 1734, by J. H. Van der Deyster, in-4°, 2 vol. de 492 pages. Elle a été traduite en allemand, Leipzig, 1717, in-8°; traduite en français et augmentée par l'auteur, Paris, 1726, G. Cavelier, 2 vol. in-12, avec figures. Le chirurgien De Vaux, de Paris, a beaucoup travaillé à cette édition; ibid., 1734, 2 vol. in-8°, avec fig.; cette édition est due à Baudon, qui augmenta l'ouvrage de notes et des observations chirurgicales de Ruysch et de celles de Brisseau; ibid., 1753, veuve Cavelier, 2 vol. in-8°, avec fig.; on doit cette dernière à Antoine Petit, qui y joignit un grand nombre de figures tirées de Verheyen, et un Traité d'Ostéologie, par lui-même. La traduction italienne est de Venise, 1759, 3 vol. in-4°. Il existe encore une édition allemande faite en 1760, in-12.

Palfyn a eu le mérite de lier dans cet ouvrage la chirurgie à l'anatomie. On y trouve la description des instruments inventés par Palfyn lui-même, et, parmi ceux-ci, un bistouri pour les hernies, dont Ledran s'est plus tard approprié l'invention.

De besondere Heel en Geneeskonst der oogsiekten, in 't frans beschreven door den seer ervaren heer M. A. Petit, etc., en vertaald door Johan Palfyn. Leyden, by C. Vermey, 1714; 2 vol. in-4°, ensemble 422 pages.

Cet ouvrage renferme plusieurs observations savantes du traducteur.

PALUDANUS (Jean) ou VAN DEN BROECK, né à Louvain et mort le 17 septembre 1632.

Il a écrit une lettre dans laquelle il réfute le système de Paracelse; on la trouve dans les *Miscellanea* d'Henri Smet.

PANTIN (Guillaume), né à Thielt au commencement du XVIe siècle, mort à Bruges le 2 octobre 1583.

Aurelii Cornelii Celsi de arte medicâ libri octo, multis in locis jam emendatiores longe, quam unquam antea,

editi. Amplissimi atque eruditissimi in duos quidem priores libros commentarii, et in reliquos annotationes breviores, sed quæ justi commentarii vicem, sicubi rei difficultas exquirebat, explere posse videantur. Basileæ, J. Oporinus, 1552; in-fol.

PERRE (Wouter VAN DEN).

Pestboeck, ofte remedien teghen de pestilentiale corsse ende om de contagieuse sieckte te ghenezen. Antwerpen, H. Aertssens, 1633; in-8°.

PETIT, né à Namur.

Il a laissé des travaux intéressants sur la chirurgie, mais je n'ai pu me procurer la liste exacte de ses ouvrages.

PHILARÈTE (Gilbert Fuchs ou Gilbert de Limborch), né à Limbourg en 1504, mort à Liége le 8 février 1567.

Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno. Lugduni, Gryphius, 1541; in-4°.

Polybius, de salubri ratione victûs, latine versus et commentariis illustratus. Antverpiæ, M. Nutius, 1543; in-12.

Gerocomice, hoc est, senes rite educandi modus et ratio. Coloniæ, M. Gymnicus, 1545; in-12.

De Acidis fontibus Sylvæ Ardennæ, præsertim de eo qui in Spa visitur, Libellus. Antverpiæ, J. Bellerus, 1559; in-4°, avec figures.

En français sous le titre suivant :

Des fontaines acides de la forest d'Ardenne, et principalement de celle qui se trouve à Spa, par M. Gilbert Lymborch, médecin. En Anvers, chez Jean Bellere, au Faucon, 1559; in-4° de 28 pages non chiffrées.

Il existe une édition française de Liége, 1577; in-8°.

Juste-Lipse, Paquot, Eloy et M. le comte De Becdelièvre regardent à tort Philarète comme le premier qui ait écrit sur l'usage et les vertus des eaux minérales de Spa, ainsi qu'on a pu le voir plus haut.

Planchon (Jean Baptiste Luc), naquit à Renaix le 3 novembre 1734.

Le Naturisme, ou la nature considérée dans les maladies et leur traitement conforme à la doctrine et à la pratique d'Hippocrate et de ses sectateurs. Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, sur la médecine agissante et expectante. Tournay, 1778; in-8°, chez Varlé, in-8° de 270 pages. Paris, 1794.

L'auteur a inséré dans le Journal de Médecine quantité de mémoires intéressants. Il a obtenu le second accessit à l'Académie de Dijon, pour un Mémoire dans lequel il détermine à quelle époque des maladies et dans quelles circonstances on doit suivre les méthodes rafraîchissante ou échauffante, et expose les espèces, la nature et la manière d'agir des remèdes à employer dans l'une ou dans l'autre de ces méthodes. Il obtint dans la même année l'accessit à l'Académie d'Amiens, pour sa Dissertation sur la *fièvre miliaire,* qu'il fit imprimer à Tournay, en 1770, in-12.

Pratensis ou **Desprès**, à Pratis (Jason), né à Ziriczée au XV[e] siècle, mort le 22 mai 1558.

De Uteris libri duo, in quibus opulentissimam simul ac laudatissimam naturalium rerum et historiarum supellectilem invenies. Antverpiæ, 1524; in-4°. Amstelodami, 1657; in-16 de 297 pages.

Crédule à l'excès, Pratensis répète sur la foi de quelques traditions, que la femme qui devient enceinte le onzième jour après la cessation du flux menstruel, donnera naissance à un hermaphrodite; que si elle boit d'un vase dans lequel un assassin s'est lavé les mains, elle avortera; que les vents du nord sont la cause des naissances mâles, etc. Il réfute plusieurs opinions de Mahomet et de Luther.

De parturiente et partu liber. Antverpiæ, 1527; in-8°. Amstelodami, 1657; in-12.

Liber de arcendâ sterilitate et progignendis liberis. Antverpiæ, 1531, in-4°; Amst., 1657, in-12.

De tuendâ valetudine libri quatuor. Antverpiæ, 1538; in-4°.

De Cerebri morbis, hoc est, omnibus fere curandis, liber. Basileæ, 1549; in-8°.

Previnaire (P. J. B.).

Il est auteur d'une réponse à la question : *Quels sont les moyens que la médecine et la police pourraient employer pour prévenir les erreurs dangereuses des enterrements précipités*. Bruxelles, 1788; in-4°.

Traité sur les Asphyxiés. Bruxelles, 1787, in-12.

L'Empyrisme dévoilé. Amst., 1783, in-12.

Quickelberg (Samuel), né à Anvers au XVIe siècle.

Tabulæ medicinæ. Apophthegmata biblica. Admonitio et consilium de universo. Munich, 1565; in-12.

Rapaert, Rapardus (François), né à Bruges au XVIe siècle.

Magnum et perpetuum almanach a consuetis nugis liberum, adeoque verè medicum, de Phlebotomiâ, de balneis, de purgationibus, etc., certiora præcepta continens; ut meritò dici possit vulgarium prognosticon medicorum, empiricorum et medicastrorum flagellum. Antverpiæ, J. Latius, 1551; in-12.

Quoique inspiré par une raison éclairée, Rapaert ne put changer les idées de son siècle, tant on était prévenu en faveur de l'astrologie judiciaire et de son influence sur la médecine.

Rega (Henri Joseph), naquit à Louvain le 6 avril 1690, et mourut le 22 juillet 1754.

Tractatus medicus de Sympathiâ, seu consensu partium corporis humani ac potissimum ventriculi in statu morboso. Harlemi, 1721, apud M. Van Lee, in-12 de 260 pages; Lipsiæ, 1762, in-12; Lovanii, Peeters et Lameere, 1830, in-8° de 303 pages, avec les notes de M. Van Sevendonck.

De Urinis tractatus duo. Prior quæstio quotlibetica; an ullâ scientiæ medicæ investigatione aut experimento quispiam possit ex solâ urinarum inspectione morbo-

rum naturam ad medelam dignoscere? Alter de urinis ut signo. In quo ordinarius et naturalis hominis sani urinæ aspectus, ejusdemque ab eo mutatæ constitutio morbi tempore proponitur, in causas inquiritur et quid singulæ variationes indicent tam ex veterum, potissimum Hippocratis, quam recentiorum observatione exponitur. Lovanii, 1733, apud Van Overbeke, in-12.

La première partie contient 46 pages, la seconde 132. Ce traité est dirigé contre les ouronoscopes de ce temps. Le même ouvrage a paru à Francfort, 1761, in-8°.

Accurata methodus medendi per aphorismos proposita. Lovanii, apud Van Overbeke, 1737; in-4°.

Dissertatio medica de aquis mineralibus iisque saluberrimis tam ad conservandam quam restaurandam valetudinem fontis Marimontensis, qui ibidem juxta castrum Regium in Hannoniæ comitatu copiosè scaturit. Qua ut prolusione post multimoda et accuratissima experimenta physico-chymica, aquarum illarum natura, qualitates, efficacia, et virtutes medicæ, simulque debitus iisdem utendi ad salutem modus dilucide exponuntur. Lovanii, apud Van Overbeke, 1740, in-8° de 141 pages.

En français, par S. A. Devillers, sous le titre de :

Analyse des eaux minérales de Marimont. Louvain, 1741; in-12.

Ces deux médecins, qui avaient travaillé à cette analyse conjointement avec Sassenus, professeur de chimie, ont encore donné celle des fontaines appelées le Roidemont, le Montaigu, qu'ils ont jointe au *Supplément aux traités des eaux de Marimont,* publié sous le nom de Delval, directeur des eaux, et imprimé à Louvain en 1742; in-12.

Dissertatio medico-chymica quâ demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitiari. Accedit appendix quâ inquiritur an equidem in primis viis contineatur acidum. Ulterius considerantur remedia antiacida præcipuè pulveres absorbentes de quorum tam usu salutari quam abusu medicum instructum esse oportet. Lovanii, apud Van Overbeke, 1744; in-8° de 206 pag.

Rega tâche de prouver qu'il n'existe aucun acide dans le sang humain, et attaque l'école chémiatrique.

Roberti (Jean), né à St-Hubert le 4 août 1569, mort à Namur le 14 février 1651.

Tractatus novi de magneticâ vulnerum curatione, authore D. Rodolpho Glocenio, Med. D. et professore Marpurg. ordinario, brevis anatome. Treviris, 1615, in-12; Lovanii, Christ. Flavius, 1616, in-18 de 54 pages; Norimbergæ, 1662, in-4°, dans le *Theatrum sympatheticum auctum.*

Glocenius Heautontimorumenos, id est curationis magneticæ et unguenti armarii ruina. Luxemburgi, H. Reulandt, 1618, in-12 de 356 pages; Norimbergæ, 1662, in-4°.

Metamorphosis magnetica Calvinogloceniana. Leodii, J. Ouwerx, 1618; in-16 de 140 pages.

Glocenius Magus serio delirans, Epistola. Duaci, A. Wion, 1619; in-12.

Curationis magneticæ et unguenti armarii magica impostura clarè demonstrata. Luxemburgi, Hub. Reuland, 1621, in-12; Coloniæ, J. Kinckius, 1622, in-12.

Roelants, Roland (Joachim), né à Malines vers la fin du XVe siècle.

De novo morbo sudoris, quem anglicum vocant, anno 1529 grassantis. Antv., 1530; in-12.

Romain (Adrien), né à Louvain en 1541.

Phytologia, sive, theses de plantis, quatenus medicis materiam subministrant remediorum. Wirceburgi, 1598; in-4°.

De simplicium medicamentorum facultatibus. Wirceburgi, 1601; in-4°.

De salubri olerum usu. Ibidem, 1602; in-4°.

De formatione corporis humani in utero. Parisiis, 1615, in-4°; Venetiis, 1623, in-4°.

L'auteur a publié une foule d'ouvrages sur les mathématiques.

Ronss ou Ronssæus (Baudouin), né à Gand, mort à Gouda vers la fin du XVIe siècle.

Venatio medica, continens remedia ad omnes a capite ad calcem usque morbos. Lugduni Batavorum, F. Raphelengius, 1589; in-8°, en vers hexamètres.

De hominis primordiis hystericisque affectibus, et infantilibus aliquot morbis centones. Lovanii, apud Bergainge, 1559, in-8° de 179 pag., avec fig.; on y trouve joint : De Hippocratis magnis lienibus, etc. Lugduni Batavorum, 1594; in-8°.

L'auteur se montre partisan de la doctrine de Galien et de l'astrologie judiciaire.

In Cheiromantiam brevis isagoge. Norimbergæ, J. Montanus, 1560; in-4°.

De magnis Hippocratis lienibus, Pliniique stomacace ac scelotyrbe seu vulgò dicto scorbuto, commentarius. Ejusdem Epistolæ quinque ejusdem argumenti. Witteb., apud J. Schurerum, 1624, in-8° de 68 pag.; Antv., Vidua M. Nutii, 1564, in-8°.

L'auteur croit que les Anciens ont connu le scorbut, mais son opinion est démentie par les faits.

Miscellanea, seu, epistolæ medicinales. Lugduni Batav., J. Raphelengius, 1590, 1618, in-8°; Amstelodami, 1661, in-8°.

L'auteur embrasse fortement les rêveries de l'astrologie.

Roucel, né à Alost, mort en 1831.

Traité des plantes les moins fréquentes, qui croissent naturellement dans les environs de Gand, d'Alost, de Termonde et de Bruxelles, rapportées dans les dénominations des modernes et des anciens, et arrangées suivant le système de Linnæus, avec une explication de la nomenclature botanique, le nom français et flamand de chaque plante, les lieux positifs où elles croissent, et des observations sur leurs usages dans la médecine, dans les aliments, dans les arts et métiers. Bruxelles, 1792; in-8°.

Cet auteur a écrit encore plusieurs ouvrages sur la même science.

Rye (Thomas De) ou *Ryetius*, naquit à Malines vers 1560.

Philippi Gæringi fontium acidorum pagi Spa, et ferrati Tungrensis accurata descriptio, e gallicâ latina facta a Thomâ Ryetio; cujus etiam accesserunt in descriptionem, et super naturâ et usu eorumdem fontium, observationes. Leodii, H. Hovius, 1592; in-12.

Sandberg, né à Liége, au XVIIIe siècle.

Essai sur les eaux ferrugineuses de Spa. Liége, 1780; in-12.

Sande (Jean Baptiste Van den).

La falsification des médicaments dévoilée. Ouvrage dans lequel on enseigne les moyens de découvrir les tromperies mises en usage pour falsifier les médicaments tant simples que composés, et où on établit des règles pour s'assurer de leur bonté. A La Haye, chez Van Clef, et à Bruxelles, chez Debel, 1784, in-8°, de 430 pages; en allemand, Dresde, 1787, in-8°.

Lettre à messieurs l'Écoutette, Bourguemaitres, Échevins et Conseil d'Anvers, sur leurs ordonnances et catalogue de médicaments relatifs à la médecine, la chirurgie et la pharmacie, émanées le 7 mars 1786. Amsterdam et Bruxelles, 1786; in-8°, de 18 pages.

Van de Zande fait une critique judicieuse de ces ordonnances.

Sanders (Jean), ou *Sanderus*, né à Gand au XVIe siècle.

Il a écrit plusieurs ouvrages dont on ne connaît que celui intitulé : Methodus curandarum ægritudinum, qui est en manuscrit.

Sassenus (André Dominique), né à Louvain, mort le 19 juillet 1756.

Breves animadversiones in pharmacopæam Bruxellensem editam anno 1702. Lovanii, 1704; in-12.

Il a donné une édition flamande de l'anatomie de Verheyen.

Scheppere (J. B. B. De),

Détail historique et curatif de la fièvre maligne qui règne actuellement en toute la Flandre et ailleurs, depuis 1737, etc. Gand chez P. De Goesin, 1741; in-12 de 35 pages.

Scutius (Cornille), né à Bruges au XVI[e] siècle.

Dissertatio de medicinâ. Antverpiæ, 1546; in-12.

Disputatio astrologica ac medica contra diarium, quod almanachum vocant, Petri Bruhesii. Antv., 1647; in-12.

Il composa cet ouvrage en grec et en latin.

Simons (Guillaume).

Den Troost der Arme, inhoudende veel lichte en souvereyne remedien tegen verscheyde ziekten, wonden, gezwellen, en andere qualen des lighaems van den mensch. Door ondervindinge goedgekeurt, tot grooten dienst en troost van alle behoeftige menschen, welkers qualen ongeneeslyk schynen te wesen. Seer dienstig in alle familien, ende hospitaelen. Den XLI druk. Gend en Antwerpen, 1702; in-12 de 60 pages.

Ce livre ne contient que des formules destinées à produire des effets miraculeux.

Smet (Henri) ou *Smetius*, naquit à Alost le 29 juin 1537, et mourut à Heidelberg le 15 mars 1614.

Miscellanea medica in libros duodecim digesta. Francofurti, 1611; in-8°.

Cet ouvrage est intéressant sous plusieurs rapports : il fait connaître l'esprit crédule du temps, et démontre le peu de solidité et l'inutilité du système de Paracelse.

Sorbait (Paul De), né dans le Hainaut, et mort à Vienne le 28 avril 1691.

Consilium medicum, sive dialogus loimicus de peste Viennensi. Viennæ Austriæ, 1671; J. Van Ghelen, in-12. En allemand, Vienne, 1680; in-12.

Universa medicina, tam theorica quam practica, nempe

isogage institutionum medicarum et anatomicarum: methodus medendi cum controversiis, annexâ Sylvâ medicâ. Deinde sequuntur curationes omnium morborum, vivorum, mulierum et puerorum, a capite ad calcem, etc. Norimbergæ, M. et J. F. Endteri, 1672; in-fol. Viennæ Austriæ, 1680; in-fol.

Il existe encore une édition de Vienne de 1701, G. Lackhner, in-folio de 621 pages, qui est intitulée:

Praxeos medicæ auctæ, et a plurimis typi mendis ab ipse auctore castigatæ, tractatus primus in quo morborum, a capite ad calcem, curationes medicæ cum controversiis cuivis capiti annexis traduntur. Item tractatus duo de Lue venereâ. Tractatus III de febribus, cum controversiis. Tractatus IV, de morbis puerorum. Tractatus V, de chirurgiâ cum examine chirurgorum. Tractatus VI, de methodo medendi cum quæstionibus et dosibus medicamentorum. Tractatus VII, de modo bene consultandi et rarioribus observationibus. Ultimo de modo promovendi Doctores Viennæ, aliquot discursibus exornato, etc.; ibid., L. Voigt, 1680, in-fol.

Nova et aucta institutionum medicarum isagoge. Viennæ, 1678; in-4°.

Commentaria et controversiæ in omnes libros aphorismorum Hippocratis. Viennæ, J. Van Ghelen, 1680, 1701; in-4°.

Traité des accouchements. Vienne, in-8°, en allemand.

Outre ces ouvrages, P. De Sorbait est encore auteur de 19 observations consignées dans les *Ephémérides des curieux de la nature*.

Spieghel (Adrien Van den), ou *Spigelius*, naquit à Bruxelles en 1578, et mourut à Padoue le 7 avril 1625.

Isagoges in rem herbariam libri duo. Patavii, 1606, 1608, in-4°. Lugduni Batavorum, 1633; in-12, avec le catalogue des plantes du jardin de Leide et des environs

de cette ville. Ibidem, 1673; in-16. Helmstadii, 1667; in-4°.

L'auteur considère d'abord les plantes en elles-mêmes, et fait ensuite connaître leurs vertus. C'est dans cet excellent ouvrage qu'il indique la manière de former des herbiers.

De lumbrico lato liber, cum notis et ejusdem lumbrici icone. Patavii typis, L. Pasquati, 1618; in-4°, de 88 pages, avec une lettre *de incerto tempore partûs.*

C'est le premier auteur qui ait traité de cette matière.

De Semitertianâ libri quatuor. Francofurti, 1624; in-4°.

Catastrophe anatomicæ publicæ in celeberrimo Lycæo Patavino feliciter absolutæ. Patavii, J. B. Martinus, 1624; in-4°.

De humani corporis fabricâ libri decem cum tabulis 98 æri incisis. Opus posthumum. Venetiis, 1625; in-folio.

Par les soins de Liberalis Crema, qui a publié le manuscrit de l'auteur tel qu'il l'a trouvé. Venetiis, E. Deuchinus, 1627; in-folio regali. On doit cette édition à Daniel Bucretius de Breslau, qui l'a donnée par les ordres de Van den Spieghel, mais il a altéré l'original, en y ajoutant ses propres opinions. Francofurti, M. Merianus, 1632, in-4°; Venetiis, 1654, in-folio.

De formato fœtu liber singularis æneis figuris ornatus. Epistolæ duo anatomicæ. Tractatus de arthritide, opera posthuma. Patavii, 1626, in-folio regali, par les soins de liberalis Crema. Francofurti, 1631; in-4°.

Opera quæ exstant omnia, ex recensione Joh. Antonidæ Vanderlinden cum ejusdem præfatione. Amstelodami, Bloeu, 1645; in-folio.

Stappaerts (J. C.)

Resuscitatio mortuorum, sive dissertatio medico-politica sistens resumptum tentamen problematis ab academiâ cæsareâ ac regiâ scientiarum ac elegantiorum litterarum Bruxellensi propositi, renovati in annum 1787: *Quels sont les moyens que la médecine et la police pourraient employer pour prévenir les erreurs dangereuses des enterrements précipités?* in-4° de 49 pages.

Ce mémoire est très-consciencieusement écrit, et contient une excellente discussion sur la valeur de tous les signes de la mort.

STADT (Henri François VAN DER).

Tractatus de salubritate febris. Gandavi, typis P. De Goesin, 1718; in-8° de 98 pages.

Il réfute la doctrine des Anciens et suit Quesnay.

STORMS (Jean) ou *Sturmius*, né à Malines le 29 août 1559, mort à Louvain le 9 mars 1650.

De rosâ Hierichuntinâ liber unus, in quo de ejus naturâ, proprietatibus et causis disseritur. Lovanii, G. Rivius, 1607; in-12 de 96 pages.

La rose de Jéricho est une espèce de Thlaspe qu'on trouve dans l'Arabie déserte, et à laquelle la superstition attribuait des vertus merveilleuses.

Theoremata physices sive philosophiæ naturalis, versu Heroico descripta et brevibus scholiis illustrata. Lovanii, G. Rivius, 1610; in-12.

STORMS (Roland), ou *Sturmius*, naquit à Louvain vers le commencement du XVIIe siècle.

Hippocratico-Hermeticologia, *sive* Dialogus inter Hippocratem et Hermeticum. Boulogne, 1636; in-8°.

Febrifugi Peruviani vindiciarum, etc. Antverpiæ, apud viduam J. Cnobbari, 1659; 2 vol. in-16, ensemble 308 pages. Delph., 1659; in-8°. Hagæ Comitis, 1681; in-16, sous le titre de : *Descriptio corticis chinæ chinæ.*

Cet ouvrage remit en honneur l'usage du quinquina, que la mort du gouverneur des Pays-Bas et les clameurs de Chifflet et de Plempius avaient presque entièrement discrédité.

STULL (Jean), né à Grammont au XVIe siècle.

Medendi pratica generalis in tres fasciculos contracta. Ant., 1606; in-12. Ursellis, 1606; in-16, sous le titre de : *Methodus Praxeos medicæ.*

STICHEL (François VAN), naquit dans le Brabant au XVIIIe siècle.

Réflexions sur les maladies aiguës des femmes en couche, leur nature, leurs causes, leur traitement. Bruxelles, Le Francq, 1789; in-8° de 36 pages. Louvain, chez Van Overbeke, an 9, in-12.

TAISNIER (Jean), naquit à Ath au commencement du XVIe siècle.

De naturâ et effectibus magnetis. Coloniæ, 1562; in-4°.

Opus mathematicum octo libris comprehensum, innumeris propemodum figuris idealibus manuum et physiognomiæ, aliisque adornatum, quorum sex priores libri cheiromantiæ theoriam, praxin cæteri continent, septimus physiognomiæ dispositionem, hominumque omnium qualitates et complexiones. Octavus penaxiomata de faciebus signorum et quid sol in unâquâque domo existens natis polliceatur. Colon. Agripp., 1583; in-fol.

VAN DORPE (J. F.), né en Flandre au XVIIIe siècle.

Essai sur la dysenterie épidémique qui a régné en Flandre et spécialement à Courtray, l'an 1794, ouvrage à la portée des particuliers, pour le traitement de cette maladie. Courtray, chez J. Blanchet, 1795; in-8° de 122 pages.

Les remèdes conseillés par les auteurs ne réussissant pas, l'auteur a eu recours aux antiphlogistiques.

VAN ELSACKER (Pierre), né dans les environs d'Anvers au XVIIIe siècle.

Specimen medico-practicum febrem remittentem continuam Bilioso-putridam, anno 1772 Antverpia et per plures Belgii civitates epidemico impetu grassatam, exhibens prolegomenis, ægrotorum quorumdam enarrationibus, epilogo, variisque notis, observationibus ac monitis physico-medicis, etc., adauctum, locupletatum, lustratum. Antv., 1774, apud J. Grangé, in-8° de 187 pag.

C'est une excellente monographie; l'auteur y a joint la topographie médicale d'Anvers et plusieurs observations dans lesquelles il donne des preuves de son talent d'observateur.

Verklaring ende raedgeving over de dysenteria ofte loopziekte, alsmede aengaende de gal en soogenaemde rotkoortse aen alle de gemeyne menschen ende dorpelingen, by gebrek van geneesheeren, voorgestelt ende uytgegeven tot onderrigting, vermaening ende nut van alle buyten lieden, bysonder van der selve heeren wethouderen, pastors ende zieke besorgers. — T' Antwerpen, by P. J. Parys, 1784; in-12 de 113 pages.

Commentaire sur une ordonnance du gouvernement, publiée en 1779.

Berigt aen de Landslieden, ofte korte Verhandeling over de besmettelyke siekte van t' hoornvee, waer in de kenteekens, toevallen, en hulpmiddelen verhandelt en voorgeschreven worden. T' Antwerpen, 1769; in-12 de 16 pages.

L'auteur y donne de bons conseils contre une épizootie qui ravagea les environs d'Anvers.

Vereycken (Godefroid), né à Anvers en 1558, mort à Malines le 2 décembre 1635.

De Cognitione et conservatione sui. Mechliniæ, Henr. Jaye, 1625, 1633, in-12 de 109 pages.

Il y parle d'un usage ridicule que le peuple de son temps observait pour mettre les enfants à l'abri des maladies auxquelles leurs parents avaient succombé. Si ceux-ci étaient morts de phthisie on enlevait leurs poumons, s'ils avaient succombé à une hydropisie on extrayait le foie, et l'on mettait ces viscères sous les pieds du cadavre qu'on enterrait ainsi.

Verheyen (Philippe), né à Verrebroeck, le 23 avril 1648, mort à Louvain le 18 janvier 1710.

Compendi theoriæ practicæ in quatuor partes distributi, pars prima et secunda, quarum illa præcipuos affectus capitis, hæc thoracis breviter explicat: omnibus me-

dicinæ studiosis et imprimis scientiam practicam affectantibus utiles. Lovanii, 1683, apud H. Nempæum, in-12 de 140 pages. Colon. Agripp., 1681; in-12.

Les deux dernières parties n'ont pas paru.

Dissertatio de febribus. Lovanii, Ægidius Denique, 1692; in-12 de 314 pages.

Anatomia corporis humani. Lovanii, 1693, in-4°; Lipsiæ, 1699, 1716, in-8°; en flamand, Brussel, by T' Serstevens, 1711, in-8° de 798 pages.

On doit cette traduction aux soins de A. D. Sassenus.

En allemand, Konigsberg, 1739; in-8°.

L'auteur a revu son livre et l'a publié sous le titre de :

Corporis humani anatomiæ liber primus. Editio secunda ab authore recognita, novis observationibus et inventis, pluribusque figuris aucta. Bruxellis, apud T' Serstevens, 1710; in-4°. Supplementum anatomicum sive, anatomiæ corporis humani liber secundus. Bruxellis, apud T' Serstevens, 1710, in-4°, ensemble 828 pag., avec fig.; Bruxellis, 1726, 2 vol. in-4°; Neapoli, 1717, 2 vol. in-4°; Lipsiæ, 1731, 2 vol. in-8°; Amstelodami, 1731, 2 vol. in-8°.

Le grand nombre d'éditions de cette production, en prouve la valeur scientifique.

Lettre à un Maître Chirurgien. Paris, 1698; in-12.

Seconde lettre à un Anatomiste de Gand. Paris, 1698; in-12.

Ces deux lettres sont adressées à l'inventeur du forceps.

Vera historia de Horrendo sanguinis fluxu ex oculis, naribus, auribus et ore R. P. Joannis Baptistæ Onraet societatis Jesu, et miraculosâ ejusdem sanatione per intercessionem Sancti Francisci Xaverii. Lovanii, Michael Zangrius, 1708; in-12 de 164 pages.

VÉSALE (Pierre), né à Bruxelles au XVe siècle.

Il a écrit des Commentaires sur Avicenne.

Vésale (André), né à Bruxelles le 30 avril 1513, mort à l'île de Zante le 15 octobre 1564.

Paraphrasis in nonum librum Rhazæ ad Almansorem de affectuum singularium corporis partium curatione. Basileæ, 1537, in-8°; et Basileæ, 1544, in-folio; sous le titre d'Abubetri Rhazæ opera exquisitiora per Ger. Toletanum, A. Vesalium, Alb. Torinum latinitate donata. Basileæ et Lugduni, 1551, in-12; Wittebergæ, 1587, in-8°.

Epistola docens venam axillarem cubiti in dolore laterali secandam et melancholicum succum ex venæ-portarum ramis ad sedem pertinentibus purgari. Basileæ, 1539; in-4°.

Cette lettre eut une grande influence sur la célèbre dispute relative à la saignée dans la pleurésie.

Suorum de corporis humani fabricâ librorum epitome. Basil., 1542, in-folio; bonne édition pour les planches. Parisiis, 1560, in-8°; Wittebergæ, 1582, in-8°, sans fig.; Colon. Agripp., 1600, in-folio; Lugd. Batav., 1616, in-4°, avec les Notes et les Commentaires de Pierre Pauw; Amstelodami, 1617, in-folio; ibid., 1633, in-4°, avec les notes de P. Pauw; ibid., 1642, in-fol., avec les annotations de N. Fonteyn.

Cette dernière édition est recherchée, tant pour les figures, que pour les observations intéressantes d'anatomie.

Londini, 1642, in-folio; en allemand, par Albanus Torinus. Bâle, 1542, in-folio maximo.

De humani Corporis fabrica libri septem. Basileæ, J. Oporinus, 1543, in-folio regali, avec de très-belles figures sur bois.

Si les dessins ne sont pas du Titien, comme quelques auteurs l'ont assuré, ils sont au moins de la main d'un des plus habiles maîtres de ce temps. Van Hulthem, célèbre bibliophile de Gand, a tâché de prouver que les planches de cette édition sont dues au burin de *Jean Stevens de Calcar,* qui était un des principaux imitateurs du *Titien.*

Tiguri, 1551, 1573, in-folio; Basil., J. Oporinus, 1555, 1563, in-fol.

Boerhaave donne la préférence à l'édition de 1543 pour les planches, et à celle de 1555 pour le texte, que Vésale a corrigé lui-même

Lugduni Batavorum, 1552, in-8°, 2 vol., sans figures; Parisiis, 1564, in-folio; Venetiis, 1568, in-folio, avec de petites figures; Antv., 1572, in-folio.

C'est le célèbre C. Plantin qui fit graver les planches dont cette dernière édition est ornée; il y mit le plus grand soin et la plus grande exactitude, mais le montant de la dépense surpassait la fortune de l'imprimeur anversois, qui se serait vu arrêté au milieu de l'ouvrage, si le magistrat d'Anvers ne lui eût donné des secours en argent pour l'achever.

Venetiis, 1604, in-folio; avec des fragments de Rufus et de Soranus; Francofurti, 1604, 1632, in-4°; Amstel., J. Janssonius, 1617, 1640, in-fol.; Basil., 1755, in-fol.; en allemand, Nuremberg, 1551; en français, Paris, 1569, in-folio; en flamand, Antv., 1583, in-folio, par D. Van Manden; E. Sandifort a fait paraître : A. Vesalii Tabulæ Ossium humanorum. Lugd. Batav., 1782; in-folio.

De Radice Chinæ Epistola. De modo ac ratione propinandi radicis Chinæ decocti. Venetiis, 1542, 1546, in-8°; Basil., 1543, in-8°; 1546, in-folio; Lugd., 1547, in-12.

Vésale, après avoir parlé de l'emploi de la squine, réfute dans cet ouvrage les erreurs anatomiques de Galien.

Anatomicarum Gabrielis Fallopii observationum examen. Matriti, 1561, in-4°; Venetiis, 1564, in-4° de 171 pag.; Hanoviæ, 1609, in-8°.

Consilium pro illustrissimi Terrænovæ ducis fistulâ. Venet., 1568; in-4°.

Chirurgia magna in septem libros digesta. Venetiis, 1569; in-8°, par les soins de Prosper Borgarucci.

Opera omnia anatomica et chirurgica. Lugduni Batav., 1725; 2 vol. in-folio, avec de très-belles figures, par les soins de Boerhaave et de B. S. Albinus.

Vieringen (Jean Wauters Van) ou *Viringus*, naquit à Louvain vers 1539.

Dat Epitome oft cort begryp der Anatomien Andr. Vesalii, uyt het latyn in Nederduudsch overghestelt. Brugghe, 1569; in-4°.

Tabula isagogica ossium corporis humani connexionem ac numerum complectens, olim Lovanii edita, nunc recognita et aucta. Duaci, B. Bellerus, 1597; in-folio patente.

De jejunio et abstinentiâ medico-ecclesiasticis libri quinque. Rigiaci Atrebatum, G. Riverius, 1597, in-4° de 152 pages; avec cette double épigraphe : Qui abstinens est adjiciet vitam. Eccles. 37. Non satiari cibis saluberrimum. Hipp. Epid.

Villers (Servais Augustin De), né à Huy le 28 août 1701, mort à Louvain le 3 décembre 1759.

Analyse des eaux minérales qui se trouvent au Chateau royal de Marimont, en Hainaut, où l'on examine la nature et les preuves des principaux principes qui caractérisent les eaux minérales en général, et celles de Marimont en particulier : on y joint une exposition succincte et raisonnée des cas auxquels les eaux minérales sont convenables ou nécessaires, avec la manière de les boire, et le régime qu'il faut observer pour lors. Louvain, Van Overbeke, 1741; in-12 de 195 pages.

Supplément aux Traités des eaux de Marimont, où l'on confirme leurs qualités minérales et vertus salutaires, tant par de nouvelles preuves faites à Louvain, que par plusieurs cures communiquées par le sieur Delval, médecin et directeur de ces eaux. On y a joint l'analyse de deux autres fontaines du même endroit, dont l'une est appelée la Roidemont et l'autre la Montaigu, avec le détail des maladies dans lesquelles elles sont convenables. Louvain, M. Van Overbeke, 1742, in-12 de 96 pages; conjointement avec Rega.

Institutionum medicarum libri duo, complectentes Physio-

logiam et Hygiemen veterum placitis, legibus hydraulicis, principiis mechanicis recentiorum inventis, nec non solidis ac demonstrativis inde deductis ratiociniis innixi. Lovanii, apud M. Van Overbeke, 1736; in-4° de 420 pages.

Ventilabri per cl. ac ampliss. D. Favelet med. doct. et prof. prim. primâ hujus anni pro strenâ et antidoto exhibiti, inchoata ventilatio, cum adjecta epistola per modum strenæ reciprocæ ad eumdem cl. D. Favelet. Lovanii, M. Van Overbeke, 1736; in-12.

Dissertatio medica de hæmorrhoidibus excerpta ex thesibus quondam compositis a Servatio Augustino Devillers. Lovanii, typis E. P. Denique, 1748; in-12 de 98 pages.

Vlierden (Daniel Van), né à Bruxelles au XVIe siècle.

Epistola non minus theologica quam medica ostendens medicum non corpori solum, verum etiam animæ suppetias dare. Basileæ, J. Trobenius, 1544; in-12.

Conclusiones medicæ, Bononiæ disputatæ. Bononiæ, 1543.

Vloers (M.), né dans la province d'Anvers au XVIIIe siècle.

Cogitata de Lacte dulci et pulvere Tabaci cujusvis ad captum. Antverpiæ, apud Spanoghe, 1783; in-8° de 115 pages; avec la traduction française qu'on trouve en regard.

Vogels (Evalde), naquit dans le Brabant au XVIe siècle.

De Lapidis Philosophici conditionibus, quo abditissimorum authorum, Gebri et Lullii, methodica continetur explicatio, et chymistarum omnium opera, tanquam ad normam examinantur, utrum in perfectionis viâ consistant, necne. Coloniæ, H. Falkenbûrgius, 1595; in-12. Argentorati, 1659; in-8°.

Vorstius (Ælius Everardus), né à Ruremonde le 25 juillet 1565, mort à Leyde le 22 octobre 1624.

De annulorum origine. Lugduni Batavor., 1609, in-8°.

Oratio in funere Caroli Clusii. Lugduni Batavorum, 1609; in-8°.

Oratio honori et memoriæ Petri Paawii dicta. Ibidem, 1617; in-4°. Et plusieurs manuscrits.

Walckiers (Pierre), né à Louvain au XVIIIe siècle.

Dissertatio de vomitoriorum usu, abusu et delectu, sive responsio ad quæstionem : *Sint ne emetica quæ subinde ipecacuanhæ præferenda, et si existant, quænam illa et quandonam adhibenda?* propositam per societatem medicam Amstelodam. sub titulo : *Servandis Civibus*, quæ præmium obtinuit, anno 1781; Lovanii, 1781, typis Urban; in-8° de 128 pages.

Cette dissertation, dans laquelle l'auteur a répondu affirmativement à la question proposée, contient tout ce qu'on savait alors sur cette classe de médicaments.

Antwoord op de vraag voorgesteld door het Geneeskundig Genootschap onder de zinspreuk : Servandis Civibus : *In hoe verre kan eene longteering geneeslyk zyn, en uit welke tekenen is zy als zoodanig te kennen?* Amsterd., by Conradi, 1780; in-8° de 60 pages.

Ce même ouvrage a encore paru en latin.

Wyer ou Weyer (Jean), *Wierus* ou *Piscinarius*, né à Grave en 1515, mort à Tecklenbourg le 24 février 1588.

Medicarum observationum rariorum liber unus. De scorbuto, de quartanâ, de pestilentiali anginâ, de pleuritide et peripneumoniâ, de hydropis curatione, de curatione meatuum naturalium clausorum et quibusdam aliis. Amstelodami, 1557; in-12. Basileæ, 1567; in-4°. Amst., 1657, apud P. Montanum, in-16 de 124 pages.

De Lamiis. De irâ morbo. De præstigiis dæmonum. Amstelodami, 1660; in-4°.

Le Traité *de Irâ* a paru seul sous le titre de :

Libellus de iræ morbo et ejus curatione philosophicâ, medicâ et theologicâ. Basileæ, 1577; in-8°.

De Dæmonum præstigiis et incantationibus libri VI. Basileæ, 1566, in-8°; ibid., 1664, in-8°.

Tractatus de commentitiis jejuniis. Basileæ, 1582; in-4°.

De tussi epidemicâ anni 1580, cum tractatu de morbis incognitis. Francofurti, 1583; in-8°.

De Varenis, morbo endemico Westphalorum permolesto. Francofurti, 1611; in-8°.

C'est une traduction de l'ouvrage allemand de son père.

ZANTVLIET (Jean VAN), né au Brabant vers le commencement du XVIe siècle.

De Diætis totius anni. Lugduni, 1515; in-4°, avec l'ouvrage de Magninus, intitulé: *Regimen Sanitatis.*

ZYPE (François VAN DEN), dit *Zypœus,* né à Louvain au XVIIe siècle.

Fundamenta medicinæ physico-anatomica. Bruxellis, 1683, 1731; in-12. Lugduni, 1692; in-8°.

Cet ouvrage a été long-temps un livre classique à Louvain.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PORTRAITS.

Vésale. — En regard du titre.

Portrait pris du frontispice des *Opera omnia Vesalii.* Lugduni Batav., 1725.

Van Helmont. — Pag. 85.

Reproduction du portrait de l'auteur, pris dans son *Dageraad;* 1660.

Rega. — Pag. 107.

Copie d'un portrait annexé au *Tractatus medicus de Sympathia,* édition de Van Sevendonck.

Palfyn. — Pag. 191.

Portrait calqué d'après un bas-relief qui décore la façade d'une maison à Gand, habitée autrefois par Palfyn, et qui, selon l'avis des savants et des traditions populaires, est l'effigie authentique de cet auteur.

ERRATUM.

Page 23, au lieu de : *État de la Médecine belge depuis le XVe siècle*, lisez : *depuis le XVIe*.



